









CHEF-D'ŒUVRES

DE

*DANCOURT.*

---

TOME PREMIER.

---



CHOIX DE PIÈCES  
DU  
THÉÂTRE FRANÇOIS.  
*CHEF-D'ŒUVRES*  
DE  
*DANCOURT.*

---

TOME PREMIER.

---



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,  
rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

---

M. DCC. LXXXIII.



• P. 1  
1794  
2. 2.7  
783  
4.1



# P R É C I S

## *Sur la Vie & les Ouvrages* DE DANCOURT.

**F**LORENT CARTON DANCOURT naquit à Fontainebleau, le premier Novembre 1661, le même jour que le grand Dauphin. Le Pere de la Rue, Jésuite, sous lequel il fit ses études, voulut procurer à la Société un jeune homme, dont la vivacité & la pénétration promettoient beaucoup ; mais l'éloignement du Disciple pour le Cloître, rendit inutiles tous les soins du Maître. Dancourt aima mieux se livrer au Barreau, qu'il abandonna bientôt pour le Théâtre. Il fut non-seu-

lement grand Aâteur , fur-tout dans les rôles de Jaloux , de Financier , d'Hypocrite , de Misanthrope ; mais encore un Auteur diftingué. Plusieurs de fes pieces reparoiffent fouvent fur le Théâtre. Le dialogue en eft léger , vif , rapide , plein de gaieté & de faillies.

Le talent fingulier qu'eut Dancourt pour faire parler les Payfans , les lui fit fouvent mettre en jeu : il les peint toujours d'une maniere agréable & naturelle ; il les fait parler de même. Nul Auteur avant lui n'avoit ofé compofer une piece en ftyle villageois , il en a fait plusieurs , & elles ont toutes réuffi. C'eft donc un nouveau genre dont la Scene Françoisfe lui eft redevable.

Dancourt entreprit rarement de grands tableaux , il s'étoit borné aux petites peintures ; cependant dans le Chevalier à la Mode , piece d'intrigue , il a su y jeter des caractères plaisants & bien soutenus. Mais ce qui paroît l'avoir principalement occupé , est le soin d'ajuster au Théâtre l'histoire & le vaudeville du jour. Une aventure, une mode, un proverbe, la plus légère circonstance, lui fournissoient l'idée d'une Comédie ; & souvent la piece a survécu aux circonstances qui l'avoient fait naître. Plus d'une raison borroit Dancourt à ce genre de production ; la plus forte étoit celle d'être utile à sa Troupe. D'ailleurs la conduite de ses drames est communément régu-

liere , ingénieuse , adroitement ménagée ; il fait amener une situation plaisante & en tirer parti. Jamais l'exposition du sujet ne l'embarrasse , & il entend très-bien l'art du dénouement : il excelle sur-tout à faire agir les Intriguants & les Valets. Sa prose peut être donnée pour un modele d'agrément & de légèreté. Il résulte de toutes ces choses , que Dancourt est un des Auteurs à qui le Théâtre a le plus d'obligation. Il se retira en 1718 , dans sa terre de Courcelle - le - Roi , en Berri , où il mourut en 1726 , âgé de soixante-cinq ans.



LE CHEVALIER  
A LA MODE,  
*COMÉDIE.*

Représentée pour la première fois  
au mois d'Octobre 1687.

---

## ACTEURS.

LE CHEVALIER de Villefontaine.  
Madame PATIN, veuve, amoureuse  
du Chevalier.

Monsieur SERREFORT, beau-frere  
de Madame Patin.

LUCILE, fille de M. Serrefort.  
LA BARONNE, vieille Plaideuse.  
Monsieur MIGAUD, Rapporteur de  
la Baronne.

LISETTE, Fille de Chambre de  
Madame Patin.

CRISPIN, Valet du Chevalier.

Un NOTAIRE.

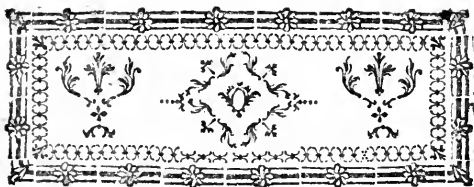
Le COCHER de Madame Patin.

LA BRIE, Laquais de Madame Patin.

JASMIN, Laquais de la Baronne.

Plusieurs Domestiques de Madame  
Patin.

*La Scene est à Paris chez Madame Patin.*



LE CHEVALIER  
A LA MODE,  
*COMÉDIE.*

---

ACTE I.

---

SCENE PREMIERE.

Madame PATIN, LISETTE.

*Madame Patin entre avec beaucoup de précipitation & de désordre, suivie de Lisette.*

LISETTE.

QU'EST-CE donc, Madame? Qu'avez-vous? Que vous est-il arrivé? Que vous a-t-on fait?

## 4 LE CHEVALIER

Madame PATIN.

<sup>mult affrent</sup>  
Une avanie.... Ah! j'étouffe. Une  
avanie..... Je ne saurois parler; un  
siège.

LISETTE, *lui donnant un siège.*

Une avanie! A vous, Madame, une  
avanie! Cela est-il possible?

Madame PATIN.

Cela n'est que trop vrai, ma pauvre  
Lisette. J'en mourrai. Quelle violence!  
En pleine rue, on vient de me manquer  
de respect.

LISETTE.

Comment donc, Madame, manquer  
de respect à une Dame comme vous!  
Madame Patin, la veuve d'un honnête  
Partisan, qui a gagné deux millions de  
bien au service du Roi! Et qui sont ces  
insolents-là, s'il vous plaît?

Madame PATIN.

Une Marquise de je ne fais comment;  
qui a eu l'audace de faire prendre le  
haut du pavé à son carrosse, & qui a  
fait reculer le mien de plus de vingt  
pas.

## L I S E T T E.

Voilà une Marquise bien impertinente. Quoi ! votre personne qui est toute de clinquant, votre grand carrosse doré qui roule pour la première fois, deux gros chevaux gris-pommelés à longues queues, un Cocher à barbe retrouffée, six grands Laquais, plus chamarrés de galons que les Estafiers d'un Carrousel ; tout cela n'a point imprimé de respect à votre Marquise ?

Madame P A T I N.

Point du tout : c'est du fond d'un vieux carrosse, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuse de Marquise m'a fait insulter par des Laquais tout déguenillés.

## L I S E T T E.

Ah ! mort de ma vie ! où étoit Lisette ? Que je lui aurois bien dit son fait !

Madame P A T I N.

Je l'ai pris sur un ton proportionné à mon équipage ; mais elle, avec un *taisez-vous, Bourgeoise*, m'a pensé faire tomber de mon haut.

## LISETTE.

Bourgeoise ! Bourgeoise ! dans un Carrosse de velours cramoisi à six poils, entouré d'une crépine d'or !

Madame PATIN.

Je t'avoue qu'à cette injure assommante, je n'ai pas eu la force de répondre ; j'ai dit à mon Cocher de tourner, & de m'amener ici à toute bride.

## SCENE II.

Madame PATIN, LISETTE,  
LA BRIE.

LISETTE.

AH ! vraiment, voilà un de vos Laquais en bel équipage ! Vous moquez-vous, La Brie ? Comment paroissez-vous devant Madame ? Quel désordre est-ce là ! Diroit-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf ?

LA BRIE.

Les autres sont plus chiffonnés que moi, & je venois dire à Madame que

La Fleur & Jasmin ont la tête cassée par les gens de cette Marquise, & qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir aussi.

L I S E T T E.

Et que ne disiez-vous à qui vous étiez?

L A B R I E.

Nous l'avons dit aussi.

Madame P A T I N.

Hé bien?

L A B R I E.

Hé bien! Madame, je crois que c'est à cause de cela qu'ils nous ont battus.

L I S E T T E.

Les lourdaux!

Madame P A T I N.

Va-t-en dehors, mon enfant.

L A B R I E.

Mais, La Fleur & Jasmin sont chez le Chirurgien.

Madame P A T I N.

Hé bien! qu'ils se fassent panser, & qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

## SCENE III.

Madame PATIN, LISETTE.

LISETTE.

AU moins, Madame, il faut prendre cette affaire-ci du bon côté. Ce n'est pas à votre personne qu'ils ont fait insulte, c'est à votre nom. Que ne vous dépêchez-vous d'en changer ?

Madame PATIN.

J'y suis bien résolue, & j'enrage contre ma destinée, de ne m'avoir pas fait tout d'abord une Femme de qualité.

LISETTE.

Eh ! vous n'avez pas tout-à-fait sujet de vous plaindre ; & si vous n'êtes pas encore Femme de qualité, vous êtes riche au moins ; & , comme vous savez, on achete facilement de la qualité avec de l'argent : mais la naissance ne donne pas toujours du bien.

Madame PATIN.

Il n'importe, c'est toujours quelque chose de bien charmant qu'un grand nom,



## L I S E T T E.

Bon , bon , Madame , vous seriez ; ma foi , bien embarrassée , si vous vous trouviez comme certaines grandes Dames de par le monde , à qui tout manque , & qui , malgré leur grand nom , ne sont connues que par un grand nombre de Créanciers , qui crient à leurs portes depuis le matin jusqu'au soir.

Madame P A T I N.

C'est-là le bon air , c'est ce qui distingue les gens de qualité.

## L I S E T T E.

Ma foi , Madame , avanie pour avanie , il vaut mieux , à ce qu'il me semble , en recevoir d'une Marquise que d'un Marchand ; & , croyez-moi , c'est un grand plaisir de pouvoir sortir de chez soi par la grande porte , sans craindre qu'une troupe de Sergents vienne saisir le carrosse & les chevaux. Que diriez-vous , si vous vous trouviez réduite à gagner à pied votre logis , comme quelques-unes à qui cela est arrivé depuis peu ?

Madame P A T I N.

Plût au Ciel que cela me fût arrivé , & que je fusse Marquise !

A v

L I S E T T E.

Mais, Madame, vous n'y songez pas.

Madame P A T I N.

Oui, oui, j'aimerois mieux être la Marquise la plus endettée de toute la Cour, que de demeurer veuve du plus riche Financier de France. La résolution en est prise, il faut que je devienne Marquise, quoi qu'il en coûte; & pour cet effet, je vais absolument rompre avec ces petites gens, dont je me suis encanaillée. Commençons par M. Serrefort.

L I S E T T E.

M. Serrefort, Madame! votre Beau-frere?

Madame P A T I N.

Mon Beau-frere! mon Beau-frere! Parlez mieux, s'il vous plaît.

L I S E T T E.

Pardonnez-moi, Madame, j'ai cru qu'il étoit votre Beau-frere, parce qu'il étoit frere de feu M. votre Mari.

Madame P A T I N.

Frere de feu mon Mari, soit; mais; mon Mari étant mort, Dieu merci, M. Serrefort ne m'est plus rien. Ce-

pendant, il semble à ce crasseux-là qu'il me soit de quelque chose; il se mêle de censurer ma conduite, de contrôler toutes mes actions. Son audace va jusqu'à vouloir me faire prendre de petites manieres comme celles de sa femme, & faire des comparaisons d'elle à moi. Mais, est-il possible qu'il y ait des gens qui se puissent méconnoître jusqu'à ce point-là?

L I S E T T E.

Oui, oui, je commence à comprendre qu'il a tort, & que vous avez raison, vous. C'est bien à lui & à sa femme à faire des comparaisons avec vous! Il n'est que votre Beau-frere, & elle n'est que votre Belle-sœur, une fois.

Madame P A T I N.

Il n'y a pas jusqu'à sa fille qui ne se donne aussi des airs. Allons-nous en carrosse ensemble: elle se place dans le fond à mes côtés. Sommes-nous à pied: elle marche toujours sur la même ligne, sans observer aucune distance entr'elle & moi.

L I S E T T E.

La petite ridicule! Une niece vouloir aller de pair avec sa Tante!

Madame PATIN.

Ce qui m'en déplaît encore, c'est qu'avec ses minauderies, elle attire les yeux de tout le monde, & ne laisse pas aller sur moi le moindre petit regard.

L I S E T T E.

Que le monde est fou ! Parce qu'elle est jeune & jolie, on la regarde plus volontiers que vous.

Madame PATIN.

Cela changera, ou je ne la verrai plus.

L I S E T T E.

Vous la corrigerez aisément; & en devenant sa Belle-mère, Madame, vous aurez des droits sur elle, que la qualité de Tante ne vous donne pas.

Madame PATIN.

Comment donc sa Belle-mère ! Tu crois qu'après ce qui vient de m'arriver, je me piquerai de tenir parole à M. Migaud ; que je l'épouserai ?

L I S E T T E.

Oui, Madame. Et qu'a de commun ce qui vient de vous arriver, avec les

deux mariages que l'on a conclus, de vous avec M. Migaud, & du fils de M. Migaud avec Lucile votre niece?

Madame PATIN.

Vraiment, je ferois bien avancée! C'est un beau nom que celui de Madame Migaud! J'aimerois autant demeurer Madame Patin.

L I S E T T E.

Oh! il y a bien de la différence. Le nom de Migaud est un nom de Robe, & celui de Patin n'est qu'un nom de Financier.

Madame PATIN.

Robe ou Finance, tout m'est égal; & , depuis huit jours, je me suis résolue d'avoir un nom de Cour, & de ceux qui emplissent le plus la bouche.

L I S E T T E , *à part.*

Ah, ah! ceci ne vaut pas le diantre pour M. Migaud.

Madame PATIN.

Que dis-tu?

L I S E T T E.

Je dis, Madame, qu'un nom de Cour

14 LE CHEVALIER

vous fiéra à merveille; mais, que ce n'est pas assez d'un nom, à ce qu'il me semble; que je crois qu'il vous faut un mari, & que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

Madame PATIN.

Je me connois en gens, & j'ai en main le plus joli homme du monde.

LISETTE.

Comment' ce choix est déjà fait, & je n'en savois rien!

Madame PATIN.

Le Chevalier n'a pas voulu que je te le disse.

LISETTE.

Quel Chevalier? Le Chevalier de Villefontaine?

Madame PATIN.

Lui-même.

LISETTE.

Quoi! c'est le Chevalier de Villefontaine que vous voulez épouser?

Madame PATIN.

Justement,

## L I S E T T E.

Vous n'y songez pas, Madame. Ce Chevalier n'a pas un sou de bien.

Madame P A T I N.

J'en ai suffisamment pour tous deux, & il y a même quelque justice à ce que je fais. M. Patin n'a pas gagné trop légitimement son bien en Normandie; & c'est une espece de restitution, que de relever, avec ce qu'il m'a laissé, une des meilleures Maisons de la Province.

## L I S E T T E.

Ah! puisque c'est un mariage de conscience, je n'ai plus rien à vous dire. Que M. Migaud sera surpris, quand vous lui apprendrez votre dessein!

Madame P A T I N.

Je n'ai garde de l'en informer, il ne manqueroit pas d'en aller faire ses plaintes à M. Serrefort. M. Serrefort viendrait à son ordinaire m'étourdir de ses fots raisonnemens. Pour m'épargner l'embarras d'y répondre, je ne veux point que l'un ni l'autre sache cette affaire, qu'elle ne soit tout-à-fait conclue.

## L I S E T T E.

Mais, Madame, il me semble qu'avant que d'épouser le Chevalier de Villefontaine, il faudroit vous défaire honnêtement de M. Migaud.

Madame P A T I N.

C'est mon dessein, vraiment ! & je veux lui faire une querelle d'Allemand dès que je le verrai. Pour peu qu'il ait d'intelligence, il entendra bien ce que cela voudra dire.

## L I S E T T E.

Une querelle d'Allemand ! Vous avez raison. Voilà une maniere tout-à-fait honnête pour vous en défaire. Mais, le voici.

## S C E N E I V.

M. MIGAUD, Madame P A T I N,  
L I S E T T E.

M. MIGAUD.

MADAME, j'entre peut-être indiscrètement ; mais, je viens moi-même



vous apporter la réponse du billet que vous m'écrivîtes hier au soir.

Madame PATIN.

Moi ! je vous ai écrit, Monsieur ?

M. MIGAUD.

Oui, Madame ; une vieille Baronne, qui a un procès dont je suis Rapporteur, m'apporta hier une recommandation de votre part.

Madame PATIN.

Ah ! je m'en souviens, oui, oui ; c'est une vieille importune qui me fatigue depuis huit jours, pour vous parler en sa faveur, & je vous écrivis hier pour m'en débarrasser.

M. MIGAUD.

Je suis bien-aïse, Madame, que vous ne preniez pas grande part à son affaire. Il y a dans sa cause plus de chimere que de raison ; & en vérité, il y a peu d'honneur à se mêler....

Madame PATIN.

Comment, Monsieur ! vous ne lui ferez pas gagner son procès ?

M. MIGAUD.

Moi, Madame? cela ne dépend pas de moi seulement, & la justice . . . .

Madame PATIN.

La justice! la justice! Vraiment, si la justice étoit pour elle, on auroit bien affaire de vous solliciter. Quelle obligation prétendriez-vous que je vous eusse?

M. MIGAUD.

Mais, Madame . . . .

Madame PATIN.

Mais, Monsieur, je ne prétends pas qu'on dise dans le monde qu'une recommandation comme la mienne n'a servi de rien; & je ne suis pas assez laide, ce me semble, pour avoir la réputation de n'avoir pu mettre un Juge dans les intérêts des personnes que je protège.

M. MIGAUD.

En vérité, Madame, je ne vois pas la raison qui vous oblige à vouloir que je m'intéresse dans une cause où il n'y a que de la honte à recevoir.

Madame PATIN.

En vérité, Monsieur, je ne vois pas la raison qui vous oblige, lorsque je vous en prie, de vouloir refuser de donner un bon tour à une méhante affaire. Eh si, Monsieur! il semble que vous ayez encore la pudeur d'un jeune Conseiller.

M. MIGAUD.

Sérieusement, Madame....

Madame PATIN.

Ah! Monsieur, point de réplique; je vous prie. Je me fais entendre, si je ne me trompe. C'est à vous de prendre vos mesures là-dessus. Lisette, si la personne dont je vous ai parlé vient ici, qu'on me fasse avertir chez Araminte, où je vais jouer au Reversis. Monsieur, je vous donne le bon jour.



## SCENE V.

M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

LISETTE?

LISETTE.

Monfieur?

M. MIGAUD.

Que veut dire cette maniere ? Quel  
accueil me fait ta Maitresse ?

LISETTE.

Vous n'en êtes pas fort content , à ce  
que je vois ?

M. MIGAUD.

Trouves-tu que j'aie fujet de l'être ?

LISETTE.

Il me femble que non , franchement.

M. MIGAUD.

Comment faut-il que j'explique tout  
ceci ?

L I S E T T E.

Pour peu que vous ayez d'intelligence, vous entendez bien ce que cela signifie.

M. M I G A U D.

Je m'y perds, plus je l'examine.

L I S E T T E.

Il me semble pourtant que cela n'est pas bien difficile à comprendre.

M. M I G A U D.

Aide-moi, je te prie, à le pénétrer.

L I S E T T E.

Vous aimez Madame Patin ma Maîtresse, & vous avez cru jusqu'ici que Madame Patin vous aimoit?

M. M I G A U D.

Nos affaires sont assez avancées pour me le faire présumer; & ce qui me surprend, c'est qu'aux termes où nous en sommes, elle prenne des airs si brusques.

L I S E T T E.

Cela seroit aussi un peu surprenant, si vous ne la connoissiez pas; mais, vous savez ce qu'il en faut croire.

M. MIGAUD.

Sans le respect que j'ai pour elle , je croirois .....

LISETTE.

Eh ! laissez-là le respect , Monsieur , & dites librement que vous la croyez un peu folle. Je me connois trop bien en gens pour vous en dédire.

M. MIGAUD.

Ecoute , Lifette ; puisque tu me parles franchement , je t'avouerai de bonne-foi que le caractère de Madame Patin m'a toujours fait peur ; & que , sans certains intérêts de mon Fils , je n'aurois jamais songé à l'épouser. M. Serrefort , comme tu fais , appréhende que sa Belle-sœur ne dissipe les grands biens que son Mari lui a laissés en mourant ; & c'est pour s'assurer cette succession , qu'en donnant Lucile à mon Fils , il ne consent à ce mariage qu'à condition que j'épouserai Madame Patin.

LISETTE.

Et vous aurez la complaisance de vouloir bien souscrire à cette condition ?

M. MIGAUD.

J'affûre par-là plus de quarante-mille livres de rente à ma famille.

L I S E T T E.

Cela vaut bien que vous vous exposiez à enrager le reste de vos jours.

M. MIGAUD.

J'aurai moins à souffrir que tu ne penses : & je suis, graces au Ciel, d'une profession & d'un caractère à mettre aisément une femme à la raison.

L I S E T T E.

Commencez donc dès-à-présent à y mettre Madame Patin ; car je vous avertis que, si vous attendez pour la rendre sage que vous soyez son Mari, vous courez risque de la voir mourir folle.

M. MIGAUD.

Que me dis-tu là ?

L I S E T T E.

Je me suis sentie de l'inclination à vous rendre service ; il me semble que Monsieur votre Fils, qui est un garçon si sage & si honnête, fera bien un meilleur usage de quarante-mille livres de

rente, auxquelles vous en voulez, que le petit fat à qui Madame Patin les destine.

M. MIGAUD.

Explique-moi cette énigme-là. Ta Maitresse auroit-elle changé de pensée ?

LISETTE.

Elle s'est mis la Cour en tête ; & , pour y paroître avec éclat, elle prétend épouser le Chevalier de Villefontaine,

M. MIGAUD.

Cela ne se peut pas.

LISETTE.

Je ne fais pas si cela se peut, mais je fais bien que cela est.

M. MIGAUD.

Le Chevalier de Villefontaine ! Tu te moques, mon enfant, cet homme-là n'est point fait pour épouser. C'est un aventurier qui n'en a pas le tems, un jeune extravagant qui n'a pas cent pistoles de revenu, qu'on ne connoît à la Cour que par le ridicule qu'il s'y donne, & qui n'a pour tout mérite que celui de boire, & de prendre du tabac.

LISETTE.



## L I S E T T E.

Eh bien, Monsieur ! boire , & prendre du tabac , c'est ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plupart des jeunes gens.

## M. M I G A U D.

Je ne saurois croire ce que tu me dis.

## L I S E T T E.

Non, ne le croyez pas; mais, avertissez-en toujours M. Serresfort par précaution, & prenez vos mesures comme si vous en étiez persuadé; la suite vous convaincra du reste. Voici notre Chevalier, adieu. Ne perdez point de tems, & comptez que ce n'est pas peu que je me mêle de vos affaires.

## M. M I G A U D.

L'étrange chose que la tête d'une femme !



## SCENE VI.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

**B**ON-JOUR, ma pauvre Lisette. Ah, ah ! tu as du dessein aujourd'hui. Te voilà plus parée que de coutume, & toujours plus belle que tout ce que j'ai vu de plus beau. Quel charmant embonpoint !

LISETTE.

Est-ce à moi que vous parlez, Monsieur ?

LE CHEVALIER,

Et à qui donc ?

LISETTE.

J'ai cru que c'étoit un compliment pour quelque Dame, que vous répétiez comme une leçon. Madame vous a attendu long-tems, Monsieur.

LE CHEVALIER.

En vérité, tu es une des plus aimables filles que je connoisse. Mais, qui te fait ces manteaux ? Je veux mettre

ton Ouvriere en crédit. Par ma foi, voilà le plus galant négligé qu'on ait jamais vu. Comme elle se coëffe, la friponne !

L I S E T T E.

Vous voulez bien, Monsieur, que j'aille dire à Madame que vous êtes ici. Elle n'est qu'à dix pas, chez une de ses amies.

L E C H E V A L I E R.

Attends, attends, Lisette : un moment plus ou moins ne fera rien à la chose.

L I S E T T E.

Pardonnez-moi, Monsieur, je serai bien-aïse qu'on l'avertisse de votre impatience ; aussi-bien, voilà Crispin qui a quelque chose à vous dire.

S C E N E V I I.

L E C H E V A L I E R, C R I S P I N.

C R I S P I N.

AH ! vous voilà, Monsieur ! je vous cherchois par-tout pour vous dire que la Baronne . . . .

## LE CHEVALIER.

Paix, paix ! tais-toi. Ne vois-tu pas où nous sommes ?

## CRISPIN.

Oui, Monsieur ; mais la Baronne . . .

## LE CHEVALIER.

Eh, ventrebleu, maraud ! ne t'ai-je pas dit que , quand je suis chez une femme , je ne veux point que tu me viennes parler d'aucune autre.

## CRISPIN.

Cela est vrai. Mais, Monsieur , cette Baronne . . . .

## LE CHEVALIER.

Mais, Monsieur le fat, taisez-vous , encore une fois ; & ne venez point gâter une affaire , qui est peut-être la meilleure qui me puisse arriver.

## CRISPIN.

Oh, oh ! Quoi, Monsieur ! la Maîtresse du logis parle-t-elle de mariage , & songez-vous à l'épouser ? L'aimez-vous ?

## LE CHEVALIER.

Moi, l'aimer ? Pauvre sot !

CRISPIN.

De quelle affaire parlez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Je l'épouserai, si je veux ; mais, je la hais comme la peste, & ce ne seroit pas elle que j'épouserois.

CRISPIN.

Non. Le diable m'emporte, si je vous entends.

LE CHEVALIER.

Ce seroit quarante - mille livres de rente qu'elle possède, dont je pourrois être amoureux.

CRISPIN.

C'est-à-dire, que ce sont les quarante-mille livres de rente que vous épouseriez en l'épousant ?

LE CHEVALIER.

Et quoi donc ? Si j'avois à aimer, ce ne seroit pas Madame Patin, Dieu me damne !

CRISPIN.

Ce ne seroit pas aussi la vieille Baronne ; car, vous lui promettez tous les huit jours de l'épouser dans la semaine ;

& il y a près d'un an que vous l'amusez.

### LE CHEVALIER.

Si la Baronne avoit gagné ses procès, je la préférerois à Madame Patin ; & quoiqu'elle ait quinze ou vingt années davantage , ses procès gagnés lui donneroient quinze ou vingt mille livres de rente plus que n'a Madame Patin.

### CRISPIN.

C'est-à-dire que , s'il en venoit encore quelqu'autre plus riche que ces deux-là , vous prendriez parti avec la dernière ?

### LE CHEVALIER.

Je les ménagerai toutes , autant qu'il s'en présentera , le plus long-tems que je pourrai , & je me déterminerai pour celle qui accommodera le mieux mes affaires.

### CRISPIN.

Et pour accommoder les miennes, j'ai envie d'en prendre quelqu'une de celles dont vous ne voudrez point ; car , entre nous, Monsieur, je n'aime point les Soubrettes , voyez-vous ! A propos d'aimer , je crois que vous n'aimez rien , vous , que votre profit.

LE CHEVALIER.

Je ne fais si je n'aimerois point une petite Brune, qui est la plus charmante du monde; & si elle étoit aussi riche qu'elle voudroit me le faire croire, je n'hésiterois point à lui sacrifier toutes les autres.

CRISPIN.

Quelle petite Brune? Comment l'appellez-vous?

LE CHEVALIER.

Je n'ai pu encore savoir son nom.

CRISPIN.

Je m'étonnois aussi; car, il n'y a point de petite Brune sur mon mémoire.

LE CHEVALIER.

Ce n'est que depuis quatre jours que je la vois tous les soirs aux Tuileries. Je lui ai fait croire qu'on m'appelloit le Marquis des Guérêts. Parbleu! c'est une conquête aussi difficile que j'en connoisse. Je ne suis pourtant pas mal auprès d'elle.

CRISPIN.

En quatre jours! Voilà une conquête bien difficile, vous avez raison.

*LE CHEVALIER.*

Elle a un pere extrêmement bisarre , à ce qu'elle m'a dit ; & ce n'est que sous le prétexte d'aller voir une certaine Tante , qu'elle trouve moyen de venir les soirs à la promenade.

*CRISPIN.*

Toute jeune , & toute petite personne qu'elle est , elle ment déjà à la perfection ; n'est-ce pas ?

*LE CHEVALIER.*

Elle a de l'esprit au-delà de l'imagination. Une vivacité.... La charmante petite créature !

*CRISPIN.*

Diable !

*LE CHEVALIER.*

Ne m'en parle plus , Crispin ; ne m'en parle plus , je t'en prie. Vois-tu ! j'ai des entétemens de fortune , & je craindrois de me faire avec cette petite personne une affaire de cœur qui me meneroit peut-être trop loin.

*CRISPIN.*

Vous avez raison.



## LE CHEVALIER.

Songez au solide , mon ami , nous donnerons ensuite dans la bagatelle.

## CRISPIN.

C'est bien dit. Or çà , je vois bien que c'est la Dame d'ici qui est la meilleure à ménager , & je m'en vais renvoyer Madame la Baronne avec ses présents.

## LE CHEVALIER.

Comment ! que parles-tu de présents ?

## CRISPIN.

C'est ce que je vous ai voulu dire d'abord , que Madame la Baronne vous attend chez vous avec des présents ; mais , je vais les renvoyer.

## LE CHEVALIER.

Attends , attends un peu. Et qu'est-ce que ces présents ?

## CRISPIN.

Hé ! Monsieur , c'est , par exemple ; un fort beau carrosse qu'elle a fait mettre sous une de vos remises , deux gros chevaux dans votre écurie , un Cocher & un gros barbet qui ont amené tout

cela, & que je vais renvoyer, puisque vous le voulez.

*LE CHEVALIER.*

Non, non, demeure. Cette pauvre femme ! Elle m'aime dans le fond, & je ne veux pas la fâcher.

*CRISPIN.*

Vous avez raison ; mais, vous ne songez pas que Madame Patin....

*LE CHEVALIER.*

Je songe que Madame Patin aime le grand air & le grand équipage. Le carrosse est beau ?

*CRISPIN.*

Il est des plus beaux qui se portent.

*LE CHEVALIER.*

Cette pauvre Baronne ! Et les chevaux ?

*CRISPIN.*

Les chevaux, sont des chevaux qui ont l'air aisé. Vous n'en avez jamais encore eu comme ceux-là.

*LE CHEVALIER.*

La pauvre femme ! Va, va-t-en lui dire que je la remercie, & que j'aurai

l'honneur de la voir cette après-dinée.

CRISPIN.

Oh ! sans vous, il n'y a rien à faire ; & je m'en vais gager qu'elle emmènera les chevaux, le carrosse & le barbet, si vous ne venez les recevoir vous-même ; & encore faut-il vous dépêcher, car elle a des affaires, & il me semble qu'elle m'a dit qu'un de ses procès se jugeoit demain sans faute.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! dis-lui seulement que je la verrai aujourd'hui sans y manquer.

CRISPIN.

Vous lui avez manqué vingt fois de parole. Voulez-vous qu'elle se fie à la mienne ?

LE CHEVALIER.

Voilà Madame Patin. Va vite faire ce que je dis.

CRISPIN.

Parbleu ! vous viendrez, puisque vous voulez garder l'équipage.

LE CHEVALIER.

Tâis-toi donc, maraud, & laisse-moi sortir honnêtement d'avec celle-ci.

## SCENE VIII.

Madame PATIN, LE CHEVALIER,  
LISETTE, CRISPIN.

Madame PATIN.

**J**E vous ai fait attendre, Monsieur le Chevalier; mais, vous me devez savoir gré de ne me pas trouver chez moi. Comme je n'y veux être que pour vous, je suis bien-aïse de me dérober aux importunités de quelques gens qui se croient en droit de me parler à toute heure, & à qui mes gens n'ôsent fermer la porte au nez, quoique je leur aie commandé plus de mille fois de le faire.

LE CHEVALIER.

On est trop payé, Madame, du chagrin d'avoir attendu, quand on a le bonheur de vous voir un moment; & j'attendrai toujours volontiers, quand je serai sûr de ne pas attendre inutilement.

Madame PATIN.

Qu'il est obligeant, & qu'il dit les

choses de bonne grâce ! Au moins, Monsieur le Chevalier, Lisette m'a rendu compte de votre honnêteté ; vous ne vouliez pas qu'elle me vînt avertir, de peur de me détourner ; mais j'aurois été bien fâchée contre elle.

LE CHEVALIER.

Je craignois de donner du chagrin à la compagnie que vous venez de quitter.

Madame PATIN.

Il n'y avoit que des femmes, au moins ; & vous n'avez point de rivaux à craindre.

CRISPIN, *bas au Chevalier.*

Le carrosse s'ennuira sous la remise.

LE CHEVALIER.

Paix.

Madame PATIN.

Que dit Crispin ?

CRISPIN.

Rien, Madame.

Madame PATIN.

Passons dans mon cabinet, nous y ferons mieux qu'ici.

CRISPIN, *bas au Chevalier.*

Les chevaux s'impatientseront, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Te tairas-tu ?

Madame PATIN.

Allons, Monsieur le Chevalier.

CRISPIN.

Adieu l'équipage.

Madame PATIN.

A qui en a-t-il ? Que parle-t-il d'équipage ?

LE CHEVALIER.

Je ne fais, Madame, ce qu'il marmotte entre ses dents, de carrosse, de chevaux, d'équipage. C'est mon Sellier qui m'attend, n'est-ce pas ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

M'a-t-on amené ces deux chevaux neufs ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, & ils vous attendent, comme je vous ai dit.

## LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Madame : c'est un nouveau carrosse que je me donne. Je fais que je vous fais plaisir de me bien mettre en équipage ; & je meurs d'impatience de voir si vous devez être contente de celui-ci.

Madame PATIN.

Je vais le voir avec vous ; & puisque c'est pour me plaire que vous faites cette dépense, je serai bien-aïse d'être la première à vous en dire mon sentiment. Allons.

## LE CHEVALIER.

Ah, Madame ! songez , de grâce . . .

Madame PATIN.

A quoi, Monsieur le Chevalier ?

## LE CHEVALIER.

Hé, Madame !

Madame PATIN.

Comment !

## LE CHEVALIER.

Que diroit-on, Madame, dans le monde, des petits soins qu'on vous yerroit prendre ? Cela seul suffiroit pour

découvrir ce que nous avons intérêt de cacher ; & je serois au désespoir que quelques soupçons nous attirassent de chagrinantes remontrances de votre famille & de la mienne.

## CRISPIN.

Affurément, Madame ; & il ne seroit pas honnête que mon Maître essayât son carrosse devant vous. La femme de son Sellier est une causeuse !

## LE CHEVALIER.

Oui, Madame ; il y a des suites à craindre que je prévois, & que je ne faurois vous dire. Adieu, Madame ; je reviendrai dans un instant, si vous voulez me le permettre . . . . .

## Madame PATIN.

Adieu donc, Chevalier. Ne tardez pas, je vous prie, & passez chez votre Notaire pour ce que vous savez.





SCENE IX.

Madame PATIN, LISETTE.

LISETTE.

**M**A foi, Madame, ce n'étoit pas la peine de quitter le jeu pour être sacrifiée par Monsieur le Chevalier à l'impatience de voir son carrosse.

Madame PATIN.

Que tu es folle, Lisette ! Je lui fais bon gré de cette impatience. C'est pour me faire plaisir qu'il a fait faire ce carrosse. Je gage qu'il y aura fait mettre des chiffres.

LISETTE.

Je ne fais ; mais je crains bien que ce M. le Chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la Cour, & les jeunes-gens sur-tout, sont d'étranges personnages. Celui-ci ; encore qu'il soit votre Amant, vous voyez avec quelle brusquerie il vous quitte, pour aller voir un carrosse neuf. S'il est jamais votre Mari, il se levera d'auprès de

42 *LE CHEVALIER, &c.*  
vous dès quatre heures du matin, pour  
voir panser ses chevaux. Le beau régal  
pour une femme!

Madame PATIN.  
Tu ne fais ce que tu dis.

LISETTE.  
Vous m'en direz des nouvelles.





## ACTE II.

---

SCENE PREMIERE.

M. SERREFORT, LISETTE.

LISETTE.

AU moins, Monsieur, dites-lui bien que vous êtes entré malgré moi; elle n'y veut pas être, comme je vous dis, & vous me feriez quereller infailliblement.

M. SERREFORT.

Ne te mets pas en peine, je la châpitrai de manière qu'elle n'aura pas la hardiesse de quereller de plus de huit jours. L'extravagante! Elle se fait de belles affaires! S'il faut malheureusement que celle-ci éclate à la Cour, nous ne pourrons jamais nous parer de quelque grosse taxe.

L I S E T T E.

De quelle affaire parlez-vous là ?

M. S E R R E F O R T.

Est-ce que tu n'étois pas avec elle ce matin , quand elle a eu bruit avec cette Femme de qualité ?

L I S E T T E.

Vous savez déjà cette aventure ?

M. S E R R E F O R T.

Je l'ai sue un quart-d'heure après qu'elle est arrivée ; & comme on achevoit de me la conter , M. Migaud est venu m'avertir du dessein où elle est d'épouser un certain Chevalier de Villefontaine.

L I S E T T E.

Franchement , Monsieur , vous avez-là une Belle-sœur qui vous donnera de la peine à la réduire ; je doute que vous en veniez à bout.

M. S E R R E F O R T.

J'y brûlerai mes livres.

L I S E T T E.

Sur-tout , ne manquez pas de crier bien fort , & de prendre un ton d'au-

torité avec elle; car, voyez-vous! quoiqu'elle vous méprise quand vous n'y êtes pas, elle vous craint quand elle vous voit, & elle n'ose pas vous contredire en face.

M. SERREFORT.

Laisse-moi faire.

L I S E T T E.

La voici.

---

S C E N E I I.

M. SERREFORT, Madame PATIN,  
L I S E T T E.

L I S E T T E.

**M**ONSIEUR a voulu demeurer malgré moi, Madame.

Madame PATIN.

Ah! Monsieur Serrefort, quel dessein vous amene? Vous m'auriez fait plaisir de me souffrir seule aujourd'hui; mais, puisque vous voilà, finissons, je vous en prie. De quoi s'agit-il?

M. SERREFORT.

Qu'est-ce donc, Madame ma Belle-sœur, de quel ton le prenez-vous là, s'il vous plaît? Ecoutez, vous vous donnez des airs qui ne vous conviennent point; &, sans parler de ce qui me regarde, vous prenez un ridicule dont vous vous repentirez quelque jour.

Madame PATIN.

Un fauteuil, Lifette. Je prévois que Monsieur va m'endormir.

M. SERREFORT.

Non, Madame; &, si vous êtes sage, ce que j'ai à vous dire vous réveillera terriblement, au contraire.

Madame PATIN.

Ne prêchez donc pas long-tems, je vous prie.

M. SERREFORT.

Si vous pouviez profiter de mes sermons, il ne vous arriveroit pas tous les jours de nouvelles affaires, qui vous perdront entièrement à la fin.

Madame PATIN.

Ah, ah! vous vous intéressez étrangement à ma conduite!

## M. SERREFORT.

Et qui s'y intéressera, si je ne le fais pas? Vous êtes la Tante de ma fille, veuve de Maître Paul Patin, mon frere, & je ne veux point que l'on dise dans le monde que la veuve de mon frere; la Tante de ma fille, est une folle achevée.

Madame PATIN.

Comment une folle! Vous perdez le respect, Monsieur Serrefort; & il faut que je trouve les moyens de me défaire de vous, pour ne plus entendre des sottises à quoi je ne fais point répondre.

## M. SERREFORT.

Hé! ventrebleu, Madame Patin; vous devriez vous défaire de toutes vos manieres & de vos airs de grandeur, sur-tout pour ne plus recevoir d'avanie pareille à celle d'aujourd'hui.

Madame PATIN.

Vous devriez, Monsieur Serrefort, ne me point reprocher des choses où je ne suis exposée que parce qu'on me me croit votre Belle-sœur; mais, voilà qui est fait, Monsieur Serrefort, je ferai afficher que je ne la suis plus

depuis mon veuvage: je vous renonce pour mon Beau-frere, Monsieur Serrefort; &, puisque jusqu'ici mes dépenses, la noblesse de mes manieres, & tout ce que je fais tous les jours, n'ont pu me corriger du défaut d'avoir été la femme d'un Partisan, je prétends . . . .

M. SERREFORT.

Hé! têtebleu, Madame Patin, c'est le plus bel endroit de votre vie que le nom de Patin; &, sans l'économie & la conduite du pauvre défunt, vous ne feriez guere en état de prendre des airs si ridicules. Je voudrois bien savoir...

Madame PATIN.

Courage, courage, Monsieur Serrefort! vous faites bien de jouer de votre reste.

M. SERREFORT.

Je voudrois bien savoir, vous dis-je, si vous ne feriez pas mieux d'avoir un bon carrosse, mais doublé de drap couleur d'olive, avec un chiffre entouré d'une cordeliere; un cocher maigre, vêtu de brun; un petit laquais seulement pour ouvrir la portiere, & des chevaux modestes, que de promener par la ville ce somptueux équi-

page



page qui fait demander qui vous êtes, ces chevaux fringans qui éclaboussent les gens de pied; & tout cet attirail, enfin, qui vous fait ordinairement mépriser des gens de qualité, envier de vos égaux, & maudire par la canaille. Vous devriez, Madame Patin, retrancher tout ce faste qui vous environne.

L I S E T T E.

Mais, Monsieur... à *Madame Patin,*  
*qui touffe, crache*  
*& se mouche.*

Qu'avez-vous, Madame?

Madame P A T I N.

Je prends haleine. Monsieur ne va-t-il pas passer au second point?

M. S E R R E F O R T.

Non, Madame, & j'en reviens toujours à l'équipage.

Madame P A T I N.

Le fatiguant homme!

M. S E R R E F O R T.

Que faites-vous, entre autres choses, de Cocher à barbe retroussée? Quand e seroit celui de la Reine de Saba...

## LISSETTE.

Mais, est-ce que vous voudriez, Monsieur, que Madame allât faire la barbe à son Cocher ?

## M. SERREFORT.

Non ! mais, qu'elle en prenne un autre.

## Madame PATIN.

Oh bien, Monsieur, en un mot comme en mille, je prétends vivre à ma manière ; je ne veux point de vos conseils, & me moque de vos remontrances. Je suis veuve, Dieu merci. Je ne dépends de personne que de moi-même. Vous venez ici me morigener, comme si vous aviez quelque droit sur ma conduite ; c'est tout ce que je pourrois souffrir d'un mari.

## M. SERREFORT.

Quand M. Migaud fera le vôtre, il fera comme il l'entendra, Madame : car, je crois que vous ne nous manquerez pas de parole ; & si vous aimez tant la dépense, ce mariage au moins vous donnera quelque titre qui rendra vos grands airs plus supportables.

Madame PATIN.

Oui , Monsieur , quand Monsieur Migaud sera mon mari , je prendrai ses leçons , pourvu qu'il ne suive pas les vôtres. Il s'accommodera de mes manieres , ou je me ferai aux siennes. Est-ce fait ? Avez-vous tout dit ? Sortez-vous , ou voulez-vous que je sorte ?

M. SERREFORT.

Non , Madame ; demeurez , je ne me mêlerai plus de vos affaires , je vous assure ; mais , qu'une tête bien sensée en ait au plutôt la conduite , & que ce double mariage , que nous avons résolu , se termine avant la fin de la semaine , je vous prie.

Madame PATIN.

Ne vous mettez pas en peine.



## S C E N E III.

Madame PATIN, LISETTE.

LISETTE.

VOILA un sot homme, de ne pas dire d'abord les choses. Il étoit bien besoin de tout ce préambule, pour en venir à l'affaire de M. Migaud. Que ne s'expliquoit-il dès en entrant, vous lui auriez dit oui tout aussitôt, & il ne vous auroit pas tant ennuyée.

Madame PATIN.

Hé! ne faut-il pas bien qu'il me fatigue? Il semble qu'il ne soit fait que pour cela.

LISETTE.

Franchement, Madame, il m'ennuie quelquefois, pour le moins autant que vous,

Madame PATIN.

Que je le haïs! Je ne serai point fatiguée qu'il ne lui soit arrivé quelque aventure désespérante.

## L I S E T T E.

Il le mérite bien; & quand vous serez une fois la Belle-mere de sa fille, vous aurez bien des occasions de le désespérer.

Madame P A T I N.

La Belle-mere de sa fille, moi? Tu n'y songes pas, Lisette. Ne t'ai-je pas tantôt fait confidence de l'affaire du Chevalier?

## L I S E T T E.

Ah! par ma foi, Madame, je vous demande pardon. Je ne m'en souvenois pas, & je croyois que vous l'aviez oublié, à cause de ce que vous venez de dire à M. Serrefort.

Madame P A T I N.

Que tu es bête, ma pauvre Lisette! J'aurois promis à M. Serrefort tout ce qu'il auroit voulu pour après demain.

## L I S E T T E.

Oui, Madame?

Madame P A T I N.

Oui, vraiment; car, dès demain, je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parole.

L I S E T T E.

Cela est bien adroit.

Madame P A T I N.

Nous avons pris, le Chevalier & moi, toutes les mesures qu'il faut pour nous marier cette nuit à cinq heures du matin.

L I S E T T E.

Vous avez des précautions admirables. Mais, voici votre petite niece bien échauffée.

Madame P A T I N.

Quoi! je serai toujours obsédée ou par le pere ou par la fille? La mere ne viendra-t-elle point encore?

S C E N E I V.

Madame P A T I N, L U C I L E,  
L I S E T T E.

L U C I L E.

J'ATTENDOIS avec impatience que mon pere sortît, ma Tante, pour vous

dire une nouvelle, qui vous fera voir que je suis autant dans vos intérêts, que mon pere vous est contraire.

Madame PATIN.

Que vous soyiez dans mes intérêts, ou qu'il n'y soit pas, c'est pour moi la même chose.

LUCILE

Oh ! ma Tante, je crois que vous ne ferez pourtant pas fâchée de savoir ce qu'on a dit à mon pere.

Madame PATIN.

Et qu'a-t-on pu dire à votre pere ?

LUCILE.

Que vous vouliez épouser un homme de la Cour ; & il a résolu je ne fais combien de choses pour vous en empêcher.

Madame PATIN.

Et qui peut avoir dit cette nouvelle ; Lisette ?

LISETTE.

Je ne fais, Madame. Le Chevalier a causé, peut-être. Les Chevaliers font de grands causeurs ordinairement.

## LUCILE.

Le moyen de rompre les mesures ; c'est de faire vos affaires tout doucement , ma Tante , & de vous marier en cachette.

Madame PATIN.

Je fais ce qu'il faut que je fasse. Les gens qui ont dit cette nouvelle sont des bêtes , & votre pere aussi.

## LUCILE.

Je vous demande pardon , ma Tante ; mais , j'ai une démangeaison furieuse de vous voir Femme de qualité.

Madame PATIN.

Vous aurez bientôt ce plaisir-là , & je vous conseille par avance , de commencer de bonne heure à garder avec moi certain respect où vous devez être , & où vous auriez peut-être peine à vous accoutumer dans la suite.

## LUCILE.

Comment donc , ma Tante ?

Madame PATIN.

Défaites-vous sur-tout de *ma Tante* , & servez-vous du mot de *Madame* , je



vous prie, ou demeurez chez votre pere.

LUCILE.

Mais, ma Tante, puisque vous êtes ma Tante, pourquoi faut-il que je vous appelle autrement?

Madame PATIN.

C'est qu'étant Femme de qualité, & vous ne l'étant pas, je ne pourrois pas honnêtement être votre Tante, sans déroger en quelque façon.

LUCILE.

Oh! que cela ne vous embarrasse pas, ma Tante; je deviendrai bientôt aussi Femme de qualité.

Madame PATIN.

Que dites-vous?

LUCILE.

Il ne tiendra qu'à moi d'être pour le moins aussi grande Dame que vous.

Madame PATIN.

Plaît-il?

LUCILE.

Je connois un Seigneur tout des plus jolis, que j'ai vu plusieurs fois aux

Tuileries, qui m'épousera dès que j'en voudrai. Ne vous mettez pas en peine,

Madame PATIN.

Ah, ah ! Et comment s'appelle-t-il ; ce Seigneur ?

LUCILE.

On l'appelle Monsieur le Marquis des Guérêts. Il est fort riche, & fort de qualité ; car il me l'a dit.

Madame PATIN.

Vraiment, je suis bien-aise, ma niece, que, malgré la mauvaise éducation que votre pere vous a donnée, vous preniez des sentimens dignes de l'honneur que je vous fais, de vouloir être votre Parente. Voilà de quoi vous avez profité à me voir, & vous m'avez cette obligation.

LUCILE.

Il faut que je vous en aie encore une autre, ma Tante.

Madame PATIN.

Que faut-il faire ?

LUCILE.

Vous marier au plutôt, s'il vous plaît, avec ce Monsieur que vous aimez, afin

que cela m'autorise à épouser celui que j'aime aussi ; & que , quand mon pere voudra me quereller , je puisse lui répondre : *Je n'ai pas fait pis que ma Tante.*

## L I S E T T E.

Vous avez raison. C'est une terrible chose que l'exemple.

## L U C I L E.

Mais il faudroit que ma Tante se dépêchât , car M. le Marquis des Guérêts , qui m'aime , a furieusement d'impatience.

## Madame P A T I N.

Oh bien ! ma Niece , puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions , je veux bien vous faire une confidence , que je n'ai encore faite à personne qu'à vous. Je me marie demain , à cinq heures du matin.

## L U C I L E.

A cinq heures du matin !

## Madame P A T I N.

Oui , ma Niece , à cinq heures. Si l'exemple vous encourage , c'est à vous de voir à quoi vous vous déterminez.

LUCILE.

Je vais écrire à mon Amant, & lui mander qu'il prenne toutes ses précautions, afin que nous nous dépêchions aussi. Adieu, ma Tante.

Madame PATIN.

Adieu, ma Niece.

S C E N E V.

Madame PATIN, LISETTE.

Madame PATIN.

AH! Lisette, que voilà bien de quoi me venger de M. Serrefort! Sa fille est entêtée d'un homme de Cour, un homme de Cour la veut épouser, & elle meurt d'être épousée. Si le pere & la mere en pouvoient mourir de chagrin, nous serions débarrassés de deux ennuyeux personnages.

LISETTE.

Mais, Madame, est-ce que vous donnerez les mains aux desseins de votre Niece?

Madame PATIN.

Assurément, & je n'ai garde de manquer une si belle occasion de désespérer M. Serrefort.

LISETTE.

Cela est bien charitable, vraiment, Mais voici M. le Chevalier.

---

SCENE VI.

LE CHEVALIER, Madame PATIN,  
LISETTE.

LE CHEVALIER.

**H**É bien! Madame, n'ai-je pas fait diligence?

Madame PATIN.

Quelque peu que vous ayez tardé, Chevalier, je trouve les moments bien longs quand je ne vous vois point, & mon impatience ....

LE CHEVALIER.

Jugez de la mienne par la vôtre, Madame; faites-moi, je vous prie, la

justice de croire que je ne vis qu'autant que je suis auprès de vous.

Madame PATIN.

Cela est tout-à-fait obligeant.

LISETTE, *bas.*

Je crains la conversation qu'ils vont avoir ensemble, & je voudrois bien que quelqu'un vînt les interrompre.

Madame PATIN.

Lisette, dites là-bas que je n'y veux être pour personne, & mettez-nous, je vous prie, cette après-dînée à couvert des importuns.

LISETTE,

Oui, Madame. (*Bas en s'en allant.*)  
S'il n'en vient point, j'en irai chercher moi-même.



## SCENE VII.

Madame PATIN, LE CHEVALIER.

Madame PATIN.

**H**É bien ! Chevalier , êtes-vous bien content de votre équipage ?

LE CHEVALIER.

Il marchera ce soir , & s'il est de votre goût , Madame , il ne lui manquera aucune chose pour être parfaitement au mien.

Madame PATIN.

Puisque cela est , je l'admire par avance , & je le trouve des mieux entendus. Vous y avez fait mettre vos armes ?

LE CHEVALIER.

Non , Madame.

Madame PATIN.

Des chiffres ? Je l'ai deviné dès tantôt !

LE CHEVALIER.

En vérité , Madame , je ne fais ce que le Peintre s'est avisé d'y mettre.

Madame PATIN.

Allez, allez, je vous le pardonne.

LE CHEVALIER.

Quoi, Madame !

Madame PATIN.

Le chiffre doit être fort beau, l'N & l'V, font un assemblage fort agréable.

LE CHEVALIER.

Comment donc, Madame ?

Madame PATIN.

Comme je m'appelle Nanette, l'N y domine apparemment ?

LE CHEVALIER.

Madame.

Madame PATIN.

Vous faites le discret, Chevalier ; mais, vous êtes un badin, & dans les termes où nous en sommes, toutes ces façons-là ne sont pas permises.

LE CHEVALIER, *bas*.

J'enrage ; le chiffre du carrosse est apparemment celui de la Baronne.



Madame PATIN.

Avez-vous passé chez le Notaire ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame. Je ne l'ai point trouvé,  
& je lui ai laissé un billet.

---

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER,  
Madame PATIN, LISETTE.

LISETTE, *repoussant la  
Baronne.*

**M**AIS, Madame...

LA BARONNE.

Vous êtes une sotte, m'amie, votre  
Maitresse y est toujours pour moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mal obéie, Madame, &  
voici quelqu'un qui vous demande.

Madame PATIN.

Ah, juste Ciel ! C'est une importune

Plaideuse, dont nous ne serons débarrassés d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER, *bas* :

Comment, morbleu, c'est ma Baronne ! Voici bien un autre embarras. Par où diantre me tirer d'intrigue ?

LISETTE.

Il nous a été impossible de faire tête à Madame, & le Portier ni moi n'avons pu lui persuader que vous n'y étiez pas.

Madame PATIN.

Et pourquoi lui dire que je n'y suis pas ? Est-ce pour des personnes comme elle qu'on n'y veut pas être ? Je vous demande pardon, Madame.

LA BARONNE.

Je vous le disois bien, m'amie, vous êtes une bête, comme vous voyez. Ah, ah ! Monsieur le Chevalier, que faites-vous ici ?

LE CHEVALIER.

Mais vous, Madame, par quelle aventure . . . . .

Madame PATIN, à Lisette :

Le Chevalier connoît la Baronne !

## LA BARONNE.

Je venois ici, Madame, pour solliciter encore vos recommandations pour mon procès; mais, je ne m'attendois pas d'y trouver Monsieur le Chevalier. Qu'y vient-il faire, Madame?

Madame PATIN, *bas à Lisette.*

Elle y prend un grand intérêt. (*Haut.*) Madame, je ne fais ....

LE CHEVALIER, *à Madame Patin.*

Ah, Madame! regardez, je vous prie, les affaires de Madame la Baronne, comme les miennes propres, vous ne me sauriez faire plus de plaisir. (*A la Baronne.*) vous voyez comme je m'intéresse pour vous, Madame.

Madame PATIN, *bas.*

Voilà un brouillamini où je ne comprends rien.

LA BARONNE, *bas.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

Madame PATIN.

En vérité, Madame, je ne comprends point d'où vient votre curiosité

8 LE CHEVALIER

sur le chapitre de M. le Chevalier, ni par quel motif....

LA BARONNE.

Comment, Madame, par quel motif!

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

Hé, Madame! de grâce. (*A Madante Patin.*) Que tout ceci ne vous étonne point. Madame est une personne de qualité, (C'est ma Cousine germaine.) qui m'estime cent fois plus que je ne mérite; (Je suis son héritier.) elle a pour moi quelque bonté. (Ne parlez pas de notre mariage.) J'en ai toute la reconnoissance imaginable. (Elle y mettroit obstacle.) Et comme elle a de certaines vues pour mon établissement & pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des mesures contraires aux siennes.

LA BARONNE.

Oui, Madame, voilà par quel motif...

Madame PATIN.

Je vous demande pardon, Madame.

LA BARONNE.

Vous vous moquez, Madame. Mais, dites moi seulement, je vous prie, quel

commerce Monsieur le Chevalier....

Madame PATIN.

Commerce, Madame? Qu'est-ce que cela veut dire, commerce?

LE CHEVALIER.

Comment, Madame la Baronne! Ignorez vous que la maison de Madame est le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illustre à Paris? (C'est une ridicule.) Que pour être en réputation dans le monde, il faut être connu d'elle? (Ne lui dites rien de notre dessein.) Que sa bienveillance pour moi est ce qui fait tout mon mérite? (C'est une babilharde qui le diroit.) Et qu'enfin je fais tout mon bonheur de lui plaire, & que c'est cela qui m'amène ici?

Madame PATIN.

Oui, Madame, voilà tout le commerce que nous avons ensemble.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, Madame.

LE CHEVALIER.

Hé! de grâce, Mesdames, n'entrez point dans des éclaircissements qui ne sont bons à rien. Soyez amies pour

l'amour de moi, je vous en conjure ;  
& que celle de vous deux qui m'estime  
le plus, embrasse l'autre la première.

*La Baronne & Madame Patin courent  
s'embrasser avec empressement.*

LA BARONNE.

Madame, je suis votre servante.

Madame PATIN.

C'est moi qui suis la vôtre, Madame.

LE CHEVALIER.

Parlons, parlons de votre procès,  
Madame, je vous prie.

Madame PATIN.

Au moins, je n'ai pas attendu vos  
recommandations, Monsieur le Cheva-  
lier, pour parler de l'affaire de Ma-  
dame ; mais, on trouve sa cause fort  
mauvaise.

LA BARONNE.

Madame, on a menti ; je la maintiens  
bonne. Demandez à M. le Chevalier,  
il la fait sur le bout de son doigt. Con-  
tez, contez-la un peu à Madame.

LE CHEVALIER.

Vous avez tant d'affaires, Madame ;

que je ne fais pas de laquelle il est question. Je fais seulement qu'elles sont toutes aussi claires que le jour, & accompagnées de certaines circonstances dont je ne me souviens pas bien ; mais, qui sont les plus justes du monde, sans contredit.

### LA BARONNE.

Je vous en fais juge vous-même ; Madame ; écoutez seulement. C'est un procès intenté dès avant la bataille de Pavie. Mon Bisayeul y commandoit un Régiment ; il fut tué à cette bataille. Ah ! s'il étoit encore au monde, je ferois bien sûre de gagner ma cause. N'est-il pas vrai, Monsieur le Chevalier ?

### LE CHEVALIER.

Je crois que oui, Madame.

### LA BARONNE.

Vous voyez bien, Madame . . . (*Elle voit rire Lisette.*) Qu'avez-vous à rire, m'amie ? Vous avez-là une chambrière bien impertinente, Madame. Elle ne fait pas la révérence, quand je parle de mes Ayeux.

### LISETTE.

Je vous demande pardon, Madame ;

mais je n'ai pas l'honneur de les connaître.

LA BARONNE.

N'étoit la considération de votre Maitresse . . . .

Madame PATIN.

Laissez - nous , Lisette. Revenons à votre procès, Madame, & finissons, je vous prie.

LA BARONNE.

Je ne fais où j'en suis, Madame. Remettez-moi un peu, Monsieur le Chevalier.

## SCENE IX.

Madame PATIN, LA BARONNE;  
LE CHEVALIER, LISETTE,  
CRISPIN.

CRISPIN.

LISETTE, dis un peu à mon Maître qu'il vienne me parler, j'ai quelque chose à lui dire.

LISETTE.



L I S E T T E, *s'en allant.*

Va lui dire toi-même.

L A B A R O N N E.

Ah ! m'y voilà ; voici le fait. J'ai un moulin à vent, Madame : il est à moi ce moulin à vent, on m'empêche de le faire tourner. Je demande la paisible possession de mon moulin ; cela n'est-il pas juste ?

Madame P A T I N.

Hé ! ne l'avez-vous pas, Madame ?

L A B A R O N N E.

Hé non, je ne l'ai pas. Il y a environ cent-cinquante ans ; oui, il y a environ cent-cinquante ans que le grand-pere de ma Partie fit planter proche de ma maison un bois, qui fait à présent tout l'ornement de la sienne.

L E C H E V A L I E R, *bas.*

Crispin me fait signe ! Qu'est ce que cela veut dire ?

L A B A R O N N E.

Cela veut dire qu'il fit planter ce bois par malice, pour me boucher la vue, & qu'il prévoyoit bien qu'avec le

tems, ce bois deviendrait haute-futaie.

Madame PATIN.

Vous croyez, Madame, qu'il a fait planter ce bois par malice ?

LA BARONNE.

Affurément, Madame ; & moi, pour lui faire piece, par représailles j'ai fait relever un vieux moulin abandonné.

CRISPIN, *bas au Chevalier.*

J'ai à vous parler.

LA BARONNE.

Et comme ce moulin est plus ancien que le bois de ma Partie, & que ce bois.... Ecoutez bien ceci, s'il vous plaît ; & que ce bois....

Madame PATIN.

En vérité, Madame, je ne comprends rien dans les affaires ; mais je parlerai encore de la vôtre à M. Migaud, je vous assure.

LA BARONNE.

Oh ! je vous prie, Madame, j'ai là-bas mon carrosse, allons ensemble chez lui tout-à-l'heure, s'il vous plaît.

Madame PATIN.

Je ne puis sortir d'aujourd'hui, Madame.

LA BARONNE.

Mais, mon procès se juge demain, Madame.

LE CHEVALIER, *bas* :

Prenons cette occasion aux cheveux ;  
(*Haut.*) Eh ! Madame, je vous conjure  
de mener Madame la Baronne chez  
M. Migaud. (*Bas.*) Si vous ne l'emmenez  
d'ici, nous ne nous en déferons d'au-  
jourd'hui.

Madame PATIN.

Vous m'attendrez donc ici, Che-  
valier ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

Madame PATIN.

Allons, Madame, puisque vous le  
voulez.

LE CHEVALIER.

Allez, Mesdames.

76 LE CHEVALIER

LA BARONNE.

Ne venez-vous pas avec nous, Monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, je vous prie, Madame, je ne fais point parler de procès.

LA BARONNE, *au Chevalier.*

Que je vous retrouve donc chez moi.

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerai pas.

Madame PATIN.

Venez-vous, Madame?

LA BARONNE.

Oui, Madame, je vous suis.



## SCENE X.

LE CHEVALIER, CRISPIN,  
LISETTE.

LISETTE.

**Q**UE veut Crispin à son Maître? Observons d'ici ce que ce peut être.

LE CHEVALIER.

Les voilà parties, Dieu merci. Ah! mon pauvre garçon, qu'il faut d'esprit pour se retirer d'une méchante affaire! Mais que me veux-tu? Qu'as-tu à me dire? D'où vient ton empressement?

CRISPIN.

Je ne fais, Monsieur.

LE CHEVALIER:

Comment! tu ne fais, maraud!

CRISPIN.

Monsieur, Monsieur! ne vous fâchez pas. J'ai une Lettre, qui vous expliquera toutes choses. Le Porteur m'a dit que ce n'étoit point de la bagatelle, & qu'il y alloit de votre fortune.

D 3

LE CHEVALIER.

Voyons donc, donne-la moi. L'est-ce-là ?

CRISPIN.

Non, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce donc ?

CRISPIN.

C'est la liste de vos Maitresses, que nous fîmes l'autre jour, Jeanneton & moi, à la porte des Tuileries.

LE CHEVALIER.

Le fat ! Veux-tu déchirer ces sottises-là !

CRISPIN.

Dieu m'en garde, Monsieur. Quand vous reprendrez du goût pour la bagatelle, vous serez bien-aise, peut-être, de relire ce petit Mémoire.

LE CHEVALIER.

Donne donc la Lettre.

CRISPIN.

La voici.

## LE CHEVALIER.

Voyons.

## CRISPIN.

Non, non, ce sont les Vers que vous fîtes faire l'autre jour, pour la Baronne, par ce misérable Poëte, à qui vous donnâtes ce vieux juste-au-corps, qui vous avoit tant servi à la chasse.

## LE CHEVALIER.

Je n'aurai donc la Lettre d'aujourd'hui ?

## CRISPIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, la voici. Elle vous est adressée sous le nom de M. le Marquis des Guérêts. Comme vous m'avez fait confidence de ce nom, je n'ai pas manqué à la recevoir.

## LE CHEVALIER.

C'est ma petite Brune des Tuileries. Lisons.

## LETTE.

*Vous avez témoigné tant d'envie de me connoître, que je me suis résolue à satisfaire votre curiosité. Je vous attends dans les Tuileries, où j'ai mille choses à*

*vous dire. Ne manquez pas de vous y rendre. Adieu.*

CRISPIN.

Le Porteur m'a menti, Monsieur ;  
ce Billet-là sent la bagatelle.

LE CHEVALIER.

Pas tant bagatelle, Crispin. Je cours  
trouver la petite Brune.

CRISPIN.

Et Madame Patin, que vous avez  
promis d'attendre ?

LE CHEVALIER.

Tu as raison, mais il n'importe. Je  
ferai de retour avant elle. En tout cas,  
il faut lui écrire. N'as-tu pas là ces  
Vers que j'envoyai à la Baronne ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, les voilà.

LE CHEVALIER.

Donne, ils serviront pour Madame  
Patin.

CRISPIN.

Mais, Monsieur, vous les allez ren-  
dre bien circulaires. Vous les avez déjà



fait servir à plus de huit personnes différentes.

LE CHEVALIER.

Bon ! qu'est-ce que cela fait ? S'il falloit de nouveaux Vers pour toutes celles à qui l'on écrit . . . .

CRISPIN.

Diab!e ! votre garderobe seroit bien-tôt dégarnie de juste-au-corps.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu ?

CRISPIN.

Rien ; écrivez seulement. Si le Poète a vendu ces Vers autant de fois que vous les avez envoyés , il n'y a point de fille de bonne maison qui n'en doive avoir.

LE CHEVALIER.

Tiens , attends Madame Patin , & tu lui donneras mes tablettes.

CRISPIN.

Mais , Monsieur , vos tablettes sont-elles sages , au moins ?

D 5

*LE CHEVALIER.**Que veux-tu dire?**CRISPIN.**N'y a-t-il point dedans quelques chansons un peu libertines?**LE CHEVALIER.**Comment?**CRISPIN.**Quelques adresses scandaleuses?**LE CHEVALIER.**Que tu es extravagant! Je n'ai ces tablettes que d'hier; ce fut la Baronne qui me les donna.**CRISPIN.**C'est que les tablettes de vos pareils sont ordinairement de mauvais livres, & il y auroit conscience; . . . . mais voici Lisette qui nous écoute, je crois?**LE CHEVALIER.**Je la croyois avec Madame Patin; N'a-t-elle rien entendu?**CRISPIN.**Ma foi, je ne fais; mais puisque la*

voici, je vais lui laisser ces tablettes; elle les donnera à sa Maitresse?

## LE CHEVALIER.

Non, demeure ici; je veux que tu les donnes toi-même.

## CRISPIN.

Ma foi, Monsieur, je serois bien-aise d'aller voir un peu ce que c'est que votre petite brune. Je suis curieux, voyez-vous!

## LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maroufle. Ma pauvre Lisette, je viens de me souvenir que j'ai une affaire de conséquence, qui ne me permet pas d'attendre. Si ta Maitresse revient avant moi, donne-lui ces tablettes, je t'en prie.

## LISETTE.

C'est assez, Monsieur; je n'y manquerai pas.

## CRISPIN.

Tu n'as que faire de les ouvrir, il n'y a encore rien de drôle; & mon Maître ne les a que depuis peu.

## L I S E T T E.

Hé ! va , va , je n'ai point de curiosité ;  
& j'en fais plus que toutes les tablettes  
du monde n'en pourroient apprendre.

---

## S C E N E X I.

L I S E T T E , *seule.*

**T**OUT ceci ne réjouira pas mal Madame Patin , & j'ai entendu de certaines choses . . . . Mais ! qu'est-ce que ce papier ? Ah ! ah ! *Liste des Maitresses de mon Maître , avec leurs noms , demeures & qualités. . . .* Vraiment ! voilà un surcroît de réjouissance pour Madame ; & rien ne pouvoit venir plus à propos pour confirmer ce que j'ai à lui dire , & pour la détromper de son Chevalier. Profitons de cette occasion , & donnons-lui ce petit régal aussitôt qu'elle sera revenue.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

---

### SCENE PREMIERE.

M. MIGAUD, LISETTE.

LISETTE.

**N**ON, Monsieur, Madame Patin, n'est pas seule entêtée d'un homme de Cour; Lucile, sa Niece, & votre prétendue Bru, suit l'exemple de sa Tante. Elle donne dans les gens du bel air, & traite un mariage *incognito*, avec un galant du caractère du Chevalier; elle en est éperduement amoureuse.

M. MIGAUD.

Ouais ! voilà une étrange famille ; & il faut être bien ennemi de son repos , pour vouloir épouser ou la Tante ou la Niece,

## L I S E T T E.

Oui, mais quarante bonnes mille livres de rente font quelque chose de bon, & cela fait passer sur bien des petites choses.

## M. M I G A U D.

Tu as raison ; & cet entêtement où est Madame Patin, pour ce Chevalier, m'embarrasse un peu, je te l'avoue, à cause des quarante-mille livres de rente.

## L I S E T T E.

Toute la question est de lui faire perdre cet entêtement ; car, après cela, vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raison.

## M. M I G A U D.

D'accord ; mais je crains que mon Fils ne vienne pas si facilement à bout de Lucile.

## L I S E T T E.

Oh ! pour Lucile, dès que M. Serrefort saura la chose, il la mettra sur le bon pied, je vous en réponds. Il n'y a seulement qu'à rompre le cours d'une intrigue naissante ; elle n'est encore guère avancée, Dieu merci ; & pourvu

qu'on fasse diligence, il n'y a rien, ce me semble, à risquer pour Monsieur votre Fils.

M. MIGAUD.

Oh ! ma pauvre Lisette, ce sont les suites qui me paroissent à craindre. Une jeune Femme, dont on force les volontés, tombe souvent dans de terribles irrégularités; sur-tout quand son Mari a du foible pour elle, & qu'elle a du penchant pour un autre.

LISETTE.

Ce n'est pas à moi de disputer contre vous sur ces sortes de choses, & vous devez mieux savoir ce qui en est; mais, en tout cas, vous êtes un bon pere de famille, & vous aurez l'œil à tout. Ne songeons présentement qu'à guérir Madame Patin de son entêtement: c'est le principal, comme je vous ai dit; & j'ai en main de quoi lui donner de furieux soupçons de son Chevalier. Elle est prompte à prendre la chevre, & elle y fera réflexion, je m'assure.

M. MIGAUD.

Et pour confirmer ces soupçons, je vais mêler adroitement le Chevalier

dans une affaire, dont je viens donner avis à ta Maitresse. Il est bon de lui brouiller la cervelle de plusieurs manieres, & de plusieurs choses.

L I S E T T E.

Lavoici, je l'entends. Retirez-vous un moment, je lui dirai que vous êtes là.

---

S C E N E    I I.

Madame PATIN, M. MIGAUD,  
L I S E T T E.

Madame PATIN.

Où est le Chevalier, Lisette? Qu'a-t-il dit en mon absence? Qu'a-t-il fait?

L I S E T T E.

Il a fait haut-le-pied, Madame, dès que vous avez eu le dos tourné.

Madame PATIN.

Quoi! je ne fors que pour l'obliger; il me promet de m'attendre, & je ne le trouve pas!



## L I S E T T E.

Bon, Madame! est-ce que que les gens comme Monsieur le Chevalier sont faits pour attendre, & peuvent-ils demeurer en place? Cela est bon pour des gens raisonnables, comme Monsieur, par exemple, qui veut vous parler, & qui n'a point voulu sortir que vous ne fussiez rentrée.

Madame P A T I N, *bas*.

J'aimerois bien mieux que celui-là se fût impatienté que l'autre. (*Haut.*) Je viens de chez vous, Monsieur; & cela est fort mal, de ne vous y être pas trouvé.

M. M I G A U D.

Je vous aurois attendu, Madame, si j'avois pu prévoir l'honneur que vous m'avez fait; mais j'ai passé chez une Marquise....

Madame P A T I N.

Chez une Marquise, Monsieur! chez une Marquise! Quand on aura affaire à vous, il faudra vous aller chercher chez des Marquises! Il me semble que des personnes comme vous, dévouées

au Public, ne doivent être que chez eux ou au Palais, occupées uniquement à leurs affaires, ou à celles de leurs Parties.

M. MIGAUD.

Nos affaires & celles de nos Parties ne nous occupent pas toujours. Nous préférons souvent celles de nos amis ; & je veux bien vous avouer que quelques avis qu'on m'a donnés sur quelque chose qui vous regarde, m'ont fait remettre à deux ou trois jours le Jugement de ce procès dont vous m'avez écrit.

Madame PATIN.

C'est pour la même affaire que j'allois chez vous ; mais quels avis, Monsieur, vous-a-t-on donnés, où vous preniez tant d'intérêt ?

M. MIGAUD.

Puisque l'affaire vous touche, il n'est pas extraordinaire que je m'y trouve intéressé : vous avez eu quelque démêlé de carrosse à carrosse, avec une Marquise, qu'on nomme Dorimene.

Madame PATIN.

Ah ! ah ! qui vous a conté cette his-

toire? Vous connoissez cette Marquise-là, Monsieur?

M. MIGAUD.

Oui, Madame.

Madame PATIN.

Et c'est de chez elle que vous venez?

M. MIGAUD.

Oui, Madame.

Madame PATIN.

Hé bien! Monsieur, vous n'avez qu'à y retourner, s'il vous plaît. C'est une bonne impertinente que votre Marquise Dorimene, & je vous trouve bien plaissant d'aller chez elle, & de me le venir dire à mon nez, vous-même!

M. MIGAUD.

Je ne lui ai rendu visite que pour vous obliger, Madame; je la connois, elle est d'une humeur violente; elle se croit offensée, & elle est femme à vous barbouiller terriblement dans le monde.

Madame PATIN.

Plaît-il, Monsieur? Que voulez-vous

dire ? Hé ! sont-ce des femmes comme moi qu'on barbouille ?

M. M I G A U D.

Hé ! Madame , il n'est rien plus facile aujourd'hui que de donner des ridicules , & même aux gens qui en ont le moins. Mais quand vous seriez au-dessus de tout cela , vous voulez bien que je vous dise qu'il y a de certaines choses que vous devez craindre plus encore que le ridicule.

Madame P A T I N.

Et qu'ai-je à craindre , s'il vous plaît ?

M. M I G A U D.

Tout , Madame. Vous avez l'âme parfaitement belle ; vous êtes la personne du monde la plus magnifique , & cela vous fait des jaloux. Votre magnificence est soutenue d'un fort gros bien , que mille gens enragent de vous voir posséder si tranquillement. On pourroit troubler cette paisible jouissance par quelque recherche , & ces sortes de recherches sont ordinairement suivies d'une chute presque infaillible.

Madame PATIN.

Oh ! pour cela , Monsieur , je ne crains point que votre Marquise me fasse tomber aussi facilement qu'elle a fait reculer mon carrosse.

M. MIGAUD.

Je me suis déjà servi du petit pouvoir que j'ai auprès d'elle , pour l'obliger à se taire.

Madame PATIN.

Qu'elle parle , qu'elle parle , je ne serai pas muette.

M. MIGAUD.

Je le crois ; mais elle est une de ces parleuses qui disent peu de paroles qui ne portent coup. Je l'ai trouvée dans le dessein de faire un étrange éclat. Son courroux a un peu perdu de sa violence à ma prière , mais je ne l'ai que suspendu ; c'est à vous , Madame , de l'éteindre tout-à-fait.

Madame PATIN.

Mais encore ! que faudroit-il que je fisse pour cela ?

M. MIGAUD.

Il faudroit lui rendre visite, lui faire quelques civilités.

Madame PATIN.

Moi ! lui rendre visite, lui faire des civilités ! Moi ! moi !

M. MIGAUD.

Faites-lui donc au moins parler par quelque personne qui puisse la persuader mieux que je n'ai fait. La chose est de conséquence, Madame.

Madame PATIN.

Mais je ne connois point les amis de cette femme-là, & je ne veux point me donner de peine pour les connoître.

M. MIGAUD.

Cela n'est point si difficile ; & si l'on pouvoit seulement trouver quelque habitude auprès d'un certain Chevalier de Villefontaine . . . .

Madame PATIN.

Le Chevalier de Villefontaine, dites-vous ?

M. MIGAUD.

Oui, Madame; c'est un homme qui la gouverne absolument.

Madame PATIN.

Ce Chevalier est amoureux de cette Marquise?

M. MIGAUD.

Non pas, Madame; c'est la Marquise qui est amoureuse du Chevalier; & le Chevalier a la bonté de souffrir qu'elle l'aime, parce qu'il y trouve son compte.

Madame PATIN.

Lifette, qu'est-ce, ceci?

M. MIGAUD.

Faites parler cet homme-là, Madame; il n'est pas que quelque femme de vos amies ne soit des siennes; & il a la réputation de connoître bien des Dames.

Madame PATIN.

J'aurai soin de m'en informer.

M. MIGAUD.

Il y en a cinq ou six, entr'autres, avec qui il a quelque espece d'engagement,

pour quelque façon de mariage, à ce que j'ai oui dire.

Madame PATIN.

Ma pauvre Lifette !

M. MIGAUD.

C'est un caractère d'homme fort particulier. Il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou six commerces avec autant de Belles. Il leur promet tour-à-tour de les épouser, suivant qu'il a plus ou moins affaire d'argent. L'une a soin de son équipage; l'autre lui fournit de quoi jouer; celle-ci arrête les parties de son Tailleur; celle-là paie ses meubles & son appartement. Et toutes ces Maitresses sont comme autant de fermes, qui lui font un gros revenu.

Madame PATIN.

Voilà, comme vous dites, un étrange caractère, & je ne fais s'il n'y a point de risque à connoître un homme comme celui-là. Cela ne fait point d'honneur dans le monde.

M. MIGAUD.

C'est pourtant le seul qui puisse ap-  
paiser



païser la Marquise, & vous épargner les démarches qui vous font tant de répugnance. Adieu, Madame. Ne négligez point cette affaire, je vous en conjure; elle est plus importante que vous ne pouvez vous l'imaginer.

---

## S C E N E I I I.

Madame PATIN, LISETTE.

LISETTE.

**C**E Monsieur Migaud regarde toujours vos affaires comme les siennes. Le pauvre homme! il s'attend à devenir votre Epoux au premier jour.

Madame PATIN.

Seroit-il possible, Lisette, que le Chevalier fût fourbe au point qu'il a voulu me le persuader?

LISETTE.

Bon! Madame, fourbe! Cela ne s'appelle point fourberie: en termes de Cour, à ce que j'ai ouï dire, c'est gentillesse, tout au plus.

Madame PATIN.

Monsieur Migaud ne fait point que je le connois.

L I S E T T E.

Il n'y a point d'apparence.

Madame PATIN.

Et ce qu'il m'en a dit, est assurément sans dessein.

L I S E T T E.

Vraiment ! s'il vous avoit cru de ses amies, il n'en auroit pas parlé si librement.

Madame PATIN.

Ah ! Lisette, le Chevalier me trompe assurément ; & je suis peut-être une de ces cinq ou six à qui il promet tour-à-tour.

L I S E T T E.

Voilà des tablettes qu'il m'a chargées de vous donner, & je n'ai pas voulu vous les rendre en présence de Monsieur Migaud.

Madame PATIN.

Tu as bien fait. Que veut-il que je fasse de ces tablettes ?

## L I S E T T E.

Il a écrit quelque chose dessus, & ce sont peut-être les raisons qui l'ont empêché de vous attendre.

Madame P A T I N.

Voyons. Ah ! ah ! vraiment le Chevalier n'est point si coupable. Il n'est forti, apparemment, que pour avoir un prétexte de me faire cette galanterie.

## L I S E T T E.

Comment donc, Madame ?

Madame P A T I N.

Ce sont des Vers les plus tendres du monde ; & si son cœur les a dictés, j'ai bien lieu d'en être contente. Monsieur Migaud est un médisant, le Chevalier est honnête-homme.

## L I S E T T E.

Oui, Madame, assurément ; & pour moi, je jurerois quasi qu'il vous aime.

Madame P A T I N.

Il m'en a fait lui-même un million de serments.

L I S E T T E.

Ne vous dis-je pas?

Madame P A T I N.

Quel papier as-tu là?

L I S E T T E.

C'est un papier que j'ai trouvé ici. Il faut que ce soit ce fou de Crispin qui l'aît laissé tomber de sa poche. Il y a quelque chose de tout-à-fait drôle, Madame; & je l'ai gardé pour vous en donner le divertissement.

Madame P A T I N.

Voyons ce que c'est. *Liste des Maîtresses de mon Maître, avec leurs noms, demeures & qualités.* Et vous croyez, Lisette, que cela doit me divertir?

L I S E T T E.

Oui, Madame. Lisez, lisez seulement le reste, cela vous donnera du plaisir, je vous en réponds.

Madame P A T I N.

Ce commencement ne m'en fait point du tout. *Dorimene la médisante, rue des Mauvaises-Paroles.* Dorimene!

Dorimene ! Ah ! voilà ma Marquise justement ; Monsieur Migaud avoit raison , le Chevalier est un scélérat. Un siège , je n'en puis plus.

L I S E T T E.

Madame ! Madame ! Oh ! par ma foi , je ne croyois pas que vous vous fâchiez de ces petites bagatelles. N'achevez pas , Madame , puisque vous êtes si sensible.

Madame P A T I N.

Non , non , je veux connoître toutes ses intrigues , pour le haïr mortellement.

L I S E T T E.

Si vous êtes dans ce dessein-là , vous n'avez qu'à continuer.

Madame P A T I N.

*La sotte Comtesse , rue Bétisy , à l'Hôtel de Picardie. Le traître !*

*La magnifique Marchande , rue des Cinq-Diamants , à la Folie des Bourgeoises. Que je me veux de mal de l'avoir aimé !*

*Lucinde la coquette , en Cour , au Grand-Commun. Que je le hais !*

*Silvanire la précieuse, rue Montorgueil. Je le déteste !*

*Mademoiselle du Hasard, rue des Bons-Enfants, au Repentir. C'est un monstre !*

*La grosse Marquise au teint luisant, rue du Plâtre, proche les Enfants-Rouges. C'en est fait, je ne le veux plus voir.*

L I S E T T E.

Mais ! Madame . . . . .

Madame P A T I N.

Non, je ne le veux plus voir, résolument.

L I S E T T E.

Je crois que je l'entends.

Madame P A T I N.

Où vas-tu ?

L I S E T T E.

Je cours au-devant de lui, pour lui donner son congé de votre part.

Madame P A T I N.

Non, non, Lisette, laisse-le venir. Je veux le confondre, & voir avec

quelle effronterie il soutiendra toute cette affaire.

L I S E T T E.

Le voici.

S C E N E I V.

LE CHEVALIER, Madame PATIN;  
L I S E T T E, CRISPIN.

CRISPIN, *au Chevalier.*

**L**A Baronne vous attend, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Nous avons du tems pour tout.  
Ah ! vous voilà, Madame. Que j'avois d'impatience de vous revoir !

Madame P A T I N.

De quel quartier venez-vous, Monsieur ? De la rue Montorgueil ? Des Enfants-Rouges ? Est-ce la magnifique Marchande que vous venez de quitter ?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire, Madame ?

Madame PATIN.

Ce que je veux dire, perfide !

CRISPIN.

Haie, haie !

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends point du tout, je vous assure.

Madame PATIN.

Crispin m'entendra mieux. Approchez, Monsieur Crispin, approchez.

CRISPIN.

Madame.

Madame PATIN.

Approchez, vous dis-je. Connoissez-vous cette écriture ?

CRISPIN.

Madame..... Je vais faire une petite commission que mon Maître m'a donnée, je reviens tout-à-l'heure.



Madame PATIN.

Non , non ; il faut m'expliquer tout ceci auparavant.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous, vous-même, Madame. Qu'est-ce que ce papier, je vous prie.

Madame PATIN.

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moi.

CRISPIN.

Monsieur.

LE CHEVALIER.

Veux-tu parler, maraud ?

CRISPIN.

Monsieur, c'est la liste de vos Maîtresses, que Madame a achetée au Palais.

LE CHEVALIER.

La liste de mes Maîtresses !

Madame PATIN.

Ah ! scélérat !

LE CHEVALIER.

Qui t'a fait écrire ces sottises-là ?  
maroufle ?

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit , Monsieur ;  
que c'étoit l'autre jour , en badinant  
avec Jeanneton.

Madame PATIN.

Quelle est-elle , Jeanneton ?

LISETTE.

C'est une des Maitresses de Mon-  
sieur Crispin , apparemment.

CRISPIN.

Non ; le diable m'emporte. C'est  
cette Marchande de bouquets , qui est  
à la porte des Tuileries.

Madame PATIN.

Qui ? Cette malheureuse !

CRISPIN.

Comment ! Madame ; c'est une des  
plus jolies créatures que nous ayons.  
Il faut savoir aussi comme elle est em-  
ployée , & combien de femmes des  
plus hupées sont ravies d'avoir cette  
Jeanneton-là dans leurs intérêts. Oh !  
diable , c'est une illustre , vous dis-je ,  
& qui ménage elle seule plus d'intri-

gues, que la Guerbois ne vend de lapins en toute une année.

Madame PATIN.

Quel galimatias me fais-tu là, de la Guerbois & de Jeanneton?

CRISPIN.

C'est pour vous dire, Madame, que cette Jeanneton est une des amies de mon Maître; & que comme je la trouve drôle, je suis de ses amis; & que l'autre jour, comme je vous ai dit, nous nous mîmes à griffonner ensemble cette liste, & nous forgeâmes des noms, des qualités, & des demeures, qui ne sont que dans l'imagination de Jeanneton & dans la mienne.

Madame PATIN.

Fort bien; voilà ton Maître pleinement justifié. C'est un nom en l'air que celui de Dorimene, je ne la connois pas? & tout cela n'est qu'un jeu d'esprit de Monsieur Crispin? N'est-il pas vrai, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, Madame; je connois Dorimene, & peut-être toutes celles qui

sont sur ce papier. Il y en a même ; je crois , beaucoup d'oubliées ; mais , ce ne sont point mes Maitresses ; & puisque Monsieur Crispin s'est diverti à mes dépens , & que cette liste vous irrite si fort contre moi , je prétends que ce soit lui qui me justifie.....

CRISPIN.

Moi , Monsieur !

LE CHEVALIER.

Oui , coquin. Donnez-vous la peine de lire , Madame ; & vous , Monsieur le maroufle , à chaque article , expliquez à Madame les raisons qui me faisoient voir toutes ces femmes-là.

CRISPIN.

Voilà une bonne diable de commission. Monsieur , vous expliqueriez mieux que moi.....

LE CHEVALIER.

Non , non ; votre imagination a fait la sottise , il faut que ce soit votre bouche qui la répare. Parlez , faquin , ou je vous donnerai cent coups de bâton.

## CRISPIN.

Mais , que diable voulez-vous que je dise, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Lisez , lisez seulement , Madame.

Madame PATIN.

Ma pauvre Lisette , il le prend sur un ton qui me fait croire qu'il n'est point coupable.

LISETTE.

Et c'est ce ton-là qui me le feroit croire plus scélérat.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! Madame , que ne l'interrogez-vous ? Qui vous retient ?

Madame PATIN.

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER.

Ah ! je m'expose à tout , Madame , & je n'ai rien à craindre.

Madame PATIN.

Ah ! Chevalier , que n'êtes-vous in-

nocent ! mais je tâche en vain de vous trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites-moi, chez cette Comtesse qui demeure à l'Hôtel de Picardie ? Quel charme, quel mérite vous attire chez elle ?

*LE CHEVALIER, à Crispin.*  
Eclaircis Madame.

*CRISPIN.*

Vous voyez que ce n'est pas moi qu'elle interroge.

*LE CHEVALIER.*  
Répondras-tu ?

*CRISPIN.*  
Que dirai-je ?

*LE CHEVALIER.*  
Si tu ne parles.....

*CRISPIN, à Madame Patin.*

Cette Comtesse-là est une folle, & c'est par une espece de sympathie que mon Maître..... Que diable ! vous me ferez dire quelque sottise, & puis vous vous fâcherez contre moi.

Madame PATIN.

La sympathie est admirable. Et cette Mademoiselle du Hasard , est-ce par sympathie qu'il lui rend visite , ou pour se faire honneur dans le monde ?

CRISPIN.

Hé ! si , Madame , il ne la va jamais voir qu'en sortant de chez Rousseau. Quand il est un peu en train sur les trois ou quatre heures du matin , il va faire du bruit chez elle pour se divertir.

LE CHEVALIER.

Es-tu fou ?

CRISPIN.

Non , Monsieur ; vous me dites de parler , & je parle , comme vous voyez.

Madame PATIN.

L'heure est fort bonne & fort commode. Et la Marquise au teint luisant , quel engagement a-t-il avec elle ?

CRISPIN.

Ah ! Madame ; il ne voit cette Marquise que par admiration.

Madame PATIN.

Comment ! par admiration ?

CRISPIN.

Oui , Madame. Il y a quarante ans qu'elle en avoit trente , & elle n'en a présentement que trente-deux tout au plus. C'est une merveille , au moins , d'avoir trouvé le secret de vieillir si doucement.

Madame PATIN.

Ah ! Chevalier ; votre Laquais est bien instruit.

CRISPIN.

Madame , je vous dis les choses en conscience.

Madame PATIN.

Il n'importe ; je veux bien vous croire innocent , puisque vous tâchez de le paroître ; & je vous aurois , je crois , pardonné , si je vous avois trouvé coupable.

LE CHEVALIER.

Non , non , Madame ; non , je ne prétends point abuser de votre indul-



gence. Punissez-moi, si je suis criminel. Voyez, examinez toute ma conduite. Les apparences sont terriblement contre moi, je vous l'avoue. Depuis deux mois entiers, je me refuse à toutes les parties de plaisir qu'on me propose ; je n'en trouve qu'à vous voir, qu'à vous aimer, qu'à vous le dire ; je vous le jure à tous moments ; je surmonte, pour vous le persuader, l'aversion naturelle que les jeunes gens du siècle ont pour le mariage ; je renonce à toutes les compagnies ; je romps vingt commerces des plus agréables ; je désespère peut-être les plus aimables personnes de France. Tout cela, Madame, est bien scélérat : je suis un perfide, il est vrai ; mais en vérité, Madame, ce n'étoit point à vous de vous en plaindre.

Madame P A T I N.

Ah ! Chevalier, que vous êtes méchant ! Je sens bien que vous me trompez, & je ne puis m'empêcher d'être trompée.

L I S E T T E.

Voilà le plus impudent petit scélérat que j'ai jamais vu.

## S C E N E V.

Madame PATIN, LE CHEVALIER,  
CRISPIN, LISETTE, LA BRIE.

LA BRIE.

**M**ONSIEUR Guillemain, Madame ;  
Notaire , demande à vous parler.

LE CHEVALIER.

Ah ! il faut le renvoyer , Madame ,  
s'il vous plaît ; je lui avois dit de venir ,  
comme nous en étions demeurés d'ac-  
cord , mais nous n'avons pas mainte-  
nant l'esprit assez libre , l'un & l'autre ,  
pour songer à des affaires si sérieuses.  
Dites-lui que je le verrai demain ma-  
tin.

Madame P A T I N.

Non , qu'il entre au contraire. Je  
ferai bien-aïse , Chevalier , de vous  
confondre à force de tendresse. Je veux  
vous croire aveuglément , je m'aban-  
donne à votre bonne-foi. Si vous êtes  
assez perfide pour en abuser , vous en  
ferez d'autant plus coupable.

S C E N E V I.

Madame PATIN, LE CHEVALIER,  
M. GUILLEMIN, LISETTE,  
CRISPIN.

Madame PATIN.

**A**PPROCHEZ, Monsieur, appro-  
chez.

LE CHEVALIER.

Non, Monsieur Guillemmin, retour-  
nez chez vous, je vous prie. Je vous  
avois averti ce matin pour un Contrat  
de Mariage; mais je ne prévois pas que  
la chose se fasse. Madame a changé de  
pensée, je suis devenu en un moment  
le plus scélérat de tous les hommes;  
& parce que j'ai la réputation d'être trop  
aimé, je lui paroïs indigne de l'être.

GUILLEMIN.

Comment donc, Madame? vous avez  
des sentiments bien étranges.

Madame PATIN.

Passiez, passez dans mon cabinet,

Monsieur Guillemin ; Monsieur deviendra raisonnable. Venez , Monsieur l'emporté , venez voir com me on vous croit indigne de la tendresse qu'on a pour vous.

*LE CHEVALIER.*

Non , Madame , je ne veux point entrer dans toutes ces petites discussions.

*Madame PATIN.*

Mais il faut bien que nous convenions ensemble.

*LE CHEVALIER.*

Et c'est justement ce que j'appréhende , & ce que je veux éviter. Je ne trouve rien de plus fatigant pour moi que des conventions , des articles..... Que voudriez-vous que j'allasse faire avec Monsieur dans votre cabinet ? Quoi ! vous dire qu'un jeune homme de qualité n'épouse guere une Veuve de Financier sans quelque avantage considérable ; que tout l'amour que j'ai pour vous ne me mettroit point à couvert des reproches qu'on me pourroit faire dans le monde , & qu'enfin , pour me justifier aux yeux de tous mes amis , il faudroit que vous parussiez m'avoir

acheté de tout votre bien? Non, Madame, je ne saurois dire ces choses-là: ce n'est point de mon caractère. & j'aime-rois mieux être mort, que d'en avoir jamais parlé?

GUILLEMIN.

Oh, Madame! M. le Chevalier fait trop bien vivre. Mais aussi, Monsieur, Madame n'ignore pas comme on fait les choses; elle vous aime, & ce sera l'amour qui dressera lui-même les articles.

Madame PATIN.

Ah! Monsieur Guillemmin, que je vous suis obligée de lui parler comme vous faites! Oui, Monsieur le Chevalier, si une donation de tout mon bien peut servir à vous témoigner ma tendresse, je suis au désespoir de n'en avoir pas mille fois davantage, pour vous prouver mille fois plus d'amour.

GUILLEMIN.

Voilà ce qui s'appelle aimer, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Hé bien! Monsieur Guillemmin, puisque Madame le veut, passez dans son

cabinet avec elle, dressez le Contrat comme il lui plaira ; elle me paroît si raisonnable, que je signerai tout aveuglément.

GUILLEMIN.

Peut-on voir un Gentilhomme plus désintéressé ?

Madame PATIN.

Hé ! venez, Monsieur le Chevalier, venez vous-même, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, Madame, je vous prie ; je ne veux point que ma présence vous engage à plus que vous ne voudrez.

GUILLEMIN.

Hé ! Madame, donnez-lui cette satisfaction.



## SCENE VII.

Madame PATIN, LE CHEVALIER,  
M. GUILLEMIN, LA BRIE,  
CRISPIN, LISETTE.

LA BRIE.

MADAME, voilà Mademoiselle votre Niece qui vous demande.

Madame PATIN.

Hé bien ! Allez donc, Chevalier : aussi-bien il ne faut pas qu'elle vous voie. Mais revenez au plus vite, au moins, j'en ferai bientôt débarrassée.

LE CHEVALIER.

Je ne vous quitte que pour un moment,

Madame PATIN.

Vous rencontreriez ma Niece par-là, sortez par le petit escalier.

LE CHEVALIER, à Crispin.

Courons vite chez la Baronne.

Madame PATIN.

Faites entrer ma Niece.

LA BRIE.

La voilà , Madame.

---

SCENE VIII.

Madame PATIN, LISETTE;  
LUCILE, M. GUILLEMIN.

LUCILE.

**M**A Tante , je viens vous dire....  
qui est ce Monsieur-là ?

Madame PATIN.

C'est un honnête Notaire, qui vient  
pour faire mon Contrat de mariage.

LUCILE.

Ah ! ma Tante, qu'il en fasse un  
aussi pour moi. J'ai vu le Monsieur  
dont je vous ai parlé ; & vous ne sauriez  
croire avec quelle joie il a reçu  
la proposition que je lui ai faite. Il  
étoit ravi, rien ne lui a paru difficile,  
ses



Les souhaits vont au-delà des miens, il a encore plus d'impatience que moi, & je venois vous en avertir.

Madame PATIN.

Hé bien ! ma Niece, je vais achever mon affaire avec Monsieur, & nous songerons ensuite à la vôtre.

L I S E T T E, *bas.*

Et moi, j'aurai soin de les empêcher toutes deux de réussir. Il est tems que la chose éclate, & il n'y a plus de moments à perdre.

## SCENE IX.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

**M**A pauvre Lisette, tu vois la Fille du monde la plus contente ; la joie où je suis ne peut s'égalér.

L I S E T T E.

Vous n'avez pas la mine de la gar-

ider long-tèms , & si votre Pere vient à savoir.....

LUCILE.

Mon Pere m'a toujours recommandé de plaire à ma Tante , & il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait. Il n'y a point de meilleur moyen d'obéir à l'un , & de gagner les bonnes grâces de l'autre.

LISETTE.

Hé oui , oui , voilà un fort joli raisonnement. Mais quand on vous a tant prêché de plaire à votre Tante , c'étoit afin qu'elle épousât Monsieur Migaud , & qu'elle vous fît son héritière ; mais en se mariant à un homme de Cour , elle vous frustre de tout son bien.

LUCILE.

Oui ; & moi en me mariant aussi à un homme de Cour , qui est un fort gros Seigneur , je n'ai que faire du bien de ma Tante.

LISETTE.

Et croyez - vous qu'un homme de Cour puisse être riche au tems où nous

hommes ? Les Courtisans mal-aisés ne s'enrichissent point ; & ceux qui sont le plus à leur aise , ne sont pas difficiles à ruiner.

LUCILE.

Va , va , Lisette , le bien n'est pas ce qui me touche le plus ; & pourvu qu'on m'aime , c'est assez.

L I S E T T E.

Hé ! qui vous répondra qu'on vous aime ? Ces jeunes Seigneurs d'aujourd'hui sont de grands fripons en matiere d'amour.

LUCILE.

Ah ! celui - ci n'est pas comme les autres. Il jure si amoureusement , & il a tant d'esprit , qu'il est impossible qu'il ne soit pas un fort honnête-homme. Il fait des Vers , au moins.

L I S E T T E.

Ah ! puisqu'il fait des Vers , il n'y a rien à dire.

LUCILE.

J'ai ici un *In-promptu* , qu'il a fait pour moi. Ecoute , Lisette , & juge par - là de sa tendresse & de sa sincérité.

## LISETTE.

Voyons.

---

## SCENE X.

LA BARONNE, LUCILE,  
LISETTE.

LA BARONNE.

**L**E Chevalier n'est point venu chez moi, je ne suis gueres contente de l'avoir trouvé tantôt ici.

LISETTE, à *Lucile*.

Vous avez toute la mine d'avoir perdu votre *In-promptu*.

LUCILE.

Non, le voilà : tiens, lis-le toi-même.

LA BARONNE.

Ah ! ah ! voici la Chambriere avec une petite fille que je ne connois point, Que font-elles là ? Ecoutons.

LISETTE *lit.*

*Le charmant objet que j'adore  
Brûle des mêmes feux dont je suis en-  
flammé ;  
Mais je sens que je l'aime encore  
Mille fois plus que n'en suis aimé.*

LA BARONNE.

Qu'entends - je ? Voilà , je crois ;  
les Vers que le Chevalier a faits pour  
moi.

LUCILE.

Hé bien ! qu'en dis-tu ?

LA BARONNE, *arrachant les  
Vers des mains de Lisette.*

Vous êtes bien curieuse , m'amie ,  
& je vous trouve bien impertinente de  
lire ainsi des papiers qu'on a perdus  
chez vous. Rendez-moi mes Vers , je  
vous prie , & . . . . .

LUCILE.

Comment donc ! Madame ; qu'est-  
ce que cela signifie ? Qui est cette folle ,  
Lisette ?

LA BARONNE.

Quelle petite insolente est-ce là !

L I S E T T E.

Par ma foi, cela est tout-à-fait drôle.

L U C I L E.

Rendez-moi ce papier, Madame.

L A B A R O N N E.

Comment donc ! que je vous rende ce papier ? Vous êtes une plaisante petite créature, de vouloir avoir malgré moi des Vers qui m'appartiennent.

L U C I L E.

Des Vers qui vous appartiennent ! Je vous trouve admirable, Madame, & vous êtes bien en âge qu'on fasse des Vers pour vous ! C'est pour moi qu'ils ont été faits, & vous ferez fort bien de me les rendre.

L A B A R O N N E.

Qui est cette petite ridicule, m'amie ?

L I S E T T E.

Ah ! ah ! Madame, servez-vous de termes moins offensants, c'est la Niece de Madame.

## LA BARONNE.

Quand ce feroit Madame elle-même, je la trouverois fort impertinente, de dérober des Vers qui n'ont jamais été faits que pour moi.

## LISETTE.

Oh ! pour cela, entre vous le débat, s'il vous plaît.

## LUCILE.

Cela est bien impudent à une femme de votre âge.

## LISETTE.

Mademoiselle !

## LA BARONNE.

Cela est bien insolent à une petite fille comme vous.

## LISETTE.

Ah ! Madame !

## LUCILE.

Donnez-moi mes Vers, encore une fois.

## LA BARONNE.

Taisez - vous , petite sotte , & ne  
m'échauffez pas les oreilles.

---

## S C E N E X I.

Madame PATIN, LA BARONNE ;  
LUCILE, LISETTE.

## LISETTE.

AH ! par ma foi, ceci passe la rail-  
lerie ; & vous faites bien de venir  
mettre le holà entre deux Dames qui  
s'alloient couper la gorge.

## Madame PATIN.

Qu'est-ce donc, qu'avez-vous Ma-  
dame ? Que vous a-t-on fait , ma  
Niece ?

## LUCILE.

Faites-moi rendre mes Vers , ma  
Tante ; ou Madame s'en repentira.

## LA BARONNE.

Châtiez l'insolence de votre Niece ,  
ou je la châtierai moi-même.



Madame PATIN.

Doucement, doucement, Madame, s'il vous plaît. Mais, quel est votre différend ?

LUCILE.

Comment ! ma Tante, je montre à Lisette des Vers qui ont été faits pour moi par la personne que vous savez, & cette Madame vient les arracher, en disant qu'ils sont faits pour elle ?

Madame PATIN.

Hé bien ! pourquoi s'emporter de cette sorte ? La modération ne doit-elle pas être le partage d'une jeune fille ; & quoique vous soyez persuadée que la raison est pour vous, faut-il pour cela faire la harangere comme vous faites ?

LA BARONNE.

Qu'est-ce à dire, la raison est pour elle ? Je soutiens, moi, que ces Vers sont à moi, & qu'elle a menti, quand elle s'en veut faire honneur.

Madame PATIN.

Et quand cela seroit, Madame, est-

il bienséant à votre âge d'en venir à ces extrémités, & ne devriez-vous pas rougir de clabander de la sorte pour de méchants Vers?

LUCILE.

De méchants Vers, ma Tante ! Ils sont les plus jolis du monde. Lisez-les seulement, & vous verrez bien qu'ils sont faits tout exprès pour moi.

Madame PATIN.

Voyons donc, Madame, s'il vous plaît ?

LA BARONNE.

Non, Madame, je ne les rendrai point. Je vais vous les dire par cœur, & vous connoîtrez bien par-là que votre Niece ne fait ce qu'elle dit.

*Le charmant objet que j'adore  
 Brûle des mêmes feux dont je suis en-  
                   flammé ;  
 Mais je sens que je l'aime encore  
 Mille fois plus que j'en suis aimé.*

LUCILE.

Hé bien ! ma Tante ? *Le charmant  
 objet, . . . . .*

Madame PATIN.

Hé bien ! ma Niece, vous avez le front de soutenir que ces Vers-là sont faits pour vous ?

LUCILE.

Oui, ma Tante.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, Madame, que je ne vous fais point d'imposture, & que votre Niece n'a pas raison.

Madame PATIN.

Vous êtes toutes deux bien étranges ; & nous sommes toutes trois bien dupes. Tenez, Madame.

LA BARONNE.

Ah ! ce sont les Tablettes que je donnai hier au Chevalier ?

Madame PATIN.

C'est aussi lui qui me les a laissées.

LISETTE.

Voilà un fort bon incident.

## LUCILE.

Oh bien ! je ne connoîs point votre Chevalier ; mais , j'ai vu faire les Vers moi-même , & je vous ferai bien voir que je dis vrai. Adieu.

## LA BARONNE.

Je vais chercher le Chevalier , Madame ; & je le dévisagerai , si je le trouve.



SCENE XII.

Madame PATIN, LISETTE.

Madame PATIN.

AH ! Lisette , que je suis malheureuse ! Le Chevalier est un perfide qui trompoit la Baronne & moi , & c'est assurément lui - même qui cherche à tromper cette petite fille.

LISETTE.

Il en tromperoit mille autres sans scrupule , Madame. C'est le plus bel endroit de sa vie que de tromper.

Madame PATIN.

Je suis bien heureuse de n'avoir point encore signé le Contrat. Allons renvoyer le Notaire. Courons chez Monsieur Serrefort , pour conclurre notre mariage avec Monsieur Migaud , afin que je n'entende plus jamais parler de

ce petit scélérat de Chevalier ; & s'il vient ici , dites au Portier qu'on ne le laisse point entrer.

*Fin du troisieme Acte.*





## ACTE IV.

---

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

**M**A foi ! Monsieur , je n'y comprends rien ; & il y a là-dessous quelque chose que nous n'entendons ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Tout cela ne me surprend point , Crispin.

CRISPIN.

Parbleu ! cela est violent , au moins , & je ne fais comment l'entend Madame Patin ; mais , peu s'en est fallu que son Portier ne nous ait fermé la porte au nez.

*LE CHEVALIER.*

Le Portier est un maraud qui ne fait ce qu'il fait.

*CRISPIN.*

Oh ! Monsieur , ce Portier-là n'est point Suisse , & il nous a parlé comme un homme. Avouez-moi franchement la chose. Vous avez fait quelque bagatelle , & Madame Patin a appris de vos nouvelles , je gage.

*LE CHEVALIER.*

Ma foi ! mon pauvre ami , tu l'as deviné.

*CRISPIN.*

Il ne faut pas être grand forcier pour deviner cela ; & dès qu'il vous arrive quelque petit chagrin , on peut dire , à coup sûr , que c'est la suite de quelque sottise.

*LE CHEVALIER.*

Maraud !

C R I S P I N

Là ! là ! Monsieur , ne vous fâchez point ; & dites-moi un peu de quelle espece est celle-ci.



LE CHEVALIER.

Ces Vers de la Baronne, donnés à Madame Patin, sont la cause de tout le désordre.

CRISPIN.

Hé bien ! morbleu ! ne vous l'avois-je pas bien dit ? La Baronne & elle se sont expliquées.

LE CHEVALIER.

Il s'en est encore trouvé une troisième qu'elle ne m'a pas nommée, qu'en la traitant de petite étourdie ; il faut que ce soit ma petite Brune.

CRISPIN.

Comment, diable ! Est-ce qu'elle avoit aussi les mêmes Vers ?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment ; & il y a plus de quinze jours que je n'en ai point employé d'autres.

CRISPIN.

Mais, Monsieur, ( car il n'y a personne dans ce logis, & nous pouvons parler en assurance de vos fredaines )

138      *LE CHEVALIER*

de qui savez-vous cette aventure, s'il vous plaît ?

*LE CHEVALIER.*

De la Baronne elle-même, que j'ai trouvée dans une colere épouvantable contre moi.

*CRISPIN.*

Cent diables ! vous avez passé un mauvais quart-d'heure ; & , sauf correction , Madame la Baronne est la plus méchante carogne qu'il y ait au monde.

*LE CHEVALIER.*

D'accord ; mais nous savons , Dieu merci , l'art de la mettre à la raison.

*CRISPIN.*

Vous êtes un fort habile homme.

*LE CHEVALIER.*

Il n'a pas fallu grande habileté pour cela. Elle crioit comme une enragée , & j'ai crié cent fois plus haut qu'elle ; car il est bon quelquefois de faire le fier avec les Dames.

*CRISPIN.*

Le fier !

LE CHEVALIER.

Oui , le fier ; & quand j'ai vu sa fureur un peu diminuée , je me suis justifié le mieux qu'il m'a été possible.

CRISPIN.

Et elle a pris tout ce que vous lui avez dit pour de l'argent comptant ?

LE CHEVALIER.

Non ; elle s'est emportée plus fort que jamais ; & je n'ai point trouvé d'autre moyen de la réduire , que de prendre un air de mépris pour elle , qui l'a piquée jusqu'au vif.

CRISPIN.

Et cet air de mépris a réussi ?

LE CHEVALIER.

A merveilles , & nous sommes meilleurs amis que nous n'avons été.

CRISPIN.

La pauvre femme ! Mais , ne craignez-vous rien , lorsqu'elle saura votre mariage avec Madame Patin ?

*LE CHEVALIER.*

Et que voudrois-tu que je craignisse ?

*CRISPIN.*

Que fais-je ? Une femme diableſſe eſt quelquefois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tire un lièvre auſſi ſûrement qu'un homme , comme vous ſavez ; & elle ne craindra peut-être pas plus de tuer un homme que de tirer un lièvre.

*LE CHEVALIER.*

Nous l'adoucirons ; & comme elle ne veut qu'un mari , pour la conſoler de m'avoir perdu , je te la ferai épouſer , ſi le cœur t'en dit.

*CRISPIN.*

Hé ! là ! Monſieur , ne raillois point ; elle ne perdrait peut-être pas au change , je vous en réponds.

*LE CHEVALIER.*

Je l'entends bien ainſi , vraiment ! & ſi certain deſſein que j'ai dans la tête pouvoit réuſſir , je te donnerois à choiſir d'elle , ou de Madame Patin.

CRISPIN.

De Madame Patin ! Ah ! ah ! voici quelque chose d'assez drôle.

LE CHEVALIER.

Ah ! mon pauvre garçon !

CRISPIN.

Ouais ! . . . .

LE CHEVALIER.

Je crois que je suis amoureux ; Crispin ; moi qui ne croyois pas pouvoir l'être.

CRISPIN.

Amoureux ! & de qui ?

LE CHEVALIER.

De cette petite Créature dont je t'ai parlé.

CRISPIN.

De la petite Brune ?

LE CHEVALIER.

D'elle-même.

CRISPIN.

Oh ! pour cela, le diable m'emporte si je vous comprends. Que venez-

vous donc faire chez Madame Patin ?

*LE CHEVALIER.*

La ménager comme la Baronne , & il faut que dans cette affaire , l'une ou l'autre me rende un service considérable.

*CRISPIN.*

Vous n'avez qu'à le leur proposer ; elles le feront de grand cœur , assurément.

*LE CHEVALIER.*

Elles le feront sans penser le faire.

*CRISPIN.*

Mais encore , de quelle manière ?

*LE CHEVALIER.*

Ma petite Brune , à ce que j'ai pu savoir , est une héritière considérable ; mais d'une naissance peu proportionnée à un si gros bien.

*CRISPIN.*

Ce n'est pas-là une raison qui vous embarrasse ?

*LE CHEVALIER.*

Au contraire , c'est ce qui m'a fait prendre la résolution de l'enlever. Sa

famille, après cela, fera trop heureuse que je l'épouse. Je serai en lieu de sûreté cependant; & je ne l'épouserai point qu'on ne lui fasse de grands avantages.

CRISPIN.

Hé! à quoi la Baronne & Madame Patin vous peuvent-elles être utiles dans cette affaire?

LE CHEVALIER.

Quoi! tu ne vois pas cela tout d'abord?

CRISPIN.

Non.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas en argent comptant, comme tu fais; je veux que mes deux vieilles m'en fournissent à l'envi l'une de l'autre, & facilitent ainsi la conquête de ma jeune Maitresse.

CRISPIN.

Tudieu! c'est le bien prendre. Vous entendez les affaires à merveilles. Mais, je vois venir Madame Patin.

LE CHEVALIER.

Paix, paix! tu vas voir le manège

que je vais faire avec celle-ci. Ah ! passez-moi, laissez-moi rire ; Crispin, laissez-moi rire ; quand j'en devrois être malade, il m'est impossible de m'en empêcher.

CRISPIN.

Il faut que je me mette de la partie.

## SCENE II.

Madame PATIN, LE CHEVALIER,  
LISETTE, CRISPIN.

Madame PATIN.

AH, ah ! Monsieur, vous voilà de bien bonne humeur, & je ne fais vraiment pas quel sujet vous croyez avoir de vous tant épanouir la rate.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Madame ; mais, je suis encore tout rempli de la plus plaisante chose du monde. Vous vous souvenez des Vers que je vous ai tantôt donnés ?

Madame,



Madame PATIN.

Oui, oui, je m'en souviens, & vous vous en souviendrez aussi, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Si je m'en souviendrai, Madame? Ils sont cause d'un incident, dont j'ai pensé mourir à force de rire, & je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaisant.

Madame PATIN.

Où en est donc le plaisant, Monsieur?

L I S E T T E.

Voici quelque piece nouvelle.

LE CHEVALIER.

Le plaisant! le plaisant, Madame, est que quatre ou cinq godelureaux se sont fait honneur de mes Vers. Comme vous les avez applaudis, je les ai cru bons, & je n'ai pu m'empêcher de les dire à quelques personnes. Je vous en demande pardon, Madame, c'est le foible de la plupart des gens de qualité qui ont un peu de génie. On les a retenus, on en a fait des copies, & en moins de deux heures, ils sont devenus Vaudevilles.

CRISPIN, *bas.*

L'excellent fourbe que voilà!

LISETTE, *bas.*

Où veut-il en venir avec ses Vaudevilles?

Madame PATIN, *à Lisette.*

Écoutons ce qu'il veut dire, il ne m'en fera plus si facilement accroire. (*Au Chevalier.*) Hé bien! Monsieur, vous êtes bien content de voir ainsi courir vos ouvrages?

LE CHEVALIER.

N'en êtes-vous pas ravie, Madame? Car enfin, puisqu'ils sont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'à moi-même.

Madame PATIN.

Ah! scélérat!

LE CHEVALIER.

Notre Baronne au reste n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Tête-bleu! Madame, que c'est une incommode parente que cette Baronne, & qu'elle me vend cher les espérances de sa succession!

LISSETTE, *bas à Madame Patin.*

Le fripon ! La Baronne est sa parente,  
comme je la suis du grand Mogol.

Madame PATIN,

Ecoutons jusqu'à la fin.

LE CHEVALIER.

Vous ne sauriez croire jusqu'où vont  
les folles visions de cette vieille, & les  
folies qu'elle feroit dans le monde,  
pour peu que mes manieres répondissent  
aux siennes.

CRISPIN, *bas.*

Cet homme-là vaut son pesant d'or.

LE CHEVALIER.

J'ai passé chez elle pour lui parler de  
quelque argent qu'elle m'a prêté, &  
que je lui veux rendre, s'il vous plaît,  
Madame, pour en être débarrassé tout-  
à-fait.

CRISPIN.

Le royal fourbe !

LE CHEVALIER.

Je lui ai dit vos Vers par maniere de  
conversation, Elle les a trouvé admi-

rables. Elle me les a fait répéter jusqu'à trois fois, & j'ai été tout étonné que la vieille furannée les savoit par cœur. Elle est sortie tout aussitôt, & s'en est allée apparemment de maison en maison, chez toutes ses amies, faire parade de ces Vers, & dire que je les avois faits pour elle.

Madame PATIN.

S'il disoit vrai, Lisette?

LISETTE.

Que vous êtes bonne, Madame! Eh, j'annonce! quand il diroit vrai pour la Baronne, comment se tireroit-il d'affaire pour votre Niece?

CRISPIN.

Oh! patience; s'il demeure court, je veux qu'on me pende.

LE CHEVALIER.

Mais voici bien le plus plaisant, Madame. J'ai passé aux Tuileries, où j'ai rencontré cinq ou six beaux-esprits. Oui, Madame, cinq ou six, & il ne faut point que cela vous étonne. Nous vivons dans un siècle où les beaux-esprits sont tout-à-fait communs au moins.

Madame PATIN.

Hé bien, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Hé bien ! Madame, ils m'ont conté que le Marquis des Guérêts avoit donné les Vers en question à une petite grifette; que l'Abbé du Terrier les avoit envoyés à une de ses amies; que le Chevalier Richard s'en étoit fait honneur pour sa Maitresse; & que deux de ces pauvres femmes s'étoient malheureusement pour elles trouvées avec la Baronne, où il s'étoit passé une scène des plus divertissantes.

Madame PATIN.

Ce sont de bons fots, Monsieur; que vos beaux-esprits, de plaisanter de cette aventure-là !

LISSETTE.

Bon ! elle prend la chose comme il faut.

LE CHEVALIER.

Comment, Madame ! Vous n'entrez donc point dans le ridicule de ces trois femmes, qui veulent se battre pour un

750      LE CHEVALIER

Madrigal; & la bonne foi de ces deux pauvres abusées, & la folie de notre Baronne, ne vous font point pâmer de rire?

Madame PATIN, à *Lisette*.

Je creve, & je ne fais si je me dois fâcher ou non.

L I S E T T E.

Eh! merci de ma vie! pouvez-vous faire mieux, en vous fâchant contre un petit fourbe comme celui-là?

LE CHEVALIER.

Vous ne riez point, Madame?

C R I S P I N.

Tu ne ris point, Lisette?

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, Madame, il vous fâche que des Vers faits pour vous soient dans les mains de tout le monde. Je suis un indiscret, je l'avoue, de les avoir rendu publics; je vous demande à genoux mille pardons de cette faute, Madame; & je vous jure que l'air que j'ai fait, sur ces malheureux Vers, n'aura

pas la même destinée , & que vous ferez la seule qui l'entendrez.

Madame PATIN.

Vous avez fait un air sur ces paroles ; Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, & je vous conjure de l'écouter. Il est tout plein d'une tendresse que mon cœur ne sent que pour vous ; & je jugerois bien par le plaisir que vous aurez à l'entendre, des sentiments où vous êtes à présent pour moi.

LISETTE.

Le double chien la va tromper en musique.

LE CHEVALIER, *après avoir chanté tout l'air, dont il répète quelques endroits.*

Avez-vous remarqué, Madame, l'agrément de ce petit passage ? (*Il chante.*) Sentez - vous bien toute la tendresse qu'il y a dans celui-ci ? (*Il chante.*) Ne m'avouerez - vous pas que celui-là est bien passionné ? (*Il chante encore.*) Vous ne dites rien. Ah ! Madame, vous ne

m'aimez plus, puisque vous êtes insensible au cromatique dont cet air est tout rempli.

Madame PATIN.

Ah ! méchant petit homme, à quel chagrin m'avez-vous exposée !

*LE CHEVALIER.*

Comment donc, Madame ?

Madame PATIN.

J'étois une des actrices de cette scène que vous trouvez si plaisante.

*LE CHEVALIER.*

Vous, Madame ?

Madame PATIN.

Moi-même ; & c'est en cet endroit qu'elle s'est passée entre la petite Grisette, la Baronne, & moi.

*LE CHEVALIER.*

Ah ! pour le coup, il y a pour en mourir, Madame. Oui, je sens que, pour m'achever, vous n'avez qu'à me dire que vous me haïssez autant que je le mérite. Faites-le, Madame, je vous en conjure, & donnez-moi le plaisir de



Vous convaincre que je vous aime , en expirant de douleur de vous avoir offensée.

Madame PATIN.

Levez-vous , levez-vous, Monsieur le Chevalier.

CRISPIN.

La pauvre femme !

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame , que je mérite peu . . .

Madame PATIN.

Ah ! petit cruel , à quelle extrémité avez - vous pensé porter mon dépit ! Savez-vous bien , ingrat , qu'il ne s'en faut presque rien que je ne sois la femme de M. Migaud ?

LE CHEVALIER.

Si cela est , Madame , j'irai déchirer sa robe entre les bras même de la justice , & je me ferai la plus sanglante affaire.

Madame PATIN.

Non , non , Chevalier , laissez-le en repos : le pauvre homme ne fera que trop malheureux de ne me point avoir ; mais je vous avoue qu'il m'auroit ,

154      *LE CHEVALIER*

j'avois trouvé mon Beau-frere chez lui ;  
heureusement il n'y étoit pas.

*LE CHEVALIER.*

Ah ! je respire. Je viens donc de l'é-  
chapper belle , Madame ?

Madame *PATIN.*

Vous vous en seriez consolé avec la  
Baronne.

*LE CHEVALIER.*

Eh ! si , Madame ; ne me parlez point  
de cela , je vous prie. Je ne songe uni-  
quement , je vous jure , qu'à lui donner  
mille pistoles que je lui dois , & qu'il  
faut que je lui paie incessamment , Ma-  
dame , je vous en conjure.

Madame *PATIN.*

Si vous êtes bien véritablement dans  
ce dessein , j'ai de l'argent , Chevalier ,  
venez dans mon cabinet.



## S C E N E III.

Madame PATIN, LE CHEVALIER,  
LISETTE, CRISPIN, LA BRIE.

LA BRIE.

**V**OILA Monsieur Serrefort qui monte.

Madame PATIN.

Ah! bon Dieu! comment ferons-nous? Allez attendre chez votre Notaire, & me laissez Crispin pour vous faire avertir, quand je serai seule.

LE CHEVALIER;

Demeure ici, Crispin, & attends ici l'ordre de Madame.

CRISPIN.

Me donnera-t-elle les mille pistoles?

LE CHEVALIER.

Tais-toi, marouffe.

Madame PATIN.

Sauvez-vous par le petit escalier, comme tantôt.

*LE CHEVALIER.*

Adieu, Madame.

Madame PATIN.

Tiens-toi sur ce petit degré par où  
sort ton Maître.

---

## SCENE IV.

M. SERREFORT, Madame PATIN,  
LISETTE.

M. SERREFORT.

ON m'a dit que vous aviez passé  
chez moi, Madame, & que vous m'y  
aviez demandé.

Madame PATIN.

On vous a dit vrai, Monsieur; mais  
je n'avois nullement recommandé qu'on  
vous dît de venir ici.

M. SERREFORT.

Cela ne fait rien, Madame, & je suis  
bien-aïse de savoir ce que vous me vou-  
liez, outre que j'ai de mon côté quel-

que chose à vous communiquer touchant l'affaire de ce matin.

Madame PATIN.

Quelle affaire, Monsieur, l'affaire de ce matin ? Ne m'avez vous pas promis de me laisser en repos, & de ne vous en plus mêler ?

M. SERREFORT.

Oui, Madame : mais on vous a fait parler à M. Migaud & à moi, pour le différend que vous avez eu avec cette Marquise.

Madame PATIN.

Hé bien ! Monsieur, pour peu d'avance quelle fasse, je verrai ce que j'aurai à faire.

M. SERREFORT.

Comment, Madame, des avances ! C'est à vous à en faire, s'il vous plaît ; & il n'y a point à hésiter même.

Madame PATIN.

Je ferois des avances, moi qui suis offensée ! Ah ! vraiment, on voit bien que vous ne savez guere les affaires du point d'honneur.

M. SERREFORT, *tirant un papier  
de sa poche.*

Voilà des articles d'accommodement  
que j'ai dressés. Vous verrez par-là si je  
fais ce que c'est.

Madame PATIN.

Des articles ! des articles ! Ah !  
voyons un peu ces articles, je vous  
prie. Cela est trop plaissant, des arti-  
cles ! Vous vous êtes fait mon Pléni-  
potentiaire, à ce que je vois.

M. SERREFORT.

Voici ce que c'est, Madame.

Madame PATIN.

Ecoutons ces articles. Ce sont des  
articles, Lisette.

M. SERREFORT *lit.*

Premierement il faudra que vous  
vous rendiez au logis de la Marquise,  
modestement vêtue.

Madame PATIN,

Modestement !

M. SERREFORT.

Oui, Madame, modestement. En robe cependant, mais avec une queue plus courte que celle que vous portez d'ordinaire.

Madame PATIN.

Oh ! pour l'article de la queue, je suis déjà sa très-humble servante, & je ne rognerois pas deux doigts de ma queue, pour toutes les Marquises de la terre.

M. SERREFORT.

Arrivée chez la Marquise, vous la demanderez au Laquais qui sera de garde.

Madame PATIN.

Un Laquais de garde, Monsieur ! un Laquais de garde ! Il semble que vous parliez de quelque Officier.

M. SERREFORT, *continuant à lire.*

Et pendant que ledit Laquais ira avertir sa Maitresse que vous êtes dans l'antichambre, vous y demeurerez debout, & sans murmurer, jusqu'à ce

qu'il plaise à Madame la Marquise de vous faire entrer.

Madame PATIN.

Non , Monsieur Serrefort , non ; pour demeurer dans l'antichambre , je n'en ferai rien , debout sur-tout. Cene sera pas sans murmurer , cela ne se pourroit.

M. SERREFORT.

Il faudra bien que cela soit pourtant.  
(*Il lit.*) Quand la Marquise sera visible. . . .

Madame PATIN.

Hé si , Monsieur ! ce n'est pas la peine d'achever.

M. SERREFORT.

Oui , Madame : mais savez - vous bien que vous n'avez point d'autre expédient pour sortir d'affaire , & que ce sont ici les dernières paroles qu'elle nous a fait porter par son Ecuyer ?

Madame PATIN.

Par son Ecuyer , Monsieur , par son Ecuyer ! Oh ! vraiment , il faut attendre à faire cet accommodement , que



j'aie un Ecuyer comme elle ; & quand nous agirons d'Ecuyer à Ecuyer, il ne faudra peut-être pas tant de cérémonie.

M. SERREFORT.

Comment donc, Madame, un Ecuyer ! Etes-vous femme à Ecuyer, s'il vous plaît ? & ne songez-vous pas.....

Madame PATIN.

Tenez, Monsieur, point de contestation, je vous prie. Je n'aime pas les disputes ; & pour peu que vous m'obstiniez, vous me ferez prendre des Pages.

M. SERREFORT.

Ah ! je vois ce que c'est, votre entêtement continue, il est désormais impossible de vous en corriger ; & vos manières me confirment à tous moments les avis qu'on m'a donnés.

Madame PATIN.

Comment donc ! Monsieur, quels avis ? Avez-vous des Espions pour examiner ma conduite ?

M. SERREFORT.

Morbleu ! Madame, j'en fais plus que je n'en voudrois savoir.

Madame PATIN.

Hé bien ! Monsieur, tâchez de l'oublier.

M. SERREFORT.

Mais, vous ne nous manquerez pas de parole impunément ; & il ne sera pas dit que vous aurez jetté ma fille dans le même dérèglement d'esprit où vous êtes, & que son pere l'ait souffert sans ressentiment.

Madame PATIN.

Quel discours est - ce là ? Que voulez-vous dire ? suis-je une déréglée, s'il vous plaît ? Ecoutez, Monsieur Serrefort : vous me ferez raison des termes offensants dont vous vous servez ; prenez - y garde, je vous en avertis.

M. SERREFORT.

Ecoutez, Madame Patin ; il n'y a qu'un mot qui serve. Je suis bien informé que vous voulez épouser un

gueux de Chevalier, qui se moquera de vous dès le lendemain de vos nocces. Je fais de bonne part que ma fille s'entête de quelque espece de Marquis plus gueux peut-être que votre Chevalier. Monsieur Migaud fait tout cela comme moi ; mais, nous ne demeurerons pas les bras croisés ni l'un ni l'autre, & nous vous rendrons raisonnable malgré vous-même.

Madame PATIN.

Oh bien ! Monsieur Serrefort, je vous en défie. Songez à le devenir, Monsieur Serrefort ; & ne mettez pas ici les pieds, que vous ne vous soyez rendu plus sage.

M. SERREFORT.

Oh, ventrebleu ! Madame, j'y viendrai jour & nuit, de moment en moment ; & je vais si bien assiéger votre maison & la mienne, qu'il n'y entrera personne à qui je ne fasse sauter les fenêtres, pour peu qu'il ait de l'air d'un Marquis, ou d'un Chevalier ?

Madame PATIN.

Et pour moi, qui ne suis pas si mé-

chante que vous, je vous prierai seulement de descendre l'escalier tout au plus vite, & de ne pas regarder derrière vous.

M. SERREFORT.

Adieu, Madame Patin.

Madame PATIN.

Adieu, Monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles, Madame Patin.

Madame PATIN.

Je n'en veux point apprendre, Monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Adieu, Madame Patin.

Madame PATIN.

Adieu, Monsieur Serrefort.



SCENE V.

Madame PATIN, LISETTE.

Madame PATIN.

**H**É ! bon Dieu ! quelle rage cet homme a-t-il contre moi ? Quel acharnement à me persécuter , Lisette ! A-t-on jamais rien vu de plus étrange ?

LISETTE.

Oh ! pour cela , il devient de jour en jour plus insupportable.

Madame PATIN.

N'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Parce que Monsieur le Chevalier est un jeune homme assez mal dans ses affaires , & que Monsieur Serrefort prévoit qu'en l'épousant , vous allez faire un mauvais marché , il veut vous empêcher de le conclurre ; cela est bien impertinent , Madame.

Madame PATIN.

Tout ce qu'il fera, ne servira de rien.

L I S E T T E.

Bon : quand vous avez résolu quelque chose, il faut que cela passe.

Madame PATIN.

Tout ce que je crains, c'est que le Chevalier ne vienne à connoître Monsieur Serrefort, & qu'il ne se dégoûte en me voyant si mal apparentée. Crispin !



SCENE VI.

Madame PATIN, CRISPIN;  
LISETTE.

CRISPIN.

**P**LAIT-IL, Madame ?

Madame PATIN.

Va dire à ton Maître que, pour de certaines raisons, je ne le puis voir que sur les dix heures, & qu'il ne manque pas de venir juste à cette heure-là.

CRISPIN.

N'avez-vous que cela à lui faire savoir, Madame ?

Madame PATIN.

Non, va vite; j'ai peur qu'il ne s'impatiente.

CRISPIN.

Il me semble, Madame, qu'il seroit

à propos qu'il rendît au plutôt à Madame la Baronne ces mille pistoles dont il vous a parlé.

Madame PATIN.

J'aurai soin de les lui tenir toutes prêtes.

CRISPIN.

J'aurois soin de les lui porter, si vous vouliez.

Madame PATIN.

Dis-lui bien que je vais penser à lui ; jusqu'à ce que je le voie.

CRISPIN.

Je lui dirai, Madame.



SCÈNE



## S C E N E   V I I.

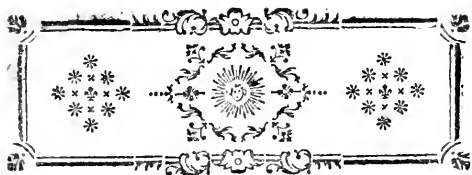
CRISPIN, *seul.*

O H ça ! puisque je n'ai point d'argent à porter à mon Maître , ce que j'ai à lui dire n'est point si pressé. Réfléchissons un peu sur l'état présent de nos affaires. Voilà Monsieur le Chevalier de Ville-Fontaine en train d'attraper mille pistoles à Madame Patin , & autant à la vieille Baronne ; il n'y a pas grand mal à ces deux articles. Mais c'est pour enlever une petite Fille ; il y a quelque chose à dire à celui-là. La Justice se mêlera infailliblement de cette affaire , & il lui faudra quelqu'un à pendre. Monsieur le Chevalier se tirera d'intrigue , & vous verrez que je serai pendu pour la forme. Cela ne vaudroit pas le diable , & je crois que le plus sûr est de ne me point mêler de tout cela , & de tirer adroitement mon épingle du jeu. Que fait-on ? Il m'arrivera peut-être d'un autre côté quelque bonne fortune , à quoi je ne m'attends pas. S'il étoit vrai que Ma-

dame la Baronne ne voulût qu'un mari, je serois son fait aussi-bien qu'un autre ; elle pourroit bien m'épouser par dépit. Il arrive tous les jours des choses moins faisables que celle-là, & je ne serois pas le premier Laquais qui auroit coupé l'herbe sous le pied à son Maître, Allons faire savoir au mien ce que Madame Patin m'a dit de lui dire ; & selon la part qu'il me fera des mille pistoles, je verrai ce que j'aurai à faire,

*Fin du quatrieme Acte.*





## ACTE V.

---

SCENE PREMIERE.

M. SERREFORT, LISETTE.

M. SERREFORT.

**N**E crains rien , ma pauvre Lisette ,  
ne crains rien. Madame Patin ne saura  
pas que l'avis est venu de toi.

LISETTE.

Au moins, Monsieur , vous savez bien  
que ma petite fortune dépend d'elle en  
quelque façon ; & si ce n'étoit que vous  
donnez des commissions à mon Pere ,  
à mon Cousin , & à celui qui veut m'é-  
pouser , je ne trahirois pas ma Maitresse  
pour vous faire plaisir.

M. SERREFORT.

Comment ? Sais-tu bien que c'est le

plus grand service que tu lui puisses rendre , que de détourner ce mariage ?

L I S E T T E.

J'ai toujours travaillé pour cela autant qu'il m'étoit possible. Dans les commencements j'ai cru qu'elle se moquoit ; mais quand j'ai vu que c'étoit tout de bon , j'ai couru vous avertir,

M. S E R R E F O R T.

Tu as parfaitement bien fait.

L I S E T T E.

La partie est faite pour cinq heures du matin. Madame est dans son cabinet , qui compte de l'argent , dont Monsieur le Chevalier lui a dit avoir affaire ; & il viendra ici , dans une petite demi-heure , avec son Notaire : c'est l'ordre de Madame.

M. S E R R E F O R T.

La malheureuse !

L I S E T T E.

Ils seront bien surpris tous deux , de vous voir à leurs noces sans en avoir été prié ?

M. SERREFORT.

Ils ne s'y attendent guere.

L I S E T T E.

Vous n'êtes pas le seul obstacle que j'aie préparé à leurs desseins.

M. SERREFORT.

Comment donc ! qu'as-tu fait encore ?

L I S E T T E.

Il y a une vieille Plaideuse de par le monde , qui est aussi amoureuse du Chevalier que Madame votre Belle-sœur , pour le moins. Je l'ai fait avertir par un Solliciteur de Procès , qui est mon compere , de tout ce qui se prépare ici ; & je répondrois bien qu'elle ne manquera pas de se trouver aux fiançailles.

M. SERREFORT.

Cela est fort bien imaginé.

L I S E T T E.

Pour vous , il faut , s'il vous plaît , que vous demeuriez quelque temps caché dans ma chambre ; & je vous

avertirai , quand ils seront avec le Notaire.

M. SERREFORT.

C'est bien dit. Oh ! ventrebleu ! ma pendarde de Belle-sœur n'est pas encore où elle s'imagine.

LISETTE.

Elle fait de grands projets pour votre satisfaction , & il ne tiendra pas à elle que Mademoiselle votre Fille ne suive l'exemple qu'elle prétend lui donner. J'en ai déjà dit tantôt un mot à Monsieur Migaud.

M. SERREFORT.

Ah ! la double enragée ! C'est donc elle qui a donné à ma fille la connoissance d'un petit Godelureau que j'ai trouvé chez moi un moment avant que tu vinsses.

LISETTE.

Non ; mais c'est elle qui lui conseille de vous donner un gendre à sa fantaisie , sans se mettre en peine qu'il soit à la vôtre.

M. SERREFORT.

La misérable !

## L I S E T T E.

Et je ne répondrois pas trop que Mademoiselle Lucile n'eût un fort grand penchant à suivre les bons conseils de sa Tante.

## M. SERREFORT.

J'y donnerai bon ordre. C'est une peste dans une Famille Bourgeoise , qu'une Madame Patin.

## L I S E T T E.

Je crois que je l'entends. Voilà la clef de ma chambre ; allez vous y enfermer au plus vite , & tâchez de ne vous point ennuyer. (*Bas.*) Monsieur Serrefort verra peut-être ce soir plus d'incidents qu'il ne s'imagine.

---

## S C E N E II.

Madame PATIN, LISETTE.

Madame PATIN.

**L**E Chevalier n'est point encore venu , Lisette ? N'a-t-il pas envoyé ?

H ‡

## L I S E T T E.

Non, Madame.

Madame PATIN.

Je suis dans une étrange impatience.

## L I S E T T E.

Il n'est pas tems de vous impatienter encore, Madame. Neuf heures viennent de sonner ; & vous avez fait dire à Monsieur le Chevalier de ne venir ici qu'à dix.

Madame PATIN.

Ce vilain Monsieur Serrefort est cause de cela. Sans cet animal, le Chevalier seroit ici à l'heure qu'il est, & il n'auroit pas le tems de me faire quelque perfidie.

## L I S E T T E.

Oh ! par ma foi, Madame, je ne m'accommoderois guere, pour moi, d'un homme comme Monsieur le Chevalier, qu'il faudroit garder à vue. Hé ! mort de ma vie ! vous êtes toujours sur des épines.



Madame PATIN.

Quand nous serons une fois mariés,  
Lisette, je ne craindrai pas tant; mais  
jusques-là le Chevalier me paroît si  
aimable, que je meurs de peur qu'on  
ne me l'enleve.

LISETTE, *bas*.

Le beau joyau pour en être si fort  
éprise!

Madame PATIN.

N'a-t-on point eu de nouvelles de  
ma Niece?

LISETTE.

Non, Madame.

Madame PATIN.

Je voudrois bien qu'elle fût ici avec  
son Amant, & qu'on les pût marier  
aussi cette nuit.

LISETTE.

Où, Madame?

Madame PATIN.

Oui, vraiment; & je ne fais ce qu'  
me fera le plus de plaisir, d'épouser le  
Chevalier, ou de désespérer Monsieur  
Serrefort.

LISETTE.

La bonne personne !

Madame PATIN.

Il se mangeroit les pouces de rage.  
Mais qu'est-ce que ceci ? La Baronne  
à l'heure qu'il est ! Hé ! grand Dieu !  
n'en ferai-je jamais défaits ?

---

SCENE III.

LA BARONNE, Madame PATIN,  
LISETTE, JASMIN.

LA BARONNE.

Bon soir, Madame.

Madame PATIN.

Madame, je suis votre servante.

LISETTE, *bas*.

Bon, voici déjà la Baronne.

LA BARONNE.

Vous voilà bien seule, Madame ;  
où est donc Monsieur le Chevalier ?

Madame PATIN.

Monsieur le Chevalier , Madame ?  
Monsieur le Chevalier n'est pas toujours chez moi ; & si c'est lui que vous cherchez.....

LA BARONNE.

Non pas , Madame ; & ce n'est qu'à vous que j'ai affaire.

Madame PATIN.

Au moins , Madame , il n'est pas heure de solliciter.

LA BARONNE.

Oh ! vraiment , ma pauvre Madame , ce ne sont pas mes Procès qui m'occupent à présent ; & j'ai bien autre chose en tête. (*A Lisette.*) Oh ! ça , ça , détez , s'il vous plaît , m'amie ; & allez voir là-dehors si j'y suis.

Madame PATIN.

Comment donc ! que veut-elle dire ?  
Lisette ne me quittez pas.

LA BARONNE.

Poltronne ! vous avez peur.

H 6

Madame PATIN.

Quel est votre dessein, Madame?

LA BARONNE.

Approchez, Jasmin, approchez.

Madame PATIN.

Ah ! bon Dieu ! des épées ! Madame, vous venez ici pour m'assassiner ?

LISETTE.

Vraiment ! cela passe raillerie, Madame.

LA BARONNE.

Otez-vous de-là, vous, m'amie, que je ne vous donne sur les oreilles. Et vous, Madame, choisissez de ces deux épées laquelle vous voulez.

Madame PATIN.

Moi, Madame, prendre une épée ! Hé ! pourquoi, s'il vous plaît ?

LA BARONNE.

Pour me tuer, si vous le pouvez.

Madame PATIN.

Moi, je ne veux tuer personne.

LA BARONNE.

Mais , je vous veux tuer , moi.

Madame PATIN.

Hé ! bon Dieu ! que vous ai-je fait pour vous donner de si méchantes intentions ?

LA BARONNE.

Ce que vous m'avez fait , Madame ! ce que vous m'avez fait !

Madame PATIN.

Lisette , prenez garde à moi.

LISETTE.

Oui , Madame.

LA BARONNE.

Allons , allons , point tant de raisonnemens , ma bonne amie. Vous m'enlevez le Chevalier , il est à moi , ce Chevalier , aussi-bien que mon Moulin , & c'est une grâce que je vous fais , de vouloir bien voir à qui il demeurera.

Madame PATIN.

Quoi ! Madame , c'est Monsieur le

Chevalier qui vous fait tourner la cervelle ?

LA BARONNE.

Oui, Madame ; & il faut me le céder, ou mourir.

LISETTE.

Voilà une vigoureuse femme, au moins.

LA BARONNE.

Voyez, renoncez à toutes les prétentions que vous avez sur lui, & je vous donne la vie.

Madame PATIN.

Quelle étrange femme, Lisette ! & comment pouvoir m'en débarrasser ?

LA BARONNE.

Oh ! jour de Dieu ! c'est trop barguigner. Allons, Madame, point de quartier.

Madame PATIN.

Ah ! je suis morte. Au voleur, à l'aide, on m'assassine !

LISETTE.

Madame, vous n'y songez pas. Grâce, Madame,

LA BARONNE.

Ame basse !

Madame PATIN.

Holà, Jasmin, la Brie, la Fleur ;  
la Jonquille, la Pensée, mes Laquais,  
mon Portier, mon Cocher, holà !

L I S E T T E.

Hé ! paix, Madame ! Quel vacar-  
me faites-vous là ?

LE COCHER.

Qu'est-ce qui gnia, Madame ? Mor-  
guenne ! à qui en avez-vous ? Comme  
vous gueulez !

Madame PATIN.

Ah ! mes enfants, jettez-moi Ma-  
dame par les fenêtres, je vous en  
prie.

LA BARONNE.

Merci de ma vie, le premier qui  
avance, je lui donnerai de ces deux  
épées dans le ventre.

Madame PATIN.

Hé bien ! là, Madame la Baronne,

descendez par la montée, on vous le permet ; mais , dépêchez-vous.

LA BARONNE.

Malheureuse petite Bourgeoise ! refuser l'honneur de se mesurer avec une Baronne.

LISETTE.

Ne faites point de bruit davantage , Madame.

LA BARONNE.

Elle veut devenir femme de qualité , & elle n'oseroit tirer l'épée ! Merci de ma vie ! je m'en vais chercher le Chevalier , & s'il ne change de sentiment , ce sera à moi qu'il aura affaire.

LISETTE.

Hé ! Madame.





SCENE IV.

Madame PATIN, LISETTE.

Madame PATIN.

**H**É ! laisse-la faire , Lisette ? J'aime bien mieux qu'elle aille le chercher , que non pas qu'elle l'attende chez moi.

LISETTE.

Vous avez raison ; mais , Madame , entre vous & moi , je crains bien que cette Baronne-là ne vous joue quelque mauvais tour.

Madame PATIN.

Va , va , il n'y a rien à craindre ; & quand le Chevalier sera mon mari , il me mettra à couvert des emportemens de cette folle. Elle est furieusement emportée , oui ; & je crois que , si je n'avois pas appelé du secours , elle nous auroit fait un mauvais parti à l'une & à l'autre.

L I S E T T E.

Je le crois, vraiment. Et savez-vous bien, Madame, qu'il n'y a rien au monde de si dangereux qu'une vieille amoureuse ? Je m'étonne que vous ayez été si pacifique.

Madame PATIN.

J'ai eu peur d'abord, je te l'avoue.

L I S E T T E.

On en prendroit à moins.

Madame PATIN.

Et je n'en suis pas encore bien remise.

S C E N E V.

Madame PATIN, LUCILE,  
L I S E T T E.

LUCILE.

AH ! ma Tante, je viens d'avoir une belle frayeur.

Madame PATIN, à *Lisette*.

Elle a rencontré la Baronne.

LUCILE.

Je viens implorer votre protection, ma Tante, & vous demander un asyle contre la violence & les injustices de mon pere.

Madame PATIN.

Comment donc, ma Niece, que vous a-t-il fait ?

LISETTE, *bas*.

Qu'est-ce que ceci.

LUCILE.

Ah ! ma Tante, qu'on est malheureuse d'être fille d'un pere comme celui-là !

Madame PATIN.

Mais encore, qu'y a-t-il de nouveau ? Qu'est-il arrivé ?

LUCILE.

Hé ! ne le devinez-vous pas ; ma Tante ? Il a trouvé au logis ce Monsieur qui m'aime. Marton, la Fille-

de chambre de ma mere, l'avoit fait entrer par la porte du Jardin.

Madame PATIN.

Hé bien ! ma Niece, qu'a fait votre pere ?

LUCILE.

Il m'a donné deux soufflets, ma Tante, & il a traité ce pauvre garçon de la maniere la plus incivile.

LISETTE.

Cela est bien malhonnête.

Madame PATIN.

Il ne l'a pas frappé peut-être ?

LUCILE.

Je crois qu'il n'a pas osé ; mais, ce qui me fâche le plus, c'est que mon pere m'a donné ces deux soufflets devant lui.

Madame PATIN.

Le brutal !

LUCILE.

Cela me tient au cœur, voyez-vous ! & j'ai bien résolu de m'en venger.

Madame PATIN.

Hé bien ! ma Niece, qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

LUCILE.

J'aurois besoin d'un bon conseil, ma Tante.

Madame PATIN.

Mais encore ?

LUCILE.

Ce Monsieur m'a priée de trouver bon qu'il m'enlevât. Conseillez-moi d'y consentir, ma Tante, vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

Madame PATIN.

Si je vous le conseillerai, ma Niece ! Il ne faut pas manquer cette affaire faute de résolution. Où est-il à présent ?

LUCILE

Il est allé prendre deux-mille pistoles chez son Intendant, & il doit se rendre dans son carrosse à la Place des Victoires, où j'ai laissé Marton pour l'attendre, & pour me venir dire quand il y sera.

LISETTE, *bas.*

La partie n'est pas mal liée ; mais , il ne sera pourtant pas difficile à Monsieur Serrefort de la rompre.

Madame PATIN.

Voici ce qu'il y a à faire , ma Niece. Dès que votre amant sera au rendez-vous , il faut qu'il vienne ici , je ferai bien-aïse de le voir ; je ferai mettre six chevaux à mon carrosse , & vous irez ensemble à une maison de campagne , où je répondrois bien qu'on n'ira pas vous chercher.

LUCILE.

Ah ! ma bonne Tante , que je vous ai d'obligation ! Mais , il faudroit envoyer quelqu'un dire à Marton de l'amener.

Madame PATIN.

Envoyez-y un Laquais , Lisette.

LISETTE.

Oui , Madame. (*Bas.*) Je vais l'envoyer chez Monsieur Migaud , la fête ne seroit pas bonne sans lui.

## LUCILE.

Au moins, ma Tante, ce n'est que par votre conseil que je me laisse enlever ; & je me garderois bien de m'engager dans une démarche comme celle-là, si vous n'étiez la première à l'approuver.

Madame PATIN.

Allez, allez, quand vous ne prendrez que de mes leçons, vous n'aurez rien à vous reprocher.

## SCENE VI.

LE CHEVALIER, CRISPIN ;  
Madame PATIN, LUCILE.

LE CHEVALIER, à *Crispin* :

DÈS que j'aurai les mille pistoles, je ne ferai pas grand séjour chez Madame Patin.

LUCILE, au Chevalier.

Ah ! Monsieur, vous voilà. Qui vous a déjà dit que j'étois ici ?

492    *LE CHEVALIER*

*LE CHEVALIER.*

Ab ! Crispin, quel incident ! c'est  
ma petite Brune.

*CRISPIN.*

Comment, morbleu, la petite Brune !

*LUCILE.*

Voilà, ma Tante, Monsieur, dont  
je vous ai toujours dit tant de bien.

*LE CHEVALIER.*

Sa Tante ?

*CRISPIN.*

Haie, haie, haie ! ceci ne vaut pas  
le diable.

*LE CHEVALIER.*

Mademoiselle, j'ai l'honneur.... :

Madame *PATIN.*

Qu'est-ce que cela signifie, ma  
Niece ?

*LUCILE.*

Monsieur est la personne dont je vous  
ai parlé.



LE CHEVALIER.

Oui, Madame, j'avois prié Mademoiselle votre Niece de....

Madame PATIN.

Quoi, Monsieur ! Il est donc vrai que vous êtes le plus fourbe de tous les hommes ?

LUCILE.

Ah ! ma Tante, que dites-vous là ? Vous me trahissez, ma Tante : vous me dites de le faire venir, & vous le querellez, quand il est venu.

Madame PATIN.

Ah ! ma pauvre Niece, quelle aventure !

LE CHEVALIER.

Crispin ?

CRISPIN.

L'affaire est épineuse.<sup>+horny, prickly</sup>

LUCILE.

Je n'y comprends rien, ma Tante, en vérité.

Madame PATIN.

Scélérat !

Tome I.

]

LUCILE.

Mais , ma Tante.....

CRISPIN.

Sortons d'ici , Monsieur ; c'est le plus sûr.

Madame PATIN.

Voir constamment disposer toutes choses pour m'épouser , & se proposer le même jour d'enlever ma Niece !

LUCILE.

Quoi ! ma Tante.....

Madame PATIN.

Oui , mon enfant , voilà l'oncle que je voulois vous donner.

LUCILE.

Ah ! perfide !

CRISPIN.

Monsieur , encore une fois , sortons.

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

CRISPIN.

Oh ! parbleu ! je voudrois bien pour

la rareté du fait qu'il se tirât d'intrigue.

LUCILE.

Que vous avois-je fait, Monsieur, pour me vouloir tromper si cruellement ?

Madame PATIN.

Pourquoi nous choisissois-tu l'une & l'autre pour l'objet de tes perfidies ?

LUCILE.

Répondez, Monsieur, répondez :

Madame PATIN.

Parle, parle, perfide !

LE CHEVALIER.

Hé ! que diantre voulez-vous que je vous dise, Mesdames ? Quand je me donneroïs à tous les diables, pourrois-je vous persuader que ce que vous voyez n'est pas ? Mais, à prendre les choses au pied de la lettre, suis-je si coupable que vous vous l'imaginez, & est-ce ma faute, si nous nous rencontrons tous les trois ici ?

Madame PATIN.

Tu crois tourner cette affaire en plaisanterie.

*LE CHEVALIER.*

Je ne plaisante point , Madame , le diable m'emporte ! & je vous parle de mon plus grand sérieux. Pouvois - je deviner que vous êtes la Tante de Mademoiselle , & que Mademoiselle est votre Niece ?

*CRISPIN.*

Diable ! si nous avions su cela , nous aurions pris d'autres mesures.

*LE CHEVALIER.*

Si vous ne vous étiez point connues ; vous ne vous seriez point fait de confiance l'une à l'autre , & nous n'aurions point à présent l'éclaircissement qui vous met si fort en colere.

*LUCILE.*

Hé ! seriez-vous pour cela moins coupable ? En serions - nous moins trompées ? & pouvez-vous jamais vous laver d'un procédé si malhonnête ?

LE CHEVALIER.

Mettez-vous à ma place , de grâce , & voyez si j'ai tort. J'ai de la qualité , de l'ambition , & peu de bien. Une veuve des plus aimables , & qui m'aime tendrement , me tend les bras. Irai-je faire le Héros de Roman , & refuserai-je quarante-mille livres de rente qu'elle me jette à la tête.

Madame PATIN.

Hé ! pourquoi donc , perfide ! puisque tu trouves avec moi tous ces avantages , deviens-tu amoureux de ma Niece ?

LE CHEVALIER.

Oh ! pour cela , Madame , regardez-la bien. Sa vue vous en dira plus que je ne pourrois vous en dire.

CRISPIN.

Je commence à croire qu'il en sortira à son honneur ; quand les Dames querellent long-tems , elles ont envie de se raccommo-der.

LE CHEVALIER.

Je trouve en mon chemin une jeune

personne , toute des plus belles & des mieux faites. Je ne lui suis pas indifférent. Peut-on être insensible , Madame , & se trouve-t-il des cœurs dans le monde qui puissent résister à tant de charmes ?

CRISPIN.

Il aura raison , à la fin.

Madame PATIN , à *Lucile*.

Ah ! petite coquette , ce sont vos minauderies qui m'ont enlevé le cœur du Chevalier. Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE.

Oui , ma Tante ! il n'aimeroit que moi sans vos quarante-mille livres de rente. C'est moi , qui ne vous le pardonnerai pas.

LE CHEVALIER.

Oh ! Mesdames , il ne faut point vous brouiller pour une bagatelle ; & s'il est vrai que vous m'aimiez autant qu'il m'est doux de le croire , que celle qui a le plus d'envie de me le persuader , fasse un effort sur elle-même , & me cède à l'autre. Je vous assure que l'in-

fortunée qui ne m'aura point, ne sera pas la plus malheureuse.

Madame PATIN.

Je t'aime à la fureur , scélérat ; mais , j'aimerois mieux que ma Niece fût morte , que de la voir jamais à toi.

LUCILE.

Je défie tout le monde ensemble d'aimer autant que je vous aime ; mais , pour vous voir le mari de ma Tante , c'est ce que je ne souffrirai jamais.

CRISPIN.

Voilà l'affaire dans sa crise.

LUCILE.

Ah ! ma Tante , voilà mon pere que j'entends.

Madame PATIN.

Cachez - vous vite , Monsieur le Chevalier.



---

## SCENE VII.

M. SERREFORT, Madame PATIN;  
LUCILE, LE CHEVALIER,  
CRISPIN.

M. SERREFORT, *au Chevalier.*

**N**ON, non, Monsieur; il n'est pas besoin de vous cacher. Ah! ah! Madame ma Belle-sœur, c'est donc là ce Monsieur le Chevalier que vous voulez épouser?

Madame PATIN.

Oui, Monsieur, & c'est ce même Chevalier que Mademoiselle votre fille court aux Tuileries, & qui, sans moi, feroit peut-être votre Gendre à l'heure qu'il est.

M. SERREFORT.

Que vois-je? C'est le même homme que j'ai trouvé chez moi.



## LE CHEVALIER.

Nous sommes heureux à nous rencontrer, comme vous voyez.

## M. SERREFORT.

Quoi ! Monsieur, en même jour vouloir épouser ma Sœur & ma Fille ? C'est avoir bien la rage d'épouser pour me persécuter !

## LE CHEVALIER.

Moi, Monsieur, au contraire ; & pour vous faire voir que je veux être de vos amis, avantez de ces deux Dames celle que vous haïssez, & j'en ferai ma femme tout aussi-tôt.

## M. SERREFORT.

Qu'est-ce à dire cela ? Oh ! je ne prétends pas que vous épousiez ni l'une ni l'autre.



## SCENE VIII.

Madame PATIN, LE CHEVALIER,  
M. MIGAUD, M. SERREFORT,  
LUCILE, CRISPIN, LISETTE.

M. MIGAUD, *à Madame Patin.*

UN de vos Laquais, Madame, vient de m'avertir avec empressement que vous me vouliez parler de quelque chose, je n'ai point perdu de tems.

Madame PATIN.

Oui, Monsieur, il me semble que mon Laquais ait deviné ma pensée, & vous venez tout à propos profiter de mon dépit.

M. MIGAUD.

Comment donc, Madame ?

Madame PATIN.

Voilà ma main, Monsieur ; & dès demain, je vous épouse, pourvu qu'en même tems Monsieur votre Fils épouse ma Niece.

M. MIGAUD.

Ah ! Madame , que cette condition me fait plaisir !

M. SERREFORT.

C'est moi qui vous réponds de cet article , & ma fille , je crois , n'aura pas l'audace de résister à mes volontés.

LUCILE.

Dans le désespoir où je suis , mon pere , je ferai tout ce que vous voudrez.

Madame PATIN, *au Chevalier.*

Tu n'épouseras pas ma Niece , perfide !

LUCILE, *au Chevalier.*

Vous ne ferez jamais le mari de ma Tante , pourtant.

CRISPIN.

Adieu donc , Mesdames , jusqu'au revoir. Hé bien ! Monsieur , ne ferez-vous pas quelque petit air sur cette aventure-là ? Une chanson à propos raccommode quelquefois bien les choses , comme vous savez.

*LE CHEVALIER.*

Il n'y a que les mille pistoles de Madame Patin que je regrette en tout ceci. Allons retrouver la Baronne, & continuons de la ménager jusqu'à ce qu'il me vienne quelque meilleure fortune.

*Fin du cinquieme & dernier Acte.*

LA MAISON  
DE CAMPAGNE,  
*COMÉDIE.*

Représentée pour la première fois  
le 27 Janvier 1688.

---

## *A C T E U R S.*

Monfieur BERNARD.

Madame BERNARD.

MARIANE, Fille de M. Bernard.

ERASTE, Amant de Mariane.

LA FLECHE, Valet d'Erafte.

DORANTE, Frere de Mariane.

LISETTE, Suivante de Mariane.

LE MARQUIS, Gascon.

LE BARON, Ami du Marquis.

THIBAUT, Portier de M. Bernard.

Monfieur GRIFFARD, Ami de  
M. Bernard.

NICOLE, Cuifiniere de M. Bernard.

Trois HOUBEREAUX.

Un SOLDAT.

Un COUSIN de M. Bernard.

Une COUSINE de M. Bernard.



LA MAISON  
DE CAMPAGNE,  
*COMÉDIE.*

---

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA FLECHE,  
LISETTE.

LISETTE.

**E**NCORE une fois, Monsieur, si vous avez quelque considération pour elle, retournez à Paris, & qu'on ne vous voie point ici.

ERASTE.

Ma pauvre Lisette, que je lui parle

un moment ; que je la voie seulement ;  
je t'en conjure.

## L I S E T T E.

Mais , vous êtes le maître , vous voilà dans le logis , il ne tient qu'à vous d'y demeurer. Je crois même que , si Mariane vous y savoit , elle auroit peut être autant d'empressement de vous voir & de vous parler , que vous en témoignez vous-même.

## E R A S T E.

Et pourquoi donc ne veux-tu pas nous donner cette satisfaction à l'un & à l'autre ?

## L I S E T T E.

C'est que j'en fais les conséquences. Dès que vous serez ensemble , vous ne pourrez vous résoudre à vous quitter. Quelqu'un vous surprendra ; & où en ferons-nous , s'il vous plaît ?

## L A F L E C H E.

Hé bien ! quand on nous surprendra , nous jettera-t-on par les fenêtres ?

## L I S E T T E.

Non ; mais , on me mettra à la por-



te , & on enverra Mariane dans un Couvent.

ERASTE.

Et n'y feroit-elle pas moins gênée que dans la maison de son pere ?

LISETTE.

Oh ! vraiment non , elle n'y feroit pas moins gênée. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un Couvent pour une grande fille qui a coutume d'être dans le monde ?

ERASTE.

Mais , ne suis-je pas bien malheureux ! Ce logis est ouvert à tout le monde , & je suis peut-être le seul à qui il n'est pas permis d'y venir librement.

LISETTE.

C'est que vous êtes un époux , vous , & que Monsieur Bernard ne veut point de gens qui épousent.

LA FLECHE.

Et que veut-il donc , de par tous les diables ?

LISETTE.

Ce qu'il veut ? C'est un ladre , qui

veut garder sa fille & son argent pour lui.

LA FLECHE.

Oh ! il veut , il veut ; nous ne voulons pas , nous. Pour l'argent , passe ; mais , pour la fille , si elle vouloit prendre de mes Almanachs , je défierois bien un Régiment de peres de la garder.

LISETTE.

Elle n'en prendra pas , je t'en réponds.

LA FLECHE.

Tant-pis ! nous ne venons pourtant ici que pour cela , mon Maître & moi ; & si vous faifiez bien l'une & l'autre , sans tant faire de façons , il enleveroit ta Maitresse , je t'enleverois , moi : ce seroit justement partie quarrée , & nous vous ferions voir du pays , je t'en réponds.

LISETTE.

Quoi ! mort de ma vie ! vous seriez assez hardis de vous jouer à la Justice , & d'enlever la fille d'un Gentilhomme de Robe ? Et toi , maroufle , tu as l'effronterie de me proposer.....

LA FLECHE.

Oh, oh ! tu vas faire la dragone de vertu, comme à ton ordinaire. Fais-nous, fais-nous parler à ta Maitresse; elle sera peut-être plus raisonnable.

ERASTE.

Mais, est-il possible, Lisette, que son frere ne soit point ici ? Il est de mes intimes; & malgré l'entêtement de son pere.....

LISETTE.

Je vous ai déjà dit qu'il y a trois jours qu'il est à la chasse avec de ses amis ; il ne fait guere d'ordures au logis, vraiment; & ce n'est pas sa fille seule que notre vieil avaricieux fait enrager. Il n'y a personne qui ne se sente de sa mauvaise humeur. Sa femme même a bien de la peine à le mettre à la raison. Il ne veut voir personne chez lui ; ce seroit lui arracher l'âme, que de tuer un lapin dans sa garenne, & il se désespere autant de fois qu'il voit à sa table quelque personne d'extraordinaire.

ERASTE.

Vous vous envyez donc furieusement ici ?

LISETTE.

Pas trop ; mais le vieux penard se désespère souvent ; car il a beau faire & beau dire , Madame sa femme va toujours son train. Le petit homme crève de dépit ; & Mariane & moi , pâtissons de ses chagrins. Mais , tout est perdu , j'entends quelqu'un ; c'est lui , peut-être.

ERASTE.

Ne pouvons-nous nous cacher quelque part ?

LA FLECHE.

Maugrebleu ! du sot homme , qui ne veut pas qu'on épouse sa fille.

LISETTE.

Fourrez-vous tous deux sous ce degré ; & allez-vous-en, dès qu'il n'y aura plus personne ici.



SCENE II.

LISETTE, MARIANE.

LISETTE.

AH, ah ! c'est vous ?

MARIANE.

Il y a une heure que je te cherche, Lisette. Ne fais-tu qui font ces personnes qui se promènent dans le jardin , & que ma belle - mere est allée joindre ?

LISETTE.

Non ; mais je voudrois bien que Monsieur votre pere fût allé les joindre aussi.

MARIANE.

Je crois qu'il ne sera guere content de cette visite.

LISETTE.

Hé ! tenez , tenez. En voici une dont il sera bien moins satisfait, en cas qu'il la sache.

## SCENE III.

MARIANE, ERASTE,  
LISETTE, LA FLECHE.

MARIANE.

AH, Ciel!

LISETTE.

Dites-vous vîtement deux ou trois paroles, & je vais, moi, faire le guet, de peur d'accident.

MARIANE.

A quoi m'exposez-vous, Eraste ? & que venez-vous faire ici ?

ERASTE.

J'y viens mourir, Madame, puisque vous me recevez avec tant de surprise, & que ma présence vous fait si peu de plaisir.

MARIANE.

Ah ! Eraste, elle m'en fait assez pour vous pardonner tous les chagrins qui

m'arriveront , si mon pere fait que je vous ai seulement parlé.

ERASTE.

Que voulez-vous que je devienne , Madame ?

MARIANE.

Que vous attendiez comme moi quelque changement favorable. J'ai une belle-mere , dont je ménage l'amitié par ma complaisance ; elle me témoigne mille bontés que je n'en devois pas attendre , & je crois même qu'elle seroit peut-être dans nos intérêts , si j'avois la force de lui avouer que je vous aime.

ERASTE.

Hé bien ! Madame , nous n'avons donc rien à craindre de sa part , & votre frere est de mes amis. Sur cette confiance , ne pouvons-nous point hasarder que je demeure ici quelques jours ? je me cacherais où l'on voudra.

LA FLECHE.

Oui ; mais aura-t-on soin de nous apporter à manger ?

## ERASTE.

Hé ! tais-toi. Je vous jure , belle Mariane , qu'on ne le saura point. Dans les greniers , dans la cave , il n'importe , pourvu que je sois dans la même maison , où vous êtes.

## LA FLECHE.

Cette pendarde de Lisette nous fera faire diète , je vous en avertis.

## ERASTE.

Je ne sortirai point de l'endroit où l'on m'aura mis , pourvu que je vous voie un seul moment par jour. Adorable Mariane , ne me refusez point cette grâce , je vous en conjure.

## MARIANE.

Cela ne se peut , Erasle , & vous ne devriez point m'en faire la proposition.

## ERASTE.

Quoi ! vous voulez que je retourne à Paris ?

## LISETTE.

Oui , s'il vous plaît , & tout au plus vite,



vîte. Et vous, tirez de ce côté; voyez là votre pere qui vient droit ici.

ERASTE.

Que voulez-vous que je fasse?

LISETTE.

Que vous partiez.

MARIANE.

Demeurez dans le village ; & qu'on ne sache point que vous y êtes.

LISETTE.

Détalez donc.

ERASTE.

Pourrois-je vous voir quelquefois?

LISETTE.

Non.

MARIANE.

Je ne saurois vous en répondre.

LISETTE.

Dépêchez-vous donc.

ERASTE.

M'écrirez-vous?

L I S E T T E.

Peut - être.

M A R I A N E.

Si je le puis.

L I S E T T E.

Ils n'auront jamais fait.

E R A S T E.

Si je suis seulement deux heures sans  
apprendre de vos nouvelles....

L I S E T T E.

Vous ne vous en irez pas ?

M A R I A N E.

Ne faites point d'extravagance.

L I S E T T E.

Hé ! mort de ma vie ! voilà votre  
pere sur nos talons.



SCENE IV.

M. BERNARD, THIBAUT.

M. BERNARD.

AH ! bourreau , qu'as-tu fait ? & tu as l'effronterie de me le venir dire toi-même ? Coquin , ne t'avois-je pas donné ordre. ....

THIBAUT.

Hé bien ! d'accord , vous m'avez baillé ordre que je ne laisse entrer parsonne dans la maison , & votre femme m'a baillé ordre que je laisse entrer tout le monde. Comment diable voulez-vous que je fasse ?

M. BERNARD.

Que tu m'obéisses , traître !

THIBAUT.

Hé ! morguoi , de quoi vous boutez-vous en peine ? Ce n'est pas vous qu'ils demandont : c'est elle.

M. BERNARD.

Hé ! c'est par cette raison-là , ma-roufle.

THIBAUT.

Tenez , Monsieur , j'aime mieux vous chagriner que votre femme ; & quoique vous soyais bien diable , elle est morgué ! sans comparaison , plus diable que vous , quand elle s'y met.

M. BERNARD.

Il faut pourtant que je mette ordre à tout ceci. Viens-ça , parle - moi un peu ; écoute.

THIBAUT.

Mais ne nous boutons donc point en colere ; vous êtes toujours de mauvaise humeur.

M. BERNARD.

Qui sont ces gens qui viennent d'arriver ?

THIBAUT.

Oh ! ventregué , après ceux-là il faut tirer l'échelle , & ce sont les plus belles philosomies de parsonnes que j'aie jamais vues.

M. BERNARD.

Combien sont-ils ?

THIBAUT.

Quatre : deux gros Monseux , qui m'ont la meine d'aimer bien la joie , avec deux belles Dames , qui ne la haïssont pas , je crois.

M. BERNARD.

Tu ne fais comme on les appelle ?

THIBAUT.

Non ; mais ils sont venus dans un biau carrosse tout doré , avec six gros chevaux , & je ne fais combien de laquais derriere.

M. BERNARD.

Et tout cet équipage est chez moi ?

THIBAUT.

Non ; le cocher est allé bouter le carrosse sous queuque hangard dans le village , car tous les vôtres sont pleins de jarbes ; mais il ramenera les chevaux , & j'ai dit que vous aviais une belle étable , où il en tiendrait plus de vingt-quatre.

M. BERNARD.

Ah ! le pendard !

THIBAUT.

Vous ferez , morgué ! ravi d'envifager ces chevaux-là ; je n'en ai jamais vu de fi gros en ma vie. Ils m'ont tout l'air d'être bien nourris.

M. BERNARD.

Il n'y a pas moyen d'y réfifter ; & depuis que ma pendarde de femme m'a fait acheter cette maudite maison de campagne , j'y ai dépensé en moins d'un Eté , mon revenu de quatre années.

THIBAUT.

Morguoi ! vous vous divartiffez bien auffi : toujours grand'chere & biau feu , la maison ne désemplit point , & nan vous viant voir de par-tout ; jarnigué ! c'est qu'an vous aime.

M. BERNARD.

Hé ! oui , oui , l'on m'aime ; mais je voudrois bien qu'on ne m'aimât point tant.

THIBAUT.

Il faut que ce soit un fort , voyez-vous ! & stilà qui vous a vendu la maison , étoit , parguienne ! aussi embarrassé que vous. On l'aimoit tout de même , & il ne vouloit pas nan plus qu'an l'aimât.

M. BERNARD.

Si j'avois bien sù cela . . . . .

---

SCENE V.

M. BERNARD, THIBAUT,  
LISETTE.

LISETTE.

**M**ONSIEUR , Madame est dans le jardin avec des Dames & des Messieurs qui vous demandent.

M. BERNARD.

Que le diable les emporte ; j'ai bien affaire de leur visite. Hé ! qui sont-ils encore ?

L I S E T T E.

Il y a ce gros Abbé , qui est si long-tems à table , & qui boit tant sans s'enivrer , avec un autre Monsieur.

M. BERNARD.

Fort bien.

T H I B A U T.

Je vous le disois bian , qu'il avoit l'air d'un bon vivant.

L I S E T T E.

Et puis cette jeune Marquise , qui gagna l'autre jour l'argent de Madame.

M. BERNARD.

Ah , juste Ciel !

L I S E T T E.

Elle est avec cette autre Dame qui est de si bonne humeur.

M. BERNARD.

Qui ?

L I S E T T E.

Et là , celle qui en riant vous cassa l'autre jour toutes ces porcelaines de



Hollande, parce qu'elle disoit qu'il n'en faut avoir que de fines.

THIBAUT.

Cela étoit boufon.

M. BERNARD.

Ne me voilà pas mal. Et comment Madame a-t-elle reçu ces gens-là ?

LISETTE.

Oh ! elle paroît bien fâchée contre eux.

M. BERNARD.

Oui ?

LISETTE.

Oui ; car ils lui ont dit qu'ils ne feroient ici que huit jours.

M. BERNARD.

Comment ! huit jours ? Oh ! ventre-bleu, je leur ferai si mauvaise mine, qu'ils n'y seront pas si long-tems. Ne dis-tu pas qu'ils sont dans le jardin ?

LISETTE.

Oui, Monsieur, dans la grande allée. Je vais leur dire que vous allez venir.

M. BERNARD.

Huit jours, morbleu ! huit jours !  
Quatre personnes, six chevaux, & un  
tas de valets ! Mais, ventrebleu ! fau-  
dra - t - il que j'aie des pensionnaires  
comme ceux-là ? Qu'est-ce que c'est que  
ce gros coquin-ci encore ?

---

## SCENE VI.

M. BERNARD, THIBAUT,  
UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

C'EST de la part de Monsieur vo-  
tre Neveu, Monsieur.

M. BERNARD.

Hé bien ! va, je lui donne le bon-  
jour, mon enfant.

LE SOLDAT.

Il viendra demain dîner avec vous,  
Monsieur.

M. BERNARD.

Je ne dîne point demain , j'ai des affaires.

LE SOLDAT.

Voilà un faisan & quelques perdreaux qu'il vous envoie.

M. BERNARD.

Ah ! ah ! mon Neveu fait mieux vivre que les autres , encore. Prends ce gibier , toi , & qu'on le mette fraîchement.

LE SOLDAT.

Il amenera deux ou trois de nos Capitaines avec lui.

M. BERNARD.

Comment diable ! deux ou trois Capitaines ! Ecoute , écoute , je t'avois bien dit d'abord que j'aurois demain des affaires : tiens , reprends ton gibier , mon ami , & dis à mon Neveu...

LE SOLDAT.

Oh ! ça ne fait rien , ils ne laisseront pas que de venir. Ils s'ennuient comme tout à ce Camp , & votre maison leur

vient bien à point. Allez, ils vous tiendront bonne compagnie.

M. BERNARD.

Ah ! j'enrage. Comment morbleu ! il m'envoie un faisan & quatre perdreaux, & il m'amene cinq ou six bouches à nourrir !

---

## SCENE VII.

M. BERNARD, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

**M**ON SIEUR, je ne fais pas ce que cela veut dire ; mais si vous n'y mettez ordre, on viendra au premier jour tuer vos poules, jusques dans votre basse-cour.

M. BERNARD.

Comment donc ! que veux-tu dire ?

M. GRIFFARD.

On a chassé toute la journée dans votre petit bois, & ils sont venus tirer

jusques dans votre clos. Est-ce que vous n'avez pas entendu ?

M. BERNARD.

Non vraiment ; & d'où vient qu'on ne leur a point ôté leur fusil ? Pourquoi ne leur pas mettre du plomb dans la cervelle ?

M. GRIFFARD.

Bon , bon ! Ils sont trois ou quatre grands escogrifs de ce Camp , & Monsieur votre Neveu est avec eux.

M. BERNARD.

Mon Neveu , dis-tu ?

M. GRIFFARD.

Oui , Monsieur.

M. BERNARD.

Ah ! le traître ! Il m'envoie du gibier qui ne lui coûte gueres.

M. GRIFFARD.

Vraiment , il a bon moyen de vous en envoyer ; & leurs valets en sont si chargés , qu'ils ne sauroient marcher,

M. BERNARD.

Mais, ne suis je pas bien misérable de me voir ainsi piller de tous les côtés, & d'avoir une carogne de femme qui veut encore que je fasse bonne mine malgré que j'en aie. Mon pauvre Monsieur Griffard !

M. GRIFFARD.

Monsieur ?

M. BERNARD.

Il faut que tu m'aides à remédier à tout ceci , mon enfant.

M. GRIFFARD.

Volontiers , Monsieur , & le cœur me saigne de voir manger votre bien par mille gens qui croient encore vous faire trop d'honneur.

M. BERNARD.

Cela est horrible ; mais , n'y a-t-il point quelque bon moyen pour faire finir tout cela ?

M. GRIFFARD.

Je ne viendrois jamais ici , si j'étois en votre place.

M. BERNARD.

Oui ; mais ma femme y seroit toute seule , & ce seroit bien pis encore , elle mettroit tout par écuelles.

M. GRIFFARD.

C'est bien dit ; que ne vous défaites-vous de cette chienne de maison aussi ?

M. BERNARD.

Je ne trouve point à la vendre , elle est trop décriée , & j'ai fait une grande sottise de l'acheter.

M. GRIFFARD.

D'accord. Attendez. Faites-moi ôter tous les meubles , & n'en laissez dans le logis que ce qu'il faut pour vous nécessairement.

M. BERNARD.

Hé ! ne l'ai-je pas déjà voulu faire ? mais cela n'a servi de rien.

M. GRIFFARD.

On ne resteroit point à coucher chez vous , & les gens qui viendroient vous voir , n'y viendroient qu'en passant , du moins.

M. BERNARD.

Point du tout. Ma coquine les fait rester, & tout le monde couche dans la grange comme par divertissement. J'en suis pour ma paille & mon bled ; & quand je m'en fâche , elle me dit que je suis un brutal , & que je ne fais pas vivre.

M. GRIFFART.

Oh bien ! Monsieur , je n'y fais donc qu'un remede.

M. BERNARD.

Et quel est-il ? Parle.

M. GRIFFARD.

Je mettrois le feu à la maison , je crois que vous gagneriez encore. Mais , qui est ce Monsieur-là ?

M. BERNARD.

Je ne le connois point.





SCENE VIII.

M. BERNARD, LE MARQUIS;  
M. GRIFFARD.

LE MARQUIS, *parlant Gascon*

**M**ON cher Monsieur, votre très-humble serviteur.

M. BERNARD.

Monsieur, je vous donne le bon jour.

LE MARQUIS.

Vous me méconnoissez, à ce que je puis voir ?

M. BERNARD.

Oui, Monsieur, à ce qui me semble.

LE MARQUIS.

Il y a pourtant long-tems que j'ai dessein de boire avec vous.

M. BERNARD.

Ce n'est pas une conséquence, &c.

## LE MARQUIS.

J'ai laissé les Dames avec ce gros coquin d'Abbé, elles vont jouer au Lansquenet en attendant le repas. Pour moi, qui ne suis point joueur, je me range auprès du Maître du logis; & je vous jure que sans l'envie que j'avois de le connoître, je n'aurois pas fait ce petit voyage.

M. BERNARD, *à part.*

Hé! qui diable t'a prié de le faire?

## LE MARQUIS.

Savez-vous que c'est un bijou que votre petite maison, hem?

M. BERNARD.

C'est un bijou dont je voudrois bien retirer mon argent.

## LE MARQUIS.

Plâit il? hem? n'est-ce pas un charme dans la vie qu'un petit endroit comme celui-ci, pour recevoir ses amis? Vous ne manquez point de bonne compagnie, sans doute?

M. BERNARD.

Oui , Monsieur : mais j'aime fort mon petit particulier pour moi.

LE MARQUIS.

Il faut de bon vin , sur-tout ; & sans le bon vin & la bonne chere , je dis si de la campagne.

M. BERNARD.

Oh bien ! mon vin ne vaut rien du tout , & la chere que l'on fait ici ne devoit point attirer tant de gens.

LE MARQUIS.

Hé ! allons , allons , vous êtes un compere qui avez l'air de vous bien traiter ; & nous savons que votre épouse est d'un goût délicat , sur-tout.



## SCENE IX.

THIBAUT, M. BERNARD,  
LE MARQUIS, M. GRIFFARD.

THIBAUT.

Monsieur ?

M. BERNARD.

Qu'est-ce ?

THIBAUT.

C'est Monsieur le Baron de Messy,  
qui a perdu son oïsel avec des grelots. Il  
dit qu'il est parché sur un des arbres du  
jardin ; ne voulez - vous pas qu'on l'a  
rende ?

LE MARQUIS.

Le Baron de Messy ?



SCENE X.

M. BERNARD, LE MARQUIS,  
LE BARON, THIBAUT,  
M. GRIFFARD.

LE BARON.

**J**E vous demande pardon, Monsieur ;  
& j'ai à me reprocher que ce soit une  
occasion comme celle-ci qui me fait  
vous rendre mes premiers devoirs.

M. BERNARD.

Vous vous moquez de moi, Mon-  
sieur ; & pour être voisins , il n'est pas  
dit qu'on doive être toujours les uns  
chez les autres.

THIBAUT.

Je m'en vas avec vos garçons ravein-  
dre votre oïsel , ne vous boutez pas en  
peine.

LE BARON.

Comment vous trouvez-vous du sé-  
jour de la campagne ?

M. BERNARD.

Fort mal , je vous jure ; & j'en suis déjà si las. . .

LE MARQUIS.

Hé ! vraiment , justement , c'est le Baron , c'est lui-même !

LE BARON.

Et c'est vous , mon pauvre Marquis ! Nous ne nous sommes point vus depuis l'Académie , je crois.

LE MARQUIS.

Sandis ! mon cher , voilà une des plus heureuses rencontres que j'aie eues de ma vie.

M. GRIFFARD , *bas à M. Bernard.*

Ces deux Messieurs sont fort bons amis.

M. BERNARD , *à M. Griffard.*

Oui , je vois fort bien qu'ils se connoissent ; mais je n'en connois pas un , moi.

LE MARQUIS.

Monsieur , je vous le livre un des plus honnêtes hommes de la Province.

Je te félicite, Baron, d'avoir un voisin comme Monsieur.

LE BARON.

C'est pour moi un avantage dont je prétends bien profiter.

M. BERNARD.

Monsieur ?

LE MARQUIS.

Cadédis ! vous ferez amis , & je veux former les nœuds de cette amitié , moi.

LE BARON.

C'est une grâce que je te demande.

LE MARQUIS.

Mordi ! je te l'accorde , & sans remise. Nous sommes ici bonne compagnie , renvoie ton équipage , & passe quelques jours avec nous.

M. BERNARD , *bas à M. Griffard.*

Hé bien ! ne voilà-t-il pas comme ils font les honneurs de chez moi ?

LE MARQUIS.

Hem ? Je ne barguigne point , comme vous voyez , & je suis sûr que vous me ferez gré de me saisir ainsi de l'occasion ;

la Dame du logis ne me querellera pas non plus , je crois. Baron , te faudra-t-il beaucoup prier pour te faire demeurer à la Cour de cette Princesse ?

M. BERNARD.

Si cet homme-là connoît toute la Noblesse du pays , il me fera des amis, malgré que j'en aie, de tout le monde.

LE MARQUIS.

Madame , voilà un Gentilhomme que je vous présente.

## SCENE XI.

M. & Madame BERNARD ;  
LE MARQUIS, LE BARON,  
M. GRIFFARD.

LE BARON.

**J**E suis bienheureux , Madame , d'être voisin d'une si belle personne ; & le peu de bien que j'ai dans ce pays-ci me sera désormais plus précieux que les plus belles Terres du monde.

Madame



Madame BERNARD.

Monsieur, je suis votre très-humble  
servante.

LE MARQUIS.

Ce Baron n'est point fat, au moins.  
Je le débauche, Madame ; & je le fais  
rester ici.

Madame BERNARD.

Vous ne sauriez faire plus de plaisir  
à Monsieur & à moi. . . .

M. BERNARD, *bas à Madame  
Bernard.*

Vous en avez menti, carogne, & vous  
savez bien le contraire.

LE BARON.

J'ai bien du regret, Madame, de ne  
pouvoir pas profiter de l'honneur que  
vous me faites ; mais j'ai chez moi quel-  
ques Dames de mes parentes, que je  
ne puis pas quitter honnêtement.

LE MARQUIS.

Bon ! tu te moques. Il a chez lui  
des Dames, & nous avons des Dames  
ci. Joignons toutes nos Dames ensem-  
ble. Cà, Baron, sans façon, envoyons

chercher les tiennes. Plus on est de fous, plus on rit.

M. BERNARD, *bas*.

Voilà un expédient admirable. J'enrage!

LE BARON.

Il faut donc que je les aille prendre moi-même.

M. BERNARD.

Fort bien!

LE BARON.

Vous le voulez absolument, au moins.

M. BERNARD.

Point du tout; &, si cela vous gêne, je vous assure que de mon côté...



SCENE XII.

M. & Madame BERNARD,  
LE MARQUIS, LE BARON,  
THIBAUT, M. GRIFFARD.

THIBAUT.

**M**ON SIEUR, votre oïsel est retrouvé, & nan lui a rebouté sa calotte.

LE BARON.

Je ne vous dis point adieu, & nous ne vous ferons point attendre.

LE MARQUIS.

Dépêche, au moins; je ne puis me passer de toi.



## SCENE XIII.

M. & Madame BERNARD,  
LE MARQUIS.

M. BERNARD, *bas à Madame Bernard.*

**M**ORBLEU ! Madame, vous êtes cause que je ne suis pas le maître chez moi.

Madame BERNARD.

Ne deviendrez-vous jamais raisonnable ?

LE MARQUIS.

Il est bon-homme, le Baron. Un peu trop façonnier d'abord, cela n'est point du gout du siècle. Vivent, vivent morbleu ! les gens de chez nous, pour être francs & généreux ; depuis que je suis à Paris, j'ai réformé moi seul la moitié de la Cour.

Madame BERNARD.

Vous êtes de l'humeur du monde la plus agréable,

LE MARQUIS.

Toujours un pied en l'air. Eh donc !  
ces belles ; qu'en avez-vous fait ?

Madame BERNARD.

Elles sont encore au jeu, & Mariane  
joue pour moi.

LE MARQUIS.

Vous avez quelques affaires ensemble,  
Madame : au moins, point de dé-  
pense superflue ; nous avons plus d'un  
jour à vivre ensemble.

Madame BERNARD.

Que vous êtes badin !

M. BERNARD.

Le pauvre enfant !

LE MARQUIS.

Non, sans façon. La piece de bour-  
cherie, cela suffit. Vous avez la basse-  
cour, le gibier ne vous manque pas ;  
il ne vous faut point d'autre extraor-  
dinaire. Adieu.

M. BERNARD.

Si j'étois bien le maître, tu n'aurois  
pas seulement du pain des valets.

## SCENE XIV.

M. & Madame BERNARD.

Madame BERNARD.

**V**ous serez toujours de la même humeur, & désormais il n'y aura plus moyen de vivre avec vous.

M. BERNARD.

Non, morbleu ! il n'y aura plus moyen de vivre avec moi, car je n'aurai bientôt plus de quoi vivre. Je voudrois déjà que cela fût, pour ne plus voir tout ceci.

Madame BERNARD.

Mais vous prêchez toujours misère.

M. BERNARD.

C'est que vous m'y plongez, dans la misère.

Madame BERNARD.

En vérité, Monsieur, cela est horrible ! & il semble que je ne sois devenue votre femme que pour être dés-

honorée dans le monde par vos manières.

M. BERNARD.

Hé, ventrebleu ! Madame, je suis ruiné par les vôtres, moi.

Madame BERNARD.

Si vous saviez toutes les impertinences que vous faites dire de vous....

M. BERNARD.

Si vous vous corrigiez de toutes celles que vous faites . . . .

Madame BERNARD.

Il n'y a pas jusqu'à vos payfans qui se plaignent que vous ne voulez pas qu'ils raccommodent les chemins du Village, pour rendre votre maison plus difficile à aborder.

M. BERNARD.

Oui, morbleu ! & je voudrois que les trous & les ornières fissent casser le cou à tous ceux qui viennent ici.

Madame BERNARD.

Voilà de beaux souhaits, vraiment !

mais, finissons. Ne venez - vous pas joindre la compagnie ?

M. BERNARD.

Non, Madame ; & la compagnie ne me plaît pas.

---

## SCENE XV.

M. & Madame BERNARD,  
LISETTE.

LISETTE.

**V**OILA Madame la Comtesse de Préfané, qui s'en-alloit en Bourgogne ; elle vient de verser à cent pas d'ici.

Madame BERNARD.

La pauvre femme n'est-elle point blessée ?

LISETTE.

Non, Madame ; mais son carrosse est bien rompu.

M. BERNARD.

Hé bien ! qu'on le raccommode.



LISSETTE.

On dit qu'il faudra deux ou trois jours pour le mettre en état de marcher.

Madame BERNARD.

Je suis à-demi consolée de cet accident , puisqu'il est arrivé près d'ici. Nous profiterons de sa mauvaise aventure.

M. BERNARD.

Quoi ! vous allez . . . . .

Madame BERNARD.

Peut-on se dispenser d'offrir sa maison à une femme de qualité ?

M. BERNARD.

Si l'on peut s'en dispenser !

Madame BERNARD.

Voilà ce que font vos trous & vos ornieres.

M. BERNARD.

Vous êtes bien-aise d'avoir cela à me dire , morbleu !



## SCENE XVI.

M. & Madame BERNARD,  
LE COUSIN, LA COUSINE.

LE COUSIN.

**B**ON JOUR, ma Cousine.

Madame BERNARD.

Ah, ah! bon jour, Chonchon, bon jour. Tenez, voilà votre Cousin que vous allez faire bien-aïse.

*(Elle rentre.)*

LE COUSIN.

Oh! je m'en doute bien. Bon jour, mon Cousin.

M. BERNARD.

Bonjour..... courage.

LE COUSIN.

Voilà ma sœur que j'ai amenée dans une cariole.

LA COUSINE.

Bon jour, mon Cousin,

LE COUSIN.

Nous avons pensé mourir tous deux ;  
& nous venons achever d'être malades  
chez vous.

M. BERNARD.

Comment donc ?

LE COUSIN.

Nous venons un peu prendre l'air,  
pendant quinze jours ou trois semaines,  
pour nous remettre un peu.

M. BERNARD.

L'air de ce pays-ci ne vaut rien,

LA COUSINE.

Mon pere dit qu'il est admirable,

LE COUSIN.

Je vous aurois bien amené mon autre  
sœur avec mon petit frere ; mais la  
cariole étoit trop petite ; & ils ne vien-  
dront qu'après demain , avec ma mere.

M. BERNARD.

Oui ? (*bass.*) Maugrebleu de la chienne  
de parenté !

## LE COUSIN.

Allons , ma sœur , allons faire mettre nos hardes dans une chambre , & puis nous irons voir ma petite Cousine.

## LA COUSINE.

Mais , mon frere , il faudroit prier mon Cousin qu'on nous fît faire un petit potage.

## LE COUSIN.

Ah ! oui. A propos , mon Cousin , ma mere vous prie bien fort que nous ayons tous les jours de petits potages.

## M. BERNARD.

Morbleu ! ceci passe la raillerie.

## LA COUSINE.

Et quelquefois de petits poulets rôtis ; mon frere le Médecin l'a dit.

## LE COUSIN.

Non pas , s'il vous plaît , ma sœur , de petites perdrix , de petites perdrix ; & le Médecin dit que cela nous rétablira beaucoup mieux : n'est-ce pas , mon Cousin ?

## SCENE XVII.

M. BERNARD, *seul.*

O U A I S ! je ne fais pas ce que cela signifie ; mais il semble qu'on ait dessein de me faire piece : de petits potages , de petits poulets , de petites perdrix. Ce grand Nicodème de Cousin m'a plus mis en colere que tout le reste , & cependant je n'ai jamais eu la force de le lui dire ; mais c'en est trop. Allons , morbleu ! une bonne résolution. Je m'en vais être homme , à la barbe de ma femme. Il faut que je commence par faire quelque incartade aux gens qui sont déjà ici , il en arrivera ce qu'il pourra.



## SCENE XVIII.

M. BERNARD, THIBAUT.

THIBAUT.

OH ! pafanguoi , Monsieur , vous ne querellerez plus tant. Il viant de vous venir , morgué ! une bonne aubaine , v'là ce que c'eft de ne pas toujours tenir la porte fermée.

M. BERNARD.

Qu'y a-t-il ?

THIBAUT.

Je veux dire que , fi vous avez ici bien du monde , vous avez , morguene ! auffi de quoi les nourrir.

M. BERNARD.

Comment donc ?

THIBAUT.

Un cerf qui eft , morguoi ! gros comme un âne , viant d'arriver dans votre cour tout effoufflé ; quoique vous m'ayais déiendu de laiffer entrer par-

sonne , je n'ai pargué ! pas été si sot que de li farmer la porte au nez. Je l'ai bravement laissé passer , je li ai bravement ôté mon chapiau , & j'ai dit à part moi : Bon , v'là de la provision pour cheux nous , & notre Maître ne sera plus si enragé.

M. BERNARD,

Hé bien ?

THIBAUT.

Hé bian ! hé bian ! le drôle s'est allé fourrer tout au fond de l'étable , derrière un tas de foin. Il croyoit être bian caché là ; mais morgué ! il n'avoit pas affaire à un gniais. Je ne fis ni fou ni étourdi , voyez-vous ! & , crainte qu'il ne s'en retournât comme il étoit venu , avec un bon fusil que j'ai été chercher dans la cuisine , je lui ai sanglé un bon chinfregniau par la face , & depuis il n'a pas grouillé. Hé bian ! morgué ! jurerez-vous contre moi , d'avoir laissé entrer sti-là ?

M. BERNARD.

Non , vraiment ; tu as bien fait , au

contraire ; & tu es un garçon de bon sens , pour le coup.

THIBAUT.

Ne vous boutez pas en peine. Il n'est pas tout seul , il y a je ne fais combien de chiens qui japont dans le village après d'autres , je gage ; je m'en vas au bout de la petite ruelle , & tout autant qu'il en viendra , je les détournerai envars ici , & ils seront pris comme des fots. Jarnigué ! que de pâtés j'allons avoir !

M. BERNARD.

Le Ciel n'est pas tout-à-fait injuste , & cela ne pouvoit arriver plus à propos.

---

## SCENE XIX.

M. BERNARD, NICOLE.

NICOLE.

**E**H qu'est-ce donc , Monsieur ? que voulez-vous faire de tous ces chiens.



là ? Est-ce vous qui avez dit qu'on les amenât dans votre jardin ?

M. BERNARD.

Moi ?

NICOLE.

Ils sont , je crois , plus de quarante qui accommodont bian votre parterre & vos choux. Comme ils labouront ! il ne leur faut point de pioche.

M. BERNARD.

'Ah , Ciel ! il ne me falloit plus que cela pour m'achever de peindre.

NICOLE.

Il en est entré trois ou quatre dans ma cuisine , qui ont emporté la moitié de votre souper que j'allois mettre à la broche.

M. BERNARD.

Comment donc ! morbleu ! jusqu'aux chiens , tout sera à bauche chez moi ?

NICOLE.

Voirement ! ce ne sont pas les chiens qui font le plus de désordre. Ils sont trois ou quatre grands escogrifs , &

autant de valets, qui ne demandent qu'*où est-ce*? Ce ne sont pas des hommes, ce sont des diables.

M. BERNARD.

Ah ! que la vie de la campagne est une abominable vie !

---

S C E N E   X X.

M. BERNARD, THIBAUT,  
NICOLE.

THIBAUT.

O H ! pafanguoi, en voilà bian d'une autre ; ils veulent ravoir leur cerf à toute force ; mais ils ne l'auront morgué pas.

M. BERNARD.

Ah ! double chien ! tu m'as fait de belles affaires avec ton cerf.

THIBAUT.

Ils ne l'auront morgué pas, vous dis-je ; ils me tuerient plutôt !

SCENE XXI.

M. BERNARD, THIBAUT,  
NICOLE, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

**M**ON SIEUR, ces Messieurs vous demandent.

M. BERNARD.

Quels Messieurs? y a-t-il encore quelque chose de nouveau?

M. GRIFFARD.

Non, Monsieur; ce sont ces chasseurs. Les voilà qui montent à la chambre de Madame.

M. BERNARD.

Ils ne sont donc plus dans la cuisine?

M. GRIFFARD.

Il n'y a plus que leurs gens?

M. BERNARD.

Ma pauvre Nicole, va prendre garde à ces fripons-là.

## THIBAUT.

Oh ! ventregué ! ne vous boutez pas en peine , je leur tiendrai bian tête moi tout seul.

M. BERNARD.

Mon pauvre Monsieur Griffard , je ne fais plus où j'en suis.

M. GRIFFARD.

Il faut mettre le feu à la maison ;

M. BERNARD.

Ecoutez , il ne me faudroit point trop presser là-dessus.

M. GRIFFARD.

Il faut le faire , vous dis-je.

M. BERNARD.

M'ont-ils bien fait du dégât ?

M. GRIFFARD.

Bon ! bon ! vous ne savez pas tout. Chiens , chevaux , maîtres & valets , tout restera ici jusqu'à demain matin , pour être au bois de meilleure heure. Je leur ai ouï faire le complot.

M. BERNARD.

Ah , ah ! je suis mort , & voilà de quoi abîmer tout le Village. Quoi , ventre-bleu ! des gens que je ne connois point !

M. GRIFFARD.

Ils vous connoissent bien , eux.

M. BERNARD.

Ils me connoissent ! comment le fais-tu ?

M. GRIFFARD.

Cela vous fâchera , si je vous le dis.

M. BERNARD.

Et quelque chose me peut-il fâcher plus que je le suis ?

M. GRIFFARD.

Ils disent que c'est pain béni de venir ronger un homme de Robe à la campagne , & qu'à Paris c'est vous qui rongez les autres.

M. BERNARD.

Les scélérats !

M. GRIFFARD.

Et je suis le plus trompé du monde ,

s'ils n'ont dessein de vous faire quelque piece. J'ai entendu par-ci par-là de certaines choses.

M. BERNARD.

Oui ! Oh , parbleu ! c'est moi qui leur en vais faire une. Viens-t-en avec moi seulement.

M. GRIFFARD.

Comment ?

M. BERNARD.

Cela part de-là , vois-tu.

M. GRIFFARD.

Qu'est-ce que c'est ?

M. BERNARD.

Viens-t-en avec moi , te dis-je. Pour cela , l'esprit est une belle chose ! Ah ! si je m'en étois avisé plutôt , je me serois épargné bien des chagrins.



SCENE XXII.

M. BERNARD, LISETTE,  
M. GRIFFARD.

LISETTE.

**M**ONSIEUR, Madame vous prie bien fort de venir, & elle ne peut pas fournir toute seule à la conversation de tant de monde.

M. BERNARD.

La double masque ! il lui sied bien ; de me vouloir plaisanter encore ; mais ventrebleu ! rira bien qui rira le dernier.

LISETTE.

Allez-vous venir, Monsieur ?

M. BERNARD.

Je m'en vais..... Je m'en vais lui servir un plat de ma façon. Tu n'as qu'à lui dire.

LISETTE, *seule.*

Par ma foi, il n'a pas trop de tort d'être fâché, & je lui trouve assez belle patience.

## SCENE XXIII.

MARIANE, LISETTE.

LISETTE.

QUOI ! vous quittez ainsi votre belle-mère !

MARIANE.

La tête me fend , Lisette ; je ne puis plus résister à tant de fracas. En vérité , mon pere a bien raison de n'aimer point la campagne ; & outre la dépense qu'il est obligé d'y faire , on n'y vit point assez tranquille.

LISETTE.

C'est à quoi je rêvois tout-à-l'heure. Mais songez - vous à écrire un mot à Erasme ?

MARIANE.

Tu fais bien que je n'ai pu le faire depuis qu'il est sorti d'ici.

LISETTE.

Songez donc à le faire à présent. C'est  
un



un petit étourdi , qui fera quelque coup de sa tête , s'il n'a point de vos nouvelles ; vous savez qu'il vous l'a promis , il est homme à vous tenir parole ; & dans le chagrin où est votre pere , il ne feroit pas bon l'irriter encore par cet endroit-là.

M A R I A N E.

Et comment fera-t-on pour lui rendre ma lettre ?

L I S E T T E.

Voyez ! le Village est-il si grand , & aurai-je tant de peine à le trouver ?

M A R I A N E.

Tu la lui porteras donc toi-même ?

L I S E T T E.

Oui , je la lui porterai.

M A R I A N E.

Je vais l'écrire.



## SCENE XXIV.

MARIANE, LE COUSIN,  
LISETTE.

LE COUSIN.

EH! où allez-vous comme ça, ma cousine? venez-çà, venez-çà, j'ai quelque chose à vous dire, qui vous fera bien rire.

LISETTE.

Laissez-la aller, elle n'a pas le tems,

LE COUSIN.

Oh! si fait, si fait.

MARIANE.

Dépêchez-vous donc, mon cousin.

LE COUSIN.

J'ai trouvé en arrivant ici un petit jeune Monsieur, que j'ai vu quelquefois avec vous.

MARIANE.

Paix, mon cousin,

L I S E T T E.

Mort de ma vie ! ne parlez pas de cela.

LE COUSIN.

Oh ! je me doute bien qu'il n'en faut rien dire devant le monde ; & je vous ai fait signe , je ne fais combien de fois là-haut , que j'avois à vous parler en cachette.

M A R I A N E.

Je ne m'en étois point apperçue.

LE COUSIN.

Je suis secret , voyez-vous ! Demandez , demandez à mes sœurs , j'ai toujours su toutes leurs petites affaires , & si je n'en ai jamais rien dit , ni à mon pere , ni à ma mere.

M A R I A N E.

Oh ! mon cousin Chonchon est un bon enfant.

L I S E T T E.

Hé bien ! vous a-t-il reconnu , ce Monsieur ?

LE COUSIN.

S'il m'a reconnu ! il m'a tant fait de

caresses, il m'a tant embrassé ! Allez, ce garçon-là m'aime bien, ma cousine.

MARIANE.

Oh ! je le crois, mon cousin. Mais ne vous a-t-il rien dit ?

LE COUSIN.

Il m'a demandé où j'allois. Je lui ai dit que je venois ici. Il m'a dit que j'étois un petit fripon qui me divertissois bien, & que j'avois toute la mine de ne vouloir pas que mon cousin me vît seulement. Il prenoit ma sœur pour quelque maitresse que je menois promener en *catimini*.

MARIANE.

Hé bien, mon cousin ?

LE COUSIN.

Hé bien ! ma cousine, il a voulu parier dix pistoles que je n'y venois pas, & j'ai parié que j'y venois, moi. L'honneur de ma sœur y étoit engagé, voyez-vous !

LISETTE,

Affurément,

LE COUSIN.

Je lui ai dit qu'il n'avoit qu'à me faire suivre, mais il n'a pas voulu ; & pour plus de sûreté, il m'a dit qu'il alloit m'attendre à cette petite porte du jardin qui donne dans les champs, & que si je ressortois par-là, il verroit bien que je serois entré dans la maison.

MARIANE.

Hé bien, mon cousin?

LE COUSIN.

Hé bien ! j'ai été ouvrir la porte, il est entré, & il m'a payé les dix pistoles.

LISETTE.

Cela est bien honnête.

LE COUSIN.

Oui, mais il a voulu avoir sa revanche.

LISETTE.

Et comment sa revanche ?

LE COUSIN.

Il a gagé que je ne vous viendrois pas dire qu'il est là ; j'ai gagné, comme

vous voyez ; & il faut que vous veniez lui dire , ma cousine , s'il vous plaît.

M A R I A N E.

Moi ! que j'aïlle parler à un homme !

L I S E T T E.

Eh que diantre ! personne ne vous verra là ; & puis voulez-vous faire perdre dix pistoles à votre cousin Chonchon ?

M A R I A N E.

Allons-y donc , Lifette ; au moins , ce n'est que pour vous faire gagner la revanche de la gageure.

L E C O U S I N.

S'il veut gager encore quelque chose , je lui donnerai son tout. Allez. Ne me ferez - vous pas gagner , ma cousine ?



SCENE XXV.

THIBAUT, LISETTE;

THIBAUT.

**O**H ! par ma foi , le tour est drôle ;  
ils ne s'attendent morguenne ! pas à ça.

LISETTE.

Quel autre incident est-ce encore ici ?

THIBAUT.

Jarni , qu'il est bon là !

LISETTE.

A qui en as-tu ?

THIBAUT.

Je ne sommes pus cheux nous , mon  
enfant ; je sommes au cabaret.

LISETTE.

Au cabaret ! que veux-tu dire ?

THIBAUT.

Oui , morgué ! au cabaret. Tiens ,  
notre Maître & Monsieur Griffard ve-

M 4

nont de plaquer une vieille épée toute rouillée au-dessus de la porte , avec un bouchon de lierre , & ils ont griffonné avec un gros charbon :

*A l'Epée Royale.*

L I S E T T E.

En voici bien d'une autre.

T H I B A U T.

Dame ! c'est ici l'Epée Royale , bon logis , à pied & à cheval. La maison est morgué ! bien achalandée , toujours.

L I S E T T E.

Courons avertir Mariane de l'extravagance de son pere.

T H I B A U T.

Vous varrez qu'il n'y viandra pus tant de monde.





SCENE XXVI.

M. BERNARD, THIBAUT,  
M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

**C**ETTE invention est admirable.

M. BERNARD.

Nous allons voir des gens bien pe-  
nauds.

THIBAUT.

Le diable m'emporte, si vous n'avez  
plus d'esprit que li !

M. BERNARD.

Tu peux à présent laisser entrer tout  
le monde.

THIBAUT.

Moi ! j'appellerai les passants, si vous  
voulez, & je gage que vous allez cou-  
per la gorge à tous les autres cabare-  
tiers. Ils ne gagneront pas de l'eau.  
V'là Monsieur votre fils, qui ne se dou-  
te pas de la manigance.

M 5

## SCENE XXVII.

M. BERNARD, DORANTE,  
THIBAUT, M. GRIFFARD.

M. BERNARD.

**Q**U'EST-CE, Dorante? vous voilà bien seul aujourd'hui; vous avez pourtant coutume de ne pas revenir sans compagnie.

DORANTE.

J'ai pris un peu les devants, mon pere, pour vous prier instamment de faire un accueil favorable à celle que je vous amene aujourd'hui.

M. BERNARD.

Pourquoi non, vous êtes le maître, on vous fait honneur, & à moi aussi. Vous êtes-vous bien diverti? d'où venez-vous?

DORANTE.

Le mieux du monde, & j'ai trouvé une occasion tout-à-fait avantageuse

pour nous procurer des amis dans la Province.

M. BERNARD.

J'en suis ravi, je vous assure ; il est bon de connoître d'honnêtes gens.

DORANTE.

C'est un accommodement qu'on veut faire entre deux Gentilshommes, qui depuis vingt-cinq ou trente ans sont à couteaux tirés pour une dispute qu'eurent autrefois leurs grands-Peres.

M. BERNARD.

Voilà une querelle bien ancienne, & cela est glorieux à accommoder.

DORANTE.

Ces affaires-là font toujours honneur aux personnes chez qui elles se terminent.

M. BERNARD.

Assûrément.

DORANTE.

J'appréhendois, mon pere, que la chose ne vous fît point autant de plaisir que cela me paroît vous en faire,

M 6

M. BERNARD.

Pourquoi cela ?

DORANTE.

Je fais que vous n'aimez point la dépense.

M. BERNARD.

Oh ! je suis bien changé depuis que vous ne m'avez vu. Sont-ils beaucoup ?

DORANTE.

Huit ou dix de chaque côté.

M. BERNARD.

Ce n'est guere.

DORANTE.

Les uns vont arriver , & les autres feront ici demain matin.

M. BERNARD.

Oh ! ça , ça , je vais me préparer pour les recevoir.

DORANTE.

Ah ! mon pere, que je vous ai d'obligation !

M. BERNARD.

Ce sont des gens de bonne chère & de plaisir, n'est-ce pas ?

DORANTE.

Oui, mon père, les plus honnêtes gens du monde.

M. BERNARD.

Tant-mieux. Je suis à vous dans un moment, ne vous ennuyez pas.

---

SCENE XXVIII.

DORANTE, THIBAUT.

THIBAUT, *à part.*

**I**L leur va jouer quelque tour de Maître Gonin. Tudieu ! v'là un futé manœuvre. Il ne faut faire semblant de rien.

DORANTE.

Cela est admirable. Comme mon père est changé d'humeur depuis trois jours ? Thibaut, ne trouves-tu pas cela tout extraordinaire ?

THIBAUT.

Oui, morgué ! cela est tout-à-fait bouffon.

DORANTE.

Ne fais-tu point d'où vient un si prompt changement ?

THIBAUT, *riant*.

C'est que .....

DORANTE.

A qui en a donc ce maroufle ?

THIBAUT, *riant*.

Monsieur, c'est que .... morgué ! c'est un drôle de corps que votre pere.

DORANTE.

Ecoute, si tu me fais prendre un bâton.

THIBAUT.

Ne vous fâchez donc point, v'là vos Houberiaux qui arrivent.



SCENE XXIX.

DORANTE, TROIS HOUBEREAUX,  
THIBAUT.

DORANTE.

SOYEZ les bien venus, Messieurs.  
Qu'on mette les chevaux de ces Messieurs à l'écurie.

I. HOUBEREAU.

Savez-vous que vous êtes bien logé?

DORANTE.

La maison est assez agréable.

II. HOUBEREAU.

Et le Fief est bien noble, qui plus est.

DORANTE.

Oui, la terre est fort belle.

II. HOUBEREAU.

Hé! à qui le dites-vous? Cette maison-ci devrait être à moi; & c'est feu mon grand-pere qui l'avoit vendue au

pere de celui qui l'a vendue à Monsieur votre pere.

DORANTE.

Je le crois bien. Ça, Messieurs, ne parlons point aujourd'hui d'affaires, & ne songeons ce soir qu'à nous divertir. Où sont donc ces autres Messieurs?

III. HOUBEREAU.

Ils n'arriveront d'une bonne heure ; & comme leurs juments sont pleines , ils n'ont jamais voulu les faire galoper.

DORANTE.

Ne voulez-vous point vous débottter ?

I. HOUBEREAU.

Non , s'il vous plaît, ma botte me tient la jambe fraîche.

DORANTE.

Est-ce que vous êtes botté à cru ?

I. HOUBEREAU.

Savez-vous bien qu'en été il n'y a rien de meilleur.

II. HOUBEREAU.

Moi, je trouve qu'il n'y a rien de



si commode que de ne se botter qu'avec des guêtres.

DORANTE.

Vous avez raison. Mais, mon pere, quel équipage est-ce là ?

---

SCENE XXX.

M. BERNARD, DORANTE,  
LES TROIS HOUBEREAUX,  
M. GRIFFARD.

M. BERNARD.

C'EST un déshabillé pour la cuisine.

DORANTE.

Comment ! mon pere. . . .

M. BERNARD.

Sont-ce là ces Messieurs ?

DORANTE.

Oui, mon pere.

M. BERNARD.

Çà, vîtement, dépêchons-nous, une chambre pour ces Messieurs. Voulez-vous descendre dans la cuisine, pour voir ce que vous mangerez?

I. HOUBEREAU.

Vous vous moquez de nous, Monsieur, & votre ordinaire nous suffit.

M. BERNARD.

A table d'hôte? je vous entends; tant par tête. Combien êtes-vous, s'il vous plaît?

DORANTE.

Mon pere, que dites-vous là? que faites-vous? quel est votre dessein?

M. BERNARD.

Paix, mon fils, vous êtes une bête.

II. HOUBEREAU.

Dans quelle chienne de maison nous a-t-on amenés?

M. BERNARD.

C'est à l'Epée Royale, à votre service.

DORANTE.

Mon pere !

M. BERNARD.

Il y a de bon vin ; mais je le fais bien payer.

III. HOUBEREAU.

C'est une piece qu'on nous fait.

DORANTE.

Ah ! je crève.

M. BERNARD.

Vous pouvez voir ailleurs, Messieurs, on vous accommodera peut-être mieux ; mais pour moi je suis cher, je vous l'avoue.

DORANTE.

Je suis dans le dernier désespoir.

II. HOUBEREAU.

La raillerie est un peu forte.

DORANTE.

Messieurs, ne prenez point, je vous conjure, pour....

## II. HOUBEREAU.

Mon petit Gentilhomme Cabaretier ,  
je ne vous dis pas adieu.

## DORANTE.

Mon cher Monsieur de la Garanniere.

## II. HOUBEREAU.

Qu'on bride mon cheval.

## M. GRIFFARD.

En voilà déjà un de parti.

## DORANTE.

Monsieur de Trofignac , empêchez  
de grâce.....

## III. HOUBEREAU.

Touchez là.

## DORANTE.

Mon cher ami !

## III. HOUBEREAU.

Je vous assommerai , avant qu'il soit  
peu.

## DORANTE.

Ils sont en droit de me dire cent fois  
pis encore.

I. HOUBEREAU.

Monsieur de l'Epée Royale , vous aurez au premier jour les étrivieres de ma façon.

DORANTE.

Ah ! je n'ai plus de mesures à garder , me voilà déshonoré pour toute ma vie , & je ne dois songer qu'à mourir.

M. BERNARD.

Monsieur mon fils , cela vous apprendra à vivre.

DORANTE.

Moi , votre fils ! A vos manieres , je ne reconnois point mon pere , & je vais publier moi-même l'indignité d'un tel procédé.

M. BERNARD.

Les voilà pourtant partis , & l'Epée Royale fait ces merveilles.



## SCENE XXXI.

M. BERNARD, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

**I**L n'y avoit point d'autre remede pour vous défaire de tous ces gens-là.

M. BERNARD.

Je voudrois bien savoir ce que dira Madame ma femme de tout ceci.

M. GRIFFARD.

Oh ! vous le faurez , elle vous le dira à vous-même ; elle ne se contraint pas avec vous.

M. BERNARD.

Oui , mais je ferois ravi d'entendre ce qu'ils disent entr'eux de l'invention que j'ai trouvée.

M. GRIFFARD.

Cela n'est pas bien difficile. Mais voici quelqu'un.

SCENE XXXII.

LISETTE, LA FLECHE,  
M. BERNARD, M. GRIFFARD.

LISETTE.

**Q**UOI ! ce grand Monsieur qui nous  
a trouvées dans le jardin ?

LA FLECHE.

Oui , te dis-je , c'est l'oncle de mon  
Maître, qui est Capitaine des Chasses de  
tout ce Pays-ci. Il aime son neveu à la  
folie.

M. BERNARD.

Comment diable ! voilà le valet d'E-  
raсте ; est-ce qu'Eraсте seroit chez moi ?

LA FLECHE.

Oh ! par ma foi, voilà Monsieur  
Bernard.

M. BERNARD.

Que fais-tu ici , coquin ?

## LA FLECHE.

Rien , Monsieur ; je demandois une chambre à cette fille , pour mon Maître.

M. BERNARD.

Une chambre pour ton Maître !

## LISETTE.

Oui , Monsieur , Erasfe est là-haut avec Madame & Mademoiselle votre fille.

M. BERNARD.

Erasfe est avec ma fille !

## LA FLECHE.

Oui , Monsieur ; mais , je voudrois bien savoir où il couchera , pour y mettre nos hardes.

M. BERNARD.

Comment , coquin !

## LA FLECHE.

Savez-vous bien que vous tenez le plus beau Cabaret de toute la route ?

M. BERNARD.

Attends , attends , je m'en vais t'apprendre,

LA



LA FLECHE.

Faites-moi toujours tirer chopine,  
je vous prie.

---

SCENE XXXIII.

M. & Madame BERNARD,  
LA FLECHE.

Madame BERNARD.

**H**É ! bon Dieu ! Monsieur , qu'est-ce  
que tout ceci ? Ne rougissez-vous point  
de vouloir faire un Cabaret de votre  
logis , & trouvez-vous que l'équipage  
où vous êtes , convienne fort à un hom-  
me de votre caractère.

M. BERNARD.

Pourquoi non , Madame ? ne vaut-  
il pas autant vendre mon vin à la cam-  
pagne , que de le faire vendre à pot dans  
Paris , comme la plupart de mes Con-  
freres ?

Madame BERNARD.

Hé si ! Monsieur.

*Tome I.*

N

M. BERNARD.

Je me moque de cela , & je ne veux point être ruiné.

Madame BERNARD.

Oh bien ! Monsieur , vous êtes plus près de l'être que vous ne vous l'imaginez. Je n'entends point du tout les affaires ; mais , il y a là-haut des gens en disposition de vous en faire une très-mauvaise.

M. BERNARD.

Comment donc , Madame , une mauvaise affaire ?

---

## SCENE DERNIERE.

M. & Madame BERNARD,  
ERASTE, LA FLECHE,  
M. GRIFFARD.

ERASTE.

**N**ON ; Monsieur , n'appréhendez rien.

M. BERNARD.

Ah , ah ! Monsieur , que venez-vous faire chez moi ? Ne vous ai-je pas fait dire. ....

ERASTE.

Ecoutez - moi , s'il vous plaît , & vous ne vous plaindrez pas que je sois chez vous , assurément. La sottise qu'a fait un de vos valets , de tuer un cerf qui s'étoit sauvé chez vous , & qu'on a trouvé caché dans votre écurie , suffiroit pour renverser une fortune encore mieux établie que la vôtre ; & je ne fais même si mon oncle ne risquera pas la sienne en ne poussant pas la chose. Cependant , Monsieur , si vous voulez bien que j'aie l'honneur d'être votre gendre , il n'en fera jamais parlé.

M. BERNARD.

Non , Monsieur ; & je ne donnerai ma fille qu'à un homme qui achètera ma maison , car je m'en veux défaire.

ERASTE.

Qu'à cela ne tienne , Monsieur , je vous rendrai tout ce qu'elle vous a coûté , & vous y serez toujours le maître.

M. BERNARD.

Non , s'il vous plaît , & vous commencerez dès-aujourd'hui même à en faire les honneurs & la dépense.

ERASTE,

De tout mon cœur.

M. BERNARD.

Hé bien ! je vous donne donc ma fille pour être défait de ma maison.

ERASTE.

Allons rejoindre la compagnie , je voudrois bien qu'elle fût plus nombreuse.

Madame BERNARD.

Mais , le pauvre Dorante a sur les bras une fort mauvaise affaire.

ERASTE.

Nous accommoderons tout , Madame ; & ces Messieurs qu'il avoit amenés ne refuseront pas d'être des noces.

LA FLECHE.

Mon Maître n'est pas mal dans ses affaires ; avec une jolie femme & une maison de bouteille , il aura plus d'amis qu'il ne voudra,

L' É T É  
DES COQUETTES;  
*COMÉDIE;*

Représentée pour la première fois  
le 12 Mai 1690.

---

## A C T E U R S.

ANGÉLIQUE.

LISETTE, Suivante d'Angélique.

CIDALISE, Amie d'Angélique.

DES SOUPIRS, Maître à chanter.

L'ABBÉ CHEURPIED.

LA COMTESSE de Martin-sec,

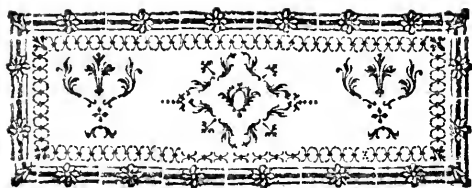
Monsieur PATIN, Financier.

CLITANDRE.

JASMIN, Laquais d'Angélique.

LA FLEUR, Laquais de Monsieur  
Patin.

*La Scene est dans la Maison d'Angélique.*



L'ÉTÉ  
DES COQUETTES,  
*COMÉDIE.*

---

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

OH çà! Madame, parlons un peu  
raison, s'il nous est possible.

ANGÉLIQUE.

Oh! ma chere enfant, laisse-moi en  
repos, je te prie; le seul mot de raison  
me fait mourir à mon âge. Faite comme  
je suis, je passerois pour folle dans le

monde, si l'on me soupçonnoit seulement de savoir ce que c'est que la raison.

L I S E T T E.

Hé bien ! soit, parlons donc caprice, puisque le terme de raison vous effarouche. Comment vous accommodez-vous de celui qui a pris à Madame votre mere de vouloir vous faire épouser votre vieux cousin ?

A N G É L I Q U E.

Le mieux du monde. Ma mere me passe tant de bagatelles ; je serois bien injuste de ne lui pas souffrir au moins la liberté de vouloir de certaines choses ;

L I S E T T E.

Quoi ! vous l'épouserez ?

A N G É L I Q U E.

Nullement.

L I S E T T E.

Et Madame votre mere ?

A N G É L I Q U E.

Je ferai toujours complaisante & soumise à ses volontés, je me ferai un devoir de lui obéir aveuglément ; mais



je prendrai si bien mes mesures, que Monsieur mon cousin ne voudra point de moi.

L I S E T T E.

Il n'y a rien de mieux imaginé.

A N G É L I Q U E.

Je ne regarde le mariage qu'avec frayeur: ce que j'en entends dire me fait frémir; c'est un engagement que mille personnes se repentent d'avoir pris, & dont aucune n'est satisfaite. Il n'est point de femmes qui s'en louent, & les plus modestes croient beaucoup faire de ne pas s'en plaindre.

L I S E T T E.

Ma foi! je ne suis pas de votre sentiment: ce que j'entends dire du mariage ne m'en dégoûte point du tout; & ce que j'en imagine, me paroît tout-à-fait joli.

A N G É L I Q U E.

Tu feras bien de t'en tenir à l'imagination, pour n'être pas détrompée.

L I S E T T E.

Vous n'avez pas toujours été dans ce goût-là ; & Clitandre....

A N G É L I Q U E.

Le tems du départ est venu bien à propos ; sans le voyage d'Allemagne , j'aurois peut-être fait l'extravagance de l'épouser.

L I S E T T E.

Mais vous l'aimez ?

A N G É L I Q U E.

Je ne fais. Il ne m'ennuie pas tant qu'un autre ; je lui trouve plus d'esprit , des manieres plus tendres & plus insinuanes , la conversation plus enjouée , le cœur mieux fait....

L I S E T T E.

Vous aviez du plaisir à le voir ?

A N G É L I Q U E.

Oui.

L I S E T T E.

Vous receviez ses lettres avec joie ?

A N G É L I Q U E.

Oui.

LISETTE.

Son absence vous fait peine ?

ANGÉLIQUE.

D'accord.

LISETTE.

Les dangers où il peut être exposé  
vous causent de l'inquiétude ?

ANGÉLIQUE.

Beaucoup, je te l'avoue.

LISETTE.

Et vous ne savez si vous l'aimez ?

ANGÉLIQUE

Non ; il me semble que je n'aime  
personne.

LISETTE.

Mort de ma vie ! la voix publique est  
donc bien injuste !

ANGÉLIQUE.

Comment ?

LISETTE.

Elle vous accuse d'aimer tout le  
monde.

## ANGÉLIQUE.

Non, de bonne foi, je n'aime personne : mais je suis ravie d'être aimée ; c'est ma folie : j'en demeure d'accord.

## LISETTE.

C'est celle de toutes les jolies femmes ; & vous êtes folle à meilleur titre que pas une.

## ANGÉLIQUE.

Cependant je ne suis point Coquette, & tout ce que je fais n'est que simple curiosité.

## LISETTE.

Curiosité !

## ANGÉLIQUE.

Oui ; je me plaïs à connoître les différents effets que l'esprit & la beauté peuvent produire dans les cœurs.

## LISETTE.

N'entre-t-il point aussi un peu de malice dans votre fait ?

ANGÉLIQUE.

Quelquefois. Mon Maître à chanter; par exemple... je ne serai point contente que je ne l'aie fait mettre aux petites Maisons.

LISETTE.

Vous lui fites passer dernièrement une bonne nuit sous vos fenêtres.

ANGÉLIQUE.

Si la pluie n'avoit cessé, je ne lui aurois donné audience qu'à onze heures du matin.

LISETTE.

Ma foi! Madame, vous n'avez point de conscience. Il étoit percé jusqu'aux os.

ANGÉLIQUE.

Ne suis-je pas heureuse, de savoir me divertir de toutes sortes d'originaux?

LISETTE.

Oui, vraiment; & je commence à connoître qu'une fille d'esprit n'a jamais le loisir de s'ennuyer.

## ANGÉLIQUE.

Il est bon de s'accommoder aux tems  
& aux situations où l'on se trouve.

## LISETTE.

Vous avez raison.

## ANGÉLIQUE.

Tant que durera la guerre, si l'on  
ne s'humanisoit un peu, on mourroit  
d'ennui tout l'été.

## LISETTE.

Affurément.

## ANGÉLIQUE.

Il faut se faire une occupation dans  
la vie.

## LISETTE.

Il n'y a rien de plus louable.

## ANGÉLIQUE.

J'y trouve une espece de mérite même : on polit un homme de Robe, on apprend à vivre à un Abbé, on met un jeune-homme dans le monde ; l'hiver vient insensiblement, & l'on se trouve dans son centre.

LISSETTE.

Que la conduite est une belle chose!

---

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LISSETTE,  
JASMIN.

JASMIN.

**D**E la part de Monsieur Patin, Madame.

ANGÉLIQUE.

Qu'on fasse entrer. (*La Fleur paroît.*)  
Il m'envoie l'argent que je lui gagnai  
hier au soir. (*A La Fleur.*) Ton Maître  
est bien exact.



## S C E N E III.

ANGÉLIQUE, LISETTE;  
LA FLEUR.

LA FLEUR.

**I**L seroit venu lui même, Madame ;  
mais il a eu ce matin des affaires au  
grand Bureau.

ANGÉLIQUE *lit.*

*Vous m'avez ruiné, Madame, & je  
ne puis vous payer comptant que deux-  
cents pistoles. Je vous envoie, pour  
nantissement des cent autres, un diamant  
que vous avez trouvé beau, & que je  
reprendrai pour mille ecus toutefois &  
quantes. Fait à Paris, en mon Bureau,  
l'an de grace 1690, & du Bail courant  
le troisieme.*

CÉSAR-ALEXANDRE PATIN.

LISETTE.

Les beaux noms pour un Financier !



ANGÉLIQUE.

Voilà des manières tout-à-fait galantes.

LISETTE.

Et très-solides. Il y a peu de gens qui puissent écrire si noblement.

ANGÉLIQUE.

Prenez cette bourse, Lisette, & donnez dix louis à ce Valet-de-chambre.

LA FLEUR.

Voilà le diamant, Madame.

ANGÉLIQUE.

Dis à ton Maître que je veux souper ce soir avec lui. S'il ne vient pas, nous nous brouillerons ensemble.

LISETTE.

César-Alexandre Patin est un Financier fort bon à dégraisser, Madame.

ANGÉLIQUE.

C'est à moi qu'il est redevable du

peu de noblesse qu'il commence à mettre dans ses manieres.

L I S E T T E.

Hé ! Madame, voilà Cidalise. Il y a mille ans que vous ne l'avez vue.

---

S C E N E IV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE,  
L I S E T T E.

ANGÉLIQUE.

**H**É ! bon jour, mon aimable petite ;  
& d'où fortiez-vous ?

C I D A L I S E.

J'aurai tout le tems de vous le dire ;  
je viens avec vous passer toute la journée.

ANGÉLIQUE.

J'en suis ravie !

L I S E T T E.

Nous ne nous ennuiérons pas aujourd'hui.

CIDALISE.

Nous dînerons aux bougies , premièrement ; j'ai des chagrins que je veux dissiper par quelque plaisir extraordinaire.

ANGÉLIQUE.

Tu seras contente. Es-tu mariée ?

CIDALISE.

Le Ciel m'en préserve !

ANGÉLIQUE.

Et ton vieux Tuteur est-il mort ?

CIDALISE.

Non ; c'est un Tuteur éternel.

ANGÉLIQUE.

Te veut-il toujours épouser ?

CIDALISE.

Il me persécute plus que jamais.

ANGÉLIQUE.

Me haït-il toujours ?

CIDALISE.

En perfection. Il est pour vous , ce que votre mere est pour moi,

ANGÉLIQUE.

Ma mere est à la campagne.

CIDALISE.

Et mon persécuteur aussi.

LISETTE.

L'heureuse rencontre !

CIDALISE.

Lisette, donne cette pistole à mes Porteurs ; tant qu'elle durera, qu'ils ne sortent point du cabaret.

LISETTE.

Cela est de fort bon sens.

---

## SCENE V.

ANGÉLIQUE, CIDALISE

ANGÉLIQUE.

**H**É bien ! ma chere enfant, comment vont tes affaires ?

CIDALISE.

Tout-à-fait mal ; & je suis à la veille  
de prendre le parti d'un Couvent.

ANGÉLIQUE.

Le parti d'un Couvent !

CIDALISE.

Quand on ne peut vivre heureuse-  
ment au monde, n'est-ce pas être sage  
d'y renoncer ?

ANGÉLIQUE.

Hé ! qui t'empêche d'être heureuse ?

CIDALISE.

Le Testament de mon pere, qui m'at-  
tache à ce que je haïs, & qui ne me  
permet pas d'être à ce que j'aime,

ANGÉLIQUE.

Quoi ! tu t'amuses à aimer ? es-tu  
folle ? A ton âge aimer ! tu n'y songes  
pas ?

CIDALISE.

Comment donc !

## ANGÉLIQUE.

Je ne m'étonne pas que tu te trouves malheureuse !

## CIDALISE.

Est-ce que tu n'aimes pas , toi ?

## ANGÉLIQUE.

Non , vraiment. Je souffre qu'on m'aime ; & quand je ne me fâche point de me l'entendre dire , je prétends qu'on m'a grande obligation.

## CIDALISE.

Nous ne nous ressemblons donc guère ; car pour moi je fais toujours gré aux personnes qui m'aiment ; & de tous ceux qui me l'ont dit , je n'ai jamais haï que mon Tuteur.

## ANGÉLIQUE.

Tu as donc grand nombre d'Amants ?

## CIDALISE.

Oui ; mais je n'en aime qu'un ; & s'il m'aime toujours , je l'aimerai toute ma vie.

## ANGÉLIQUE.

Hé ! quel est cet heureux mortel ?

CIDALISE.

Tu ne le connois pas ?

ANGÉLIQUE.

Peut-être : on le nomme ?

CIDALISE.

Je n'ai rien de caché pour toi ; on l'appelle Clitandre.

ANGÉLIQUE.

Clitandre , dites-vous ?

CIDALISE.

Tu le connois ?

ANGÉLIQUE.

Il n'est pas impossible qu'il y ait plus d'un Clitandre dans le monde.

CIDALISE.

Celui que je connois est le vrai Clitandre ; mais son nom m'a paru vous embarrasser , vous le connoissez assurément.

ANGÉLIQUE.

C'est un jeune homme assez bien fait ?

CIDALISE.

Tout des mieux faits.

ANGÉLIQUE.

Spirituel &amp; de bon goût ?

CIDALISE.

Plein d'esprit &amp; de délicatesse.

ANGÉLIQUE.

D'une conversation agréable ?

CIDALISE.

Qui ne m'a jamais ennuyée.

ANGÉLIQUE.

Il est de famille de Robe ?

CIDALISE.

Oui ; mais il ne laisse pas d'aller à l'armée.

ANGÉLIQUE.

Volontaire ?

CIDALISE.

Vous le connoissez ; c'est lui-même.  
Parlez , m'est-il fidele ? ne me déguisez rien. Me trompe-t-il ? vous le savez.

ANGÉLIQUE.



ANGÉLIQUE.

Mais , vraiment , à ce compte , il faut qu'il trompe l'une de nous deux.

CIDALISE.

Ah ! je suis la malheureuse , il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Il me le juroit encore la veille de son départ.

CIDALISE.

La veille de son départ !

ANGÉLIQUE.

Il n'y a guere plus d'un mois.

CIDALISE.

Un mois , dites-vous ? Ah ! je respire. Vous êtes la plus trompée ; il n'y a que quinze jours qu'il s'en est allé.

ANGÉLIQUE.

Comment ?

CIDALISE.

Tout le monde le croyoit parti comme vous ; mais il a été quelque tems caché dans une maison voisine de la

nôtre , dont les fenêtres répondoient  
aux miennes.

ANGÉLIQUE.

Cela est fort passionné. Et que fai-  
soit-il , dans cette maison ?

CIDALISE,

Tu vas être en colere contre moi :

ANGÉLIQUE.

Moi , mon enfant ? Je donnerois tous  
les hommes du monde pour une amie  
Un Amant de moins n'est pas une af-  
faire , & ma Cour n'est que trop nom-  
breuse.

CIDALISE,

Que tu es heureuse !



SCENE VI.

ANGÉLIQUE, CIDALISE;  
LISETTE.

LISETTE.

VOILA votre petit Maître à chanter;  
Madame.

ANGÉLIQUE.

Je ne prendrai point de leçon au-  
jourd'hui.

LISETTE.

Ah ! Madame, ne lui faites pas per-  
dre son étalage. Il est paré, poudré,  
beau comme un Adonis ; il a du blanc,  
du rouge, & des mouches.

CIDALISE.

Ah ! ma bonne, en faveur du rouge  
& des mouches, il ne faut pas le ren-  
voyer. Il nous réjouira.

LISETTE.

Ce feroit un petit homme à s'aller  
pendre.

## ANGÉLIQUE.

Mais je ne suis point en humeur de chanter, Lisette.

## LISETTE.

Qu'importe? Il vous fredonnera quelques airs nouveaux,

## CIDALISE.

Je ferai ravie de l'entendre.

## ANGÉLIQUE.

Les cœurs tendres sont pour la musique : qu'il entre.

## CIDALISE.

Clitandre te tient au cœur : quelque mine que tu fasses , tu es fâchée contre moi.

## ANGÉLIQUE.

Hé , si ! si ! tu te moques ; moi , fâchée pour la perte d'un soupirant ! J'en ai tous les jours une vingtaine de renvoi dans mon antichambre. Approchez , Monsieur Des Soupirs , approchez.



SCENE VII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE,  
DES SOUPIRS, LISETTE.

CIDALISE.

AH ! ma bonne , quel excès de magnificence ! Je croyois que la danse seule pouvoit suffire à de si grands airs.

ANGÉLIQUE.

La danse a tenu quelque tems le haut du pavé ; mais , Monsieur Des Soupirs fait prendre le pas avant la musique.

LISETTE.

Ah ! cela n'est-il pas juste ? C'est la musique qui fait aller la danse , mais la danse ne fait point chanter la musique.

CIDALISE.

C'est une vérité incontestable.

LISETTE.

Affurément ; & par toutes fortes de raisons , les Chevaliers de Ce Sol Ut

doivent l'emporter sur les Marquis de la Capriole.

### DES SOUPIRS.

Je me suis donné un Carrosse depuis quelques jours, Madame.

### ANGÉLIQUE.

Un Carrosse, Monsieur Des Soupirs ! Voilà une matière belle pour la médifance. Combien de femmes vont être soupçonnées d'avoir part à cet équipage !

### DES SOUPIRS.

Vous ne sauriez croire, Madame ; tous les contes qui s'en font déjà, & les plaisanteries qu'on m'en dit à moi-même.

### CIDALISE.

Elles n'ont rien de défavantageux pour vous, & vous êtes toujours le Héros de tous les contes qu'on peut faire.

### DES SOUPIRS.

Madame !

### LISSETTE.

Mais, vous ne parlez point à Monsieur, de son teint. Où le prend-il,

Madame ? On peut dire qu'aussi-bien que les mouches, il est assurément de la bonne faiseuse.

ANGÉLIQUE.

Tâis-toi donc , folle.

LISETTE.

Monsieur Des Soupirs est bon Prince, Madame : il entend raillerie , autant qu'homme du monde.

CIDALISE.

Mais voyez donc , Madame , qu'il est bien fait , & qu'il a bon air !

DES SOUPIRS.

Madame !

CIDALISE.

Qu'il soutient spirituellement tous les compliments qu'on lui fait !

DES SOUPIRS.

Madame !

ANGÉLIQUE.

Comment ! ma chere ; c'est son moindre talent que la musique.

## DES SOUPIRS.

Madame !

CIDALISE.

Qu'il y a de délicatesse dans tout ce qu'il dit !

L I S E T T E , *à part.*

Voilà un pauvre petit diable en bonne main !

DES SOUPIRS.

A vous parler naturellement, Madame, je n'ai jamais regardé la musique que comme un amusement.

A N G É L I Q U E .

N'a-t-il pas raison ?

DES SOUPIRS.

J'étois né pour toute autre chose ; mais je ne me repens point du parti que j'ai pris, puisqu'il me donne quelquefois les moyens d'être auprès de Madame.

CIDALISE.

Ah ! voilà du plus tendre & du plus délicat !

A N G É L I Q U E .

Malgré la guerre & la saison, je ne



manque point de fleurettes , comme tu vois.

DES SOUPIRS *chante.*

« Le Printemps de Paris chassera les Plumets ;  
» Les ardeurs de l'été feront tarir la Seine ;  
» Mais sans adorateurs , jamais  
» Nulle saison ne surprendra Climene ».

ANGÉLIQUE.

Ah ! que cela est joliment tourné !

CIDALISE.

C'est un in-promptu , je crois.

DES SOUPIRS.

Oui, Madame.

ANGÉLIQUE.

Climene , c'est moi apparemment ?

DES SOUPIRS.

Oui, Madame.

CIDALISE.

Je ne croyois pas que Monsieur Des  
Soupirs fît des Vers.

LISETTE.

Cela vous étonne ? Fou, Musicien &  
O 5.

Poëte , qui dit l'un , dit l'autre ; c'est la même chose.

CIDALISE.

Poëte & Musicien ! il pourroit faire tout seul un Opéra.

ANGÉLIQUE.

Ne pensez pas railler ; il réussiroit mieux qu'un autre.

CIDALISE.

Je ne raille point.

ANGÉLIQUE.

Allons, Monsieur Des Soupirs, chantez-nous quelque air nouveau, je vous prie, de votre composition.

DES SOUPIRS.

Voulez-vous prendre votre Théorbe, Madame ?

ANGÉLIQUE.

Je ne saurois.

DES SOUPIRS.

Vous ne chanterez pas, Madame ?

ANGÉLIQUE.

Non, je vous prie de m'en dispenser.

LISETTE.

La voix de Madame a la migraine.  
Chantez.

DES SOUPIRS *chante.*

- « Que je haïs la clarté du jour!
- » Que cette nuit m'a paru belle!
- » Favorable à mon tendre amour;
- » Elle m'a fait revoir ma Bergere fidelle:
- » Et le soleil, par son retour,
- » M'a forcé de m'éloigner d'elle ».

LISETTE.

Ma foi! vous fûtes pourtant bien mouillé; & le soleil, ou un fagot, ne vous auroit point incommodé.

DES SOUPIRS.

Cet endroit n'exprime-t-il pas bien le chagrin qu'on a de quitter ce qu'on aime?

« Et le Soleil, &c.

ANGÉLIQUE.

Cela est parfait,

## DES SOUPIRS.

Les paroles , que vous en semble ?

## CIDALISE.

Elles font d'une grande beauté.

## ANGÉLIQUE.

Et tout-à-fait dans la nature.

## DES SOUPIRS.

Elles font vraies du moins , & je fais la chose d'original.

## CIDALISE.

Je l'entends , il en est l'auteur & le fujet.

## DES SOUPIRS.

Madame !

## ANGÉLIQUE.

Avec quelle modestie il s'en défend !  
Au moins , Monsieur Des Soupirs , je veux que vous me donniez cet air.

## DES SOUPIRS.

Quand il vous plaira , Madame.

## CIDALISE.

J'en retiens un ; mais je veux savoir l'aventure.

ANGÉLIQUE.

Entrez dans mon cabinet, & faites-en deux copies, en attendant qu'on nous serve. Vous dînez avec nous.

DES SOUPIRS.

Madame !

ANGÉLIQUE.

Conduisez-le dans mon cabinet, Lisette ; il y trouvera tout ce qu'il lui faut.

LISETTE.

Allons, venez, petit frippon. Cela est plus heureux qu'un honnête homme.

---

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE.

CIDALISE.

TU n'es pas bonne, au moins.

ANGÉLIQUE.

Te crois-tu meilleure que moi ?

## CIDALISE.

Je n'ai fait que te seconder.

## ANGÉLIQUE.

Tu vois les plaisirs innocents que je me donne pendant l'absence du beau monde.

## CIDALISE.

Ils sont innocents, il est vrai. Mais penSES-tu qu'on les regarde du bon côté ? Ces petits Messieurs sont fanfarons, ils ont trop peu d'esprit pour s'apercevoir qu'on les raille, & trop bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'on les aime. Ils se font un honneur de le publier, & ne trouvent que trop de personnes qui, par bêtise ou par malice, sont faciles à persuader.

## ANGÉLIQUE.

Ah ! que la morale a bonne grâce dans ta bouche, & que tu fais bien des réflexions ! Nous verrons, l'hiver qui vient, de tes maximes sur les Ecrans.

## CIDALISE.

Fort bien, & l'on fera peut-être un tableau d'Almanach de tes aventures.

ANGÉLIQUE.

J'en ferois ravie , cela me feroit con-  
noître à mille gens qui ne favent pas  
que je suis au monde.

---

SCENE IX.

CIDALISE, ANGÉLIQUE,  
LISETTE.

LISETTE.

**M**ONSIEUR Des Soupis est con-  
tent comme un petit Roi, Madame. Il  
est entré mystérieusement dans votre  
cabinet, comme si je l'eusse fait cacher ;  
& je gagerois qu'il prend ceci pour une  
aventure dans les formes.

CIDALISE.

Tu vois que mes réflexions sont assez  
justes.

ANGÉLIQUE.

Je viens d'entendre arrêter un car-  
rosse.

L I S E T T E.

C'est Monsieur l'Abbé que j'ai vu par la fenêtre.

C I D A L I S E.

Quoi ! tu donnes dans les Abbés , ma bonne , toi qui ne les pouvois souffrir ?

A N G É L I Q U E.

Veux-tu que je demeure seule ? Faute de meilleure compagnie , on s'accoutume à ces Messieurs-là.

L I S E T T E.

Oh ! celui-ci n'est pas comme un autre , il n'a point de Bénéfices , & il n'a pris le petit collet , que pour ne point marcher à l'arrière-ban.

A N G É L I Q U E.

Tais-toi donc , il va venir.

L I S E T T E.

Bon , bon ! Madame , avant qu'il ait consulté son petit miroir de poche , mordu ses levres , arrangé les boucles de sa perruque , & pris l'avis de tous ses laquais sur sa parure , il en a pour un bon quart-d'heure sur l'escalier.



CIDALISE.

La plupart des jeunes Abbés sont fous de leur ajustement.

LISETTE.

Jeune, Madame ? Celui-ci a cinquante bonnes années, & je ne désespere pourtant pas qu'au premier jour, pour toucher le cœur de Madame, il n'arbore le plumet, & ne se fasse Cornette de Cavalerie, s'il ne peut d'abord être Capitaine.

ANGÉLIQUE.

Veux-tu te taire ? le voici.

CIDALISE.

Ah ! ma chère enfant, c'est le frère de mon tuteur.

ANGÉLIQUE.

Sauve-toi vite dans ma chambre. Il ne t'a point vue, je ne tarderai pas à m'en débarrasser. Hé bien ! Lisette, vous n'avez donc point dit là-bas que je ne voulois pas être au logis, & on laisse monter tout le monde !

## L I S E T T E.

C'est Monsieur l'Abbé Cheurepied ;  
Madame.

## A N G É L I Q U E.

Je ne dis plus rien , & l'ordre n'étoit  
pas pour lui.

---

## S C E N E X.

A N G É L I Q U E , L I S E T T E ,  
L' A B B É.

## L' A B B É.

**J**E me donneroïs cet ordre à moi-même , si ma présence vous fût importune , Madame.

## A N G É L I Q U E.

Oh ! pour cela , Monsieur l'Abbé , vous êtes bien persuadé qu'elle fait plaisir , qu'on ne vous voit jamais autant de tems que l'on voudroit ; mais quelle métamorphose ! Je ne m'étonne pas si je vous ai d'abord méconnu ; cette perruque allongée , le juste-au-corps

violet-bleu , la veste brodée ; vous allez à la campagne apparemment ?

L'ABBÉ.

Non pas , Madame.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! pour demeurer à Paris vous vous mettez en habit de chasse ?

L'ABBÉ.

Ce n'est point un habit de chasse ; Madame.

LISETTE.

Et ne voyez-vous pas bien , Madame , que c'est son habit à bonnes fortunes.

ANGÉLIQUE.

Vous perdez l'esprit , Lisette.

L'ABBÉ.

Hé ! laissez-la dire , Madame ; ces petites libertés font plaisir.

LISETTE.

Mais aussi , n'ai-je pas raison ? Il faut être tout un ou tout autre. Monsieur l'Abbé dans cet équipage n'a l'air ni d'un Bénéficier , ni d'un homme d'é-

pée, & il n'y a personne qui ne le prenne pour un animal amphibie.

L'ABBÉ.

Vous voyez par-là, Madame, que je tâche de m'accommoder à votre goût, & je m'éloigne, autant qu'il m'est possible, du petit colet & du manteau.

ANGÉLIQUE.

Vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

LISETTE.

Ma foi ! Madame, le petit collet & le manteau ne gâtent rien. On se repent quelquefois de s'en être défait ; & c'est une espèce de housse, qui fait souvent honneur à ceux qui la portent.

L'ABBÉ.

Lisette est franche, Madame ; & il seroit à souhaiter pour moi, que vous fussiez aussi sincère.

ANGÉLIQUE.

Vous doutez que je le sois, Monsieur l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Vos sentiments sont impénétrables,

Madame. On ne fait jamais comme on est avec vous.

ANGÉLIQUE.

Est-il si difficile de vous en appercevoir ? & ne voyez-vous pas que vous y êtes autant bien qu'une personne de votre caractère y doit être ?

L'ABBÉ.

Une personne de mon caractère ! Ah ! Madame, je n'ai point de caractère.

LISETTE.

C'est un jeune enfant, qui ne fait à quoi se déterminer.

L'ABBÉ.

Oui, Madame, j'attends vos résolutions pour prendre les miennes. Expliquez-vous, je vous prie. Vous ne me dites mot, mes beaux yeux, mes beaux sourcils, ma belle Reine.

LISETTE.

Monsieur l'Abbé a raison, Madame. Reprendra-t-il la housse ? voulez-vous qu'il se fasse Mousquetaire ? Il ne tient qu'à vous d'arracher un cœur à la mol-

lelle , & de donner un Guerrier de plus à l'Etat.

ANGÉLIQUE.

Ah ! les belles malines , Lisette !

LISETTE.

Ah ! que la réponse est juste !

ANGÉLIQUE.

Que je les voie de près , Monsieur l'Abbé , je vous prie.

L'ABBÉ.

Elles sont assez bien choisies.

ANGÉLIQUE.

Ah , Ciel !

L'ABBÉ.

Qu'avez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! je n'en puis plus. Un fauteuil.

L'ABBÉ.

Ma belle Reine !

ANGÉLIQUE.

Un fauteuil , je me meurs. Ah ! ah !

L I S E T T E.

Madame ?

L' A B B É.

Quel mal imprévu ? . . .

A N G É L I Q U E.

Eloignez-vous de moi , Monsieur l'Abbé ; vous avez des odeurs. Ah !

L' A B B É.

Ce n'est que de la poudre de Chypre , Madame.

A N G É L I Q U E.

Et c'est un poison qui me fait mourir. Sortez d'ici , je vous prie. Ah !

L' A B B É.

Mais il me semble que....

L I S E T T E.

Eh ! les vilains Abbés avec leur poudre ! ils en portent exprès pour donner des vapeurs aux Dames.

L' A B B É.

Mais , vraiment j'en ai toujours , & ce n'est que d'aujourd'hui que Madame

m'en fait reproche. Je m'étonne pour moi...

L I S E T T E.

Le beau sujet d'étonnement ! Les femmes sont capricieuses ; ne faut-il pas que leurs vapeurs le soient aussi ?

A N G É L I Q U E.

Ah ! me voilà malade pour quinze jours. Ah ! Monsieur l'Abbé , vous êtes un cruel homme. Eh ! sortez , encore une fois , si vous m'aimez.

L' A B B É.

Mes beaux yeux , je suis au désespoir.

L I S E T T E.

Eh ! sortez , vous vous désespérerez dans la rue.

L' A B B É.

Que je suis malheureux !

L I S E T T E.

Sans cela , nous allions peut-être savoir les sentiments qu'elle a pour vous.

L' A B B É.

Voilà un accident qui me passe.

A N G É L I Q U E.



ANGÉLIQUE.

Ah ! ah !

LISETTE.

Eh ! fortiez donc, Monsieur ; vous empestez cet appartement. Voulez-vous donner des vapeurs à tout le monde ? Ah ! ah !

L'ABBÉ.

La maudite poudre ! je n'en mettrai de ma vie.

---

SCENE XI.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

**V**ous ferez fort bien. Adieu, allez prendre l'air dans la plaine.

ANGÉLIQUE.

Est-il parti ?

LISETTE.

Oui, Madame.

*Tome I,*

**P**

ANGÉLIQUE.

Va-t-en le dire à Cidalise.

LISETTE.

Ah ! ah ! & les vapeurs font-elles  
passées ?

ANGÉLIQUE.

Les vapeurs ! Ah , que tu es bonne !  
Est-ce que je suis sujette aux vapeurs ,  
& m'en as-tu jamais vu ?

LISETTE.

Quoi ! la poudre de Chypre ?

ANGÉLIQUE.

Il falloit se débarrasser de cet impor-  
tun. L'idée des vapeurs m'est venue ,  
je m'en suis servie.

LISETTE.

La jolie chose que l'esprit d'une fem-  
me ! Par ma foi ! j'ai si bien cru vos va-  
peurs véritables , qu'il a pensé m'en  
prendre par compagnie.



SCENE XII.

ANGÉLIQUE, LISETTE,  
JASMIN.

JASMIN.

**M**ADAME la Comtesse de Martin-  
fec, Madame ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! l'ennuyeuse créature !

LISETTE.

Elle ne vous ennuiera qu'autant que  
vous voudrez, & un petit trait de va-  
peurs vous en fera raison.

ANGÉLIQUE.

Va , va-t-en avertir Cidalise.



## SCENE XIII.

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EH ! bon jour , ma mignonne. Eh ! bon Dieu , quel abandonnement ! quelle disette de compagnie ! Avec plus de mérite que femme du monde , on vous trouve aussi esseulée qu'un Favori disgracié.

ANGÉLIQUE.

Vous voyez les tristes effets de la guerre , Madame.

LA COMTESSE.

Mais , vraiment , si elle continue , je prévois que , pour ne pas s'ennuyer tout l'Été , il faudra prendre le parti de faire un voyage sur la Frontiere.

ANGÉLIQUE.

Où aller ? servir volontaire dans quelque Régiment de faveur ? cela seroit-il de votre goût , Madame ?

DES COQUETTES. 341

LA COMTESSE.

Vous pensez railler ; mais si , sans choquer la bienséance , on pouvoit prendre un habit d'homme , je vous jure que je ferois déjà partie.

ANGÉLIQUE.

Vous avez un cœur de Héros :

LA COMTESSE.

Ah ! voilà Cidalise.

---

SCENE XIV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE,  
LA COMTESSE.

CIDALISE.

QUELLE heureuse rencontre pour moi , Madame !

LA COMTESSE.

Ma chere enfant , que j'ai de joie à vous voir !

## ANGÉLIQUE.

Je vous croyois à la campagne, Madame.

## LA COMTESSE.

J'en suis revenue d'hier au soir ; & désert pour désert , j'aime autant Paris que mon Château.

## ANGÉLIQUE.

On dit que c'est un si beau lieu , Madame.

## LA COMTESSE.

Oui ; mais les lieux ne me paroissent charmants , qu'autant que j'y vois ce que j'aime.

## CIDALISE.

Ah ! qu'elle a bien raison !

## LA COMTESSE.

Ma maison n'a plus d'agrément pour moi. Il est parti, le pauvre enfant ; & jusqu'à son retour, qui est le tems que nous avons pris pour nous épouser , je n'aurai point de vrai plaisir dans la vie.

## ANGÉLIQUE.

Ah ! je ne m'étonne plus, Madame , que vous soyez tant dans le goût d'al-

ler visiter la Frontiere. Votre amant est à l'armée , selon toutes les apparences.

**LA COMTESSE.**

Il n'y peut pas encore être arrivé. Malgré son devoir , l'amour l'a retenu longtemps auprès de moi. Il n'est parti que d'hier après-midi.

**CIDALISE.**

Il n'est parti que d'hier , Madame ?

**LA COMTESSE.**

Que d'hier. C'est ce qui m'a fait prendre le dessein de revenir ici.

**ANGÉLIQUE.**

Nous profiterons de son absence.

**CIDALISE.**

Se mettre si tard en campagne , c'est un peu sacrifier sa gloire à son amour.

**LA COMTESSE.**

Je demeure d'accord que ce garçon-là m'aime extraordinairement.

**ANGÉLIQUE.**

Il paroît dans sa conduite autant de prudence que de passion.

## LA COMTESSE.

Comment ?

## ANGÉLIQUE.

Il a pris des mesures fort justes ; & pour peu qu'il fasse diligence , il arrivera tout-à-propos pour voir séparer l'armée.

## CIDALISE.

C'est peut-être lui qui porte les ordres pour la faire entrer en quartier d'hiver.

## LA COMTESSE.

Vous êtes toujours de la même humeur , & pour ne pas perdre un bon mot , vous sacrifieriez toute la terre ; mais , vous changeriez bien de langage & de sentiments , si je vous avois dit qui c'est.

## ANGÉLIQUE.

Nous le connoissons donc , Madame ?

## LA COMTESSE.

Pour Cidalise , je ne fais ; mais pour vous , vous ne connoissez autre.



ANGÉLIQUE.

Trop de curiosité feroit indiscrete.

LA COMTESSE.

Pourquoi? ce n'est point un mystere,  
& nos affaires sont dans une situation à  
n'être pas long-tems secretes. C'est Cli-  
tandre.

CIDALISE.

Clitandre, juste Ciel!

ANGÉLIQUE.

Clitandre!

LA COMTESSE.

Lui-même: d'où vient votre étonne-  
ment?

CIDALISE.

Jamais surprise ne fut pareille à la  
mienne. Clitandre!

LA COMTESSE.

Oui, oui, Clitandre. Qu'y a-t-il  
donc là de si surprenant?

CIDALISE.

Je n'en puis revenir.

## ANGÉLIQUE.

Moi, je ne puis m'empêcher d'en rire. Nos fortunes sont pareilles à ce que je vois.

## LA COMTESSE.

Comment, comment donc ! qu'est-ce que cela signifie ?

## ANGÉLIQUE.

Que vous vous confiez à vos rivales, Madame.

## LA COMTESSE.

A mes rivales !

## ANGÉLIQUE.

Ne vous en fâchez point, Madame ; ce seroit à nous de nous plaindre. Depuis un mois il est parti pour moi. Il y a quinze jours qu'il fit ses adieux à Cidalise ; & ce n'est que d'hier qu'il prit congé de vous. Il semble que vous n'êtes pas la plus maltraitée.

## LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites.

ANGÉLIQUE.

Ce petit Gentilhomme fera une belle campagne cette année.

LA COMTESSE.

Affurément, il fera une belle campagne ; & je n'ai rien épargné pour son équipage.

CIDALISE.

Pour son équipage, Madame?

LA COMTESSE.

Oui, vraiment, pour son équipage.

ANGÉLIQUE.

Pour son équipage ! ah ! il n'y a pas le mot à dire ; & ce n'est pas sans raison qu'il a quitté Madame la dernière.

LA COMTESSE.

Je ne donne point dans vos plaisanteries, & je fais ce qu'il faut que j'en pense.

ANGÉLIQUE.

Il n'est peut être pas encore bien parti, & dans quinze jours, je ne désespere pas que quelqu'une de nos amies ne nous vienne apprendre de ses nouvel-

les. C'est un petit volontaire qui sert les Dames par quinzaine.

## CIDALISE.

Non , je déteste tous les hommes ,  
& je n'en verrai de ma vie que pour  
les mépriser & me moquer d'eux.

---

## SCÈNE XV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE,  
LA COMTESSE, LISETTE.

## LISETTE.

VOILA Monsieur Patin , Madame.

## LA COMTESSE.

Qu'est-ce que ce Monsieur Patin ,  
ma mignonne ?

## LISETTE.

C'est un soupirant d'Été , Madame ,  
qui ne va point sur la Frontiere,



SCENE XVI.

ANGÉLIQUE, CIDALISE,  
LA COMTESSE, LISETTE,  
M. PATIN.

M. PATIN.

**V**ous ne m'attendiez que ce soir ,  
Madame ; mais , je me dérobe à mes  
affaires pour me donner tout entier au  
plaisir d'être auprès de vous.

ANGÉLIQUE.

Vous venez fort à propos , Monsieur  
Patin , & notre petit cercle avoit besoin  
d'un chapeau.

M. PATIN.

Je suis ravi de trouver si bonne com-  
pagnie ; & ces Dames , je crois , vou-  
dront bien être de la partie que je viens  
vous proposer.

LA COMTESSE.

Quelle partie ? il faut savoir aupara-  
vant ce que c'est.

M. PATIN.

C'est un petit régal que j'espère ce soir avoir l'honneur de donner à Madame dans ma maison de campagne, qui n'est qu'à demi-lieue d'ici.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! toujours régal sur régal ; tous les jours des cadeaux , & des présents même. Je ne parle point de ce que vous perdez au jeu ; mais en vérité, Monsieur Patin, vous vous jetez dans une dépense effroyable , & il faut être ce que vous êtes pour la soutenir.

M. PATIN.

Vous moquez - vous , Madame ? Ce ne sont-là que des bagatelles.

LISETTE.

Hé ! Madame , ces Messieurs les Financiers entendent bien leurs affaires ; & s'ils font en Été si grosse dépense avec les Dames , ils ont pendant l'hiver en revanche tout le tems de se ménager.

M. PATIN.

Oh ! pour moi , l'Hiver & l'Été , je vais toujours le même train.

CIDALISE.

Vous êtes heureux d'y pouvoir suffire.

---

SCENE XVII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE,  
LA COMTESSE, M. PATIN,  
LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

MADAME, il y a là-bas un Monsieur dans une chaise, qui demande si vous êtes au logis.

ANGÉLIQUE.

Tu ne le connois point?

JASMIN.

Il a le nez dans un manteau, & il prend grand soin de se cacher.

ANGÉLIQUE.

Voyez ce que c'est, Lisette,

## SCENE XVIII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE,  
LA COMTESSE, M. PATIN.

LA COMTESSE.

C'EST quelque'aventure d'Été, ma  
mignonne.

ANGÉLIQUE.

Je le voudrois , nous nous en réjouï-  
rions , & cela tireroit peut-être Cidalise  
de sa mauvaise humeur.

CIDALISE.

Ne m'en fais point la guerre : elle ne  
durera pas , je t'en réponds ; & j'aurai  
bientôt pris mon parti.





SCENE XIX.

ANGÉLIQUE, CIDALISE,  
LA COMTESSE, DES SOUPIRS,  
M. PATIN.

DES SOUPIRS.

**M**ADAME, voilà les deux copies  
que vous m'avez demandées.

M. PATIN.

Ah, ah ! Eh ! voilà Monsieur Des Sou-  
pirs ! Il fera des nôtres, Madame, ne  
le voulez-vous pas bien ?

ANGÉLIQUE.

De tout mon cœur, dans un repas  
rien ne me fait tant de plaisir que la  
musique.

M. PATIN.

Nous en aurons, Madame, & de la  
meilleure.

DES SOUPIRS.

J'ai fait un air sur les paroles que  
vous m'avez envoyées, Monsieur.

M. PATIN.

Hé bien ! est-il joli , est-il joli ?

DES SOUPIRS.

Vous en allez juger , si vous voulez ;  
& Madame peut-être voudra bien l'en-  
tendre.

ANGÉLIQUE.

Volontiers. Aussi-bien ces Dames  
sont rêveuses. La conversation languit,  
une chanson leur fera plaisir.

DES SOUPIRS.

Vous qui faites tous vos plaisirs  
De régner dans le cœur des Belles ;  
Il faut , pour vous faire aimer d'elles ,  
Autres choses que des soupirs.  
Sans cadeaux & sans promenades ;  
L'Amour les tient peu sous ses loix ;  
Et sans Crenet & la Guerbois ,  
Ce Dieu n'a que des plaisirs fades ;

M. PATIN.

Hé bien ! Mesdames , cette chanson  
est de bon-sens ; qu'en dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Elle est fort de mode , je vous as-  
sûre.

LA COMTESSE.

Et elle donne de l'appétit, même.

CIDALISE.

Oui, Crenet & la Guerbois, cela est de bon goût.

---

SCENE XX.

ANGÉLIQUE, CIDALISE,  
LA COMTESSE, DES SOUPIRS,  
M. PATIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

**H**É bien ! Lisette..... Oh ! parlez haut, je ne hais rien tant que le mystère.

LISETTE.

Hé bien ! Madame, c'est Clitandre, qui arrive de l'armée *incognito*.

LA COMTESSE.

Clitandre, dit-elle ?

ANGÉLIQUE.

Vous l'aviez deviné, Madame ; c'est

une aventure d'Eté. Je vous disois bien qu'il n'étoit pas tout-à-fait parti.

CIDALISE.

En vérité, c'est pousser l'impudence un peu trop loin, & pour moi je ne le veux point voir.

LA COMTESSE.

Oh ! si c'est lui, je veux l'attendre, moi, pour le dévisager.

L I S E T T E.

Que vous a-t-il donc fait, Madame ?

M. P A T I N.

Quel est cet incident, je vous prie ?

A N G É L I Q U E.

Vous l'allez savoir. Lui avez-vous dit qu'il y avoit compagnie ?

L I S E T T E.

Non, Madame.

A N G É L I Q U E.

A la bonne heure. Entrez tous dans ma chambre, & n'en sortez que bien à propos. Faites le monter, Lisette, & ne l'avertissez de rien.

CIDALISE.

Mais , quel est ton dessein ?

LA COMTESSE.

Je ne fais ce que vous voulez faire ;  
mais si c'est Clitandre , je ne prétends  
pas qu'il m'échappe.

ANGÉLIQUE.

Vous serez contente , faites seule-  
ment ce que je vous dis. Passez vite ,  
Monsieur Des Soupairs.

M. PATIN.

Faut-il me cacher aussi , moi , Mada-  
me ? je suis de taille difficile à cacher.

ANGÉLIQUE.

Entrez , Monsieur Patin , vous aurez  
votre part de la Comédie. Ah ! fourbe ,  
fourbe , tu m'as trompée ; tu te livres  
bien heureusement à la vengeance que  
j'en veux prendre.



## SCENE XXI.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE,  
LISETTE.

ANGÉLIQUE.

QUOI ! Clitandre, c'est vous ! Quit-  
ter l'armée pour me venir voir ! cet em-  
pressement me devoit faire plaisir ; mais  
je n'aime pas qu'aux dépens de votre  
gloire, vous me donniez des marques  
de votre tendresse.

CLITANDRE.

Il m'étoit impossible de vivre plus  
long-tems sans vous voir. Un mois en-  
tier éloigné de vous ! Si vous saviez avec  
quelle impatience l'amour m'a fait voler  
ici. . . Que vous dirai-je , Madame , il  
sembloit qu'il m'eût prêté ses aîles , &  
j'ai fait une diligence incroyable.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il n'est pas permis de mentir si effron-  
tément.

CLITANDRE.

Que dites-vous , Madame ?

ANGÉLIQUE.

Serez-vous long-tems à Paris ?

CLITANDRE.

Je n'y puis demeurer plus de quatre jours.

ANGÉLIQUE.

Quatre jours ! faire tant de chemin pour être si peu avec vos amis !

CLITANDRE.

Que ne ferois-je pas , Madame , pour être un instant avec vous ?

ANGÉLIQUE.

Que n'y faites-vous donc un plus long séjour ? Regardez-moi , Clitandre : ne mérité-je pas bien ma quinzaine comme une autre.

CLITANDRE.

Que me dites-vous là , Madame ?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes un adroit fripon , Clitandre , puisque vous m'avez trompée ,

CLITANDRE.

Madame !

ANGÉLIQUE.

Je vous le pardonne. Allez , à cela près vous êtes un fort joli homme , & je veux bien encore être de vos amies. Mais toutes les femmes ne sont pas bonnes comme moi , & je suis fâchée pour vous , que le hasard fasse rencontrer chez moi Cidalise.

CLITANDRE.

Cidalise, Madame !

ANGÉLIQUE.

Dites-lui qu'elle vienne, Lisette, & que Clitandre brûle d'impatience de la voir.

CLITANDRE.

Moi, Madame !

LISETTE, *à part.*

Je commence à démêler l'aventure.

ANGÉLIQUE.

Quoiqu'il n'y ait que quinze jours que vous l'avez quittée, elle ne fera point surprise de votre retour ; & en  
quinze



quinze jours on fait bien des choses.

CLITANDRE, *à part.*

Me voilà pris comme un fat ; & sans un peu d'effronterie ; j'aurai peine à sortir d'intrigue.

ANGÉLIQUE.

Il ne faut point perdre contenance : quand on a de l'esprit, on se tire aisément d'un mauvais pas.

CLITANDRE.

Ma foi ! Madame, puisque vous êtes si bonne, je vous avouerai tout ingénument ; mais pardonnez-moi cette bagatelle, ou ne m'empêchez pas du moins de me justifier auprès de Cidalise.

ANGÉLIQUE.

Moi, vous en empêcher ! Je veux vous aider à la tromper, au contraire.

CLITANDRE.

Êtes-vous de bonne-foi, Madame ; & ne me trahirez-vous point ?

ANGÉLIQUE.

Vous connoîtrez ma sincérité. La  
voici.

---

SCENE XXII.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE,  
CIDALISE, LISETTE.

CLITANDRE.

L'AMOUR est un bon guide, Madame, je vous aurois cherchée vainement chez vous, & c'est lui qui m'a fait entendre que je vous trouverois ici.

CIDALISE,

Vous n'y seriez pas venu, si l'Amour vous avoit donné de bons avis.

CLITANDRE.

Qu'auroit-il pu me dire, Madame, qui m'eût fait craindre de vous voir ? Parlez, vous a-t-on prévenue contre moi, & quinze jours d'absence me feront-ils vous retrouver infidelle ?

CIDALISE, à part.

Le scélérat ! (*Haut.*) Qu'avez-vous fait, Monsieur, depuis que vous m'avez quittée ?

CLITANDRE.

Moi ! Madame, j'ai joint l'armée ; j'ai vu l'ennemi, je me suis fait voir à nos Généraux, j'ai fait le coup de pistolet, pris quelques Officiers prisonniers ; l'Amour m'a rappelé vers vous, je suis revenu sans réflexion.

ANGÉLIQUE.

On ne peut pas rendre un compte plus juste, & tu dois être satisfaite.

CIDALISE.

Oh ! je n'y puis plus tenir, en vérité ; & j'ai trop d'horreur pour l'imposture.

CLITANDRE.

Madame !...

CIDALISE.

C'en est fait, Clitandre ; rompons sans bruit & sans éclaircissement. Je vous connois trop, pour vous aimer encore, & je vous estime trop peu,

pour avoir du ressentiment contre vous.

CLITANDRE.

Madame !

ANGÉLIQUE.

Elle s'explique net ; & pour elle comme pour moi , vous aurez de la peine à vous faire croire innocent.

CLITANDRE.

Lifette ?

L I S E T T E.

Monsieur.

CLITANDRE.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

L I S E T T E.

Je n'en suis pas trop informée ; mais autant que j'en puis juger , on a fait entendre à ces Dames que depuis votre dernier départ vous avez toujours été en garnison dans le Château de Martin-sec.

CLITANDRE.

Dans le Château de Martin-sec ! & qui peut avoir fait ces contes ?

SCENE XXIII.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE,  
CIDALISE, LA COMTESSE,  
LISETTE.

LA COMTESSE.

C'EST moi, monstre, qui les ai faits.  
Oseras-tu me démentir ?

LISETTE.

Allons, ferme, Monsieur, il faut  
sauter le fossé.

CLITANDRE.

Madame !

LA COMTESSE.

Réponds, réponds, réponds donc.

CLITANDRE.

Moi, Madame, je n'ai rien à répon-  
dre ; que voulez-vous que je vous  
dise ? le respect me ferme la bouche,  
& je m'en vais prendre la poste.

## LA COMTESSE.

Non, traître; & puisque tu n'es pas parti, tu ne partiras point, sur mon honneur.

---

## SCENE XXIV.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE,  
CIDALISE, LA COMTESSE,  
M. PATIN, DES SOUPIRS,  
LISETTE.

M. PATIN.

HÉ ! bonjour, Monsieur, serviteur.

CLITANDRE.

Ah ! Monsieur Patin, votre valet.

M. PATIN.

Hé bien ! vous revenez de l'armée  
quelle nouvelle ?

CLITANDRE.

Tout le monde revient, & les Bour-

geois n'ont qu'à déguerpir, Monsieur Patin.

DES SOUPIRS.

Avez-vous bien tué des Allemands, Monsieur ?

CLITANDRE.

Mon pauvre Monsieur Des Soupairs, pour tout exploit, j'ai fait donner les étrivieres à un Maître à chanter, qui faisoit le mauvais plaisant.

DES SOUPIRS.

Il avoit tort.

CIDALISE.

Il est brutal, & n'aime pas qu'on le plaifante.

ANGÉLIQUE.

Il a raison.

CLITANDRE.

Vous êtes bonne, Madame, & je connois votre sincérité ; je la reconnoîtrai, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Oh ! ne prenez point votre sérieux. De quoi vous plaignez-vous ? vous

nous avez jouées les premières, demeurons bons amis, & ne parlons plus du passé.

LA COMTESSE.

Comment, Madame; ne parlons plus du passé!

ANGÉLIQUE.

Ne vous emportez pas, Madame; on vous le cède; & il vous demeurera pour l'équipage.

---

SCENE DERNIERE.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE,  
CIDALISE, LA COMTESSE,  
M. PATIN, DES SOUPIRS,  
LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

MADAME, on a servi.

ANGÉLIQUE.

Allons nous mettre à table, nos différends s'y termineront mieux qu'ici, &



nous irons tous ensemble souper ce soir chez Monsieur Patin.

CLITANDRE.

Sans rancune, Madame.

ANGÉLIQUE.

Donnez la main à la Comtesse, vous avez intérêt de la ménager.

LA COMTESSE.

Moi, je ne lui pardonnerai qu'à condition qu'il ne partira point.

CIDALISE.

On prendra soin de le retenir, Madame.

LISETTE.

Ma foi ! vive les femmes de bon esprit ! toutes les faisons leur sont égales, rien ne les chagrine ; & jusqu'aux moindres bagatelles, tout leur fait plaisir.

*Fin du Tome premier.*

1907 4





PQ  
1794  
D3Z7  
1783  
v.1

Dancourt, Florent Carton  
Choix de pieces du  
theatre francais

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

